ANTONIO BELTRAMELLI

❦ ❦ ❦

u Seuil de la Vie

Traduit de l'Italien

PAR

Henry L. de Péréra



Paris

Lrairie Hachette et Cie

79, Boulevard St-Germain

1907

Au
Seuil de la Vie

AU SEUIL DE LA VIE

PREMIÈRE PARTIE

VERS LA LIBERTÉ

I

ÆTERNUM VALE.

PERSONNE ne pleura avec moi. Je ne voulus point des mensonges des hommes au lit de mort de ma mère. Elle n'avait eu besoin de personne pour [illegible] conduire à l'âge d'homme ; elle avait eu [illegible] maternité ; elle ne s'était pas humiliée devant [illegible] la bouche de la pitié ; la force qui l'avait [illegible] tenue, après le péché, dans la vie amère devait lui suffire pour être son unique compagnon à l'heure terrible.

On frappa plusieurs fois à la porte délaissée ; le murmure d'une voix tremblante, d'un accent presque sincère, arriva jusqu'à moi ; mais je me rappelai la solitude [illegible] avait ma mère, je me rappelai les larmes que [illegible] vu couler goutte à goutte quand [illegible] mauvais [illegible] accablaient de leurs méchancetés — el[illegible] mains étaient prodigues, qui n'avait que [illegible] paroles — et je ne me retournai pas.

1

Devant mon air étrange et la rudesse de mon langage, je vis la stupeur peinte sur plus d'un visage. Comment ? quand ces bonnes âmes venaient apporter hypocritement les traditionnelles paroles de consolation à un fils qui allait rester pauvre et seul au monde, elles recevaient le mauvais accueil réservé d'ordinaire aux mendiants ? Duccio della Bella serait-il devenu fou ? ou bien c'est qu'il n'avait pas un cœur de fils pour sa pauvre mère qui se mourait. Je vis, dans les yeux de ceux qui venaient frapper timidement à la porte de notre chambre cette stupeur, ces muettes interrogations. On ne ferme pas la porte au visage des gens qui viennent par curiosité, pour jouir de la souffrance d'autrui, si leurs traits expriment la pitié, si leurs lèvres murmurent la parole de consolation : c'est un mensonge social qui est utile, de dire : « Pauvre fils ! » — et de penser qu'on n'a pas encore dans sa propre misère connu d'épreuve si cruelle, de se consoler dans le malheur d'autrui, en feignant d'y prendre part.

Je ne me retournai pas. En face du mystère, je voulais être seul. Elle pouvait m'être reconnaissante, à son heure dernière, de la force de mon amour.

Omero, lui aussi, demeura quelques secondes sur le seuil, mais sans lever les yeux, sans dire un mot. Il avait ôté son chapeau déchiré ; il se tenait comme à la porte d'un temple. Je sentis que son âme était près de moi. Puis, il disparut en silence comme il était venu.

C'était la pleine nuit : la ville était muette sous les ténèbres. Dans la triste maison où nous habitions depuis tant d'années, toutes les voix habituelles s'étaient éteintes, une à une, ou plusieurs à la fois, voisines ou lointaines, le long des corridors sombres, à travers les méandres du bâtiment.

Voix d'enfants, quand le crépuscule avait allumé les étoiles au ciel, murmure de petites voix vain-

cues par le sommeil; exhortations maternelles, chuchotement de paroles graves, exclamations de colère, souhaits, prières de tous les soirs, jusqu'à ce que retentît la cloche du couvre-feu, l'invitation au sommeil qui descendait de la lointaine tour antique. Alors — nous habitions un rez-de-chaussée obscur et humide — nous n'entendions plus que des pas lents sur nos têtes, puis l'écho de quelque son, mais faible, éloigné, mourant; puis, plus rien.

Par la fenêtre entr'ouverte entra le chant d'un ivrogne : quand il se fut perdu dans les ruelles lointaines, de la tour messagère du temps, vola dans l'air le tintement de l'heure nocturne. L'aube était peut-être proche, je ne sais : ces détails me reviennent à la mémoire comme des souvenirs d'une autre vie. Ma mère m'avait appelé pour me dire: « Duccio, regarde si le soleil est levé. » Et comme je faisais signe que non : « Qui sait si je pourrai le revoir! » avait-elle ajouté.

Ce fut tout. Ses mains, abandonnées sur les couvertures, étaient immobiles; immobiles aussi son visage et toute sa personne, comme si son âme était déjà exilée, partie à la rencontre du soleil d'or.

Ma mère avait l'âme d'une fauvette; elle aimait la vie et la gaîté, qui sont, de tous les trésors, le seul que l'égoïsme des hommes ne peut accaparer. La douleur, qui lui avait imposé de cruelles épreuves, avait été impuissante à troubler la sérénité de son âme. Elle avait pleuré, sans doute, et toutes les souffrances passées se réveillaient maintenant pour éteindre la flamme de sa vie. Car elle était femme malgré tout, et, par nature, incapable de vaincre le malheur qui suit un complet abandon. Elle était l'exilée d'un grand royaume, ma mère, le royaume du bonheur, pour lequel elle était née, si fine, si aimable, et si bonne. Mais si le destin avait tourné

les hommes contre elle, s'il l'avait condamnée à toutes les angoisses, il n'avait pu troubler son âme sereine et, comme un songe d'enfant, illuminée de toutes les lumières du matin.

Nos joies, aux jours de liberté, quand les hommes nous permettaient de vivre pendant quelques heures à notre guise, étaient des joies simples, des joies qui à d'autres eussent paru insignifiantes. Nous prenions le chemin des collines. Nous connaissions un bois retiré, un bois de chênes antiques, plein de ronces, d'aubépines et de bruyères; il n'était pas très éloigné de la ville; il couvrait une colline qui apparaissait d'en bas comme un grand voile vert jeté sur le ciel. Ces matins-là, réveillé en sursaut par les premiers bruits du jour, je me dressais sur mon petit lit pour regarder par la fenêtre ouverte, et je criais: « Maman, voilà le soleil ! » Elle se levait, souriante, s'habillait en un tour de main — sa fière beauté pouvait se passer de parure — et après avoir mis quelques provisions dans un panier, nous partions.

Nous étions en pleine campagne que les coqs chantaient encore, à peine sortis des granges, ou perchés sur un figuier qui élevait ses rameaux tordus par-dessus les haies; le soleil, immense et vermeil, n'avait pas encore pris assez de forces pour sa longue carrière. Les jardins étaient en fleurs; dans les champs s'étendait la molle ondulation des blés, des avoines, et des chanvres épais. Elle disait: « Respire, Duccio, l'air du matin, c'est de la vie »; et elle levait la tête vers le ciel comme pour prendre dans son cœur toute la suavité de l'heure. Nous rencontrions des paysans qui allaient au marché, des charrettes qui arrivaient de Toscane. Les mulets, le museau à terre marchaient à pas lents, au son léger des clochettes, et l'homme, juché en haut du char, dormait les bras ballants; des enfants surgissaient d'une haie ou d'une grange pour nous regar-

der. Il y avait peu de monde : nous choisissions les chemins solitaires.

Ma mère avait l'âme d'un enfant. La fraîcheur de la pleine campagne donnait un air de bonheur à son visage et à ses paroles. Je l'ai vue rire à propos de rien, simplement parce que le charme imprévu des champs émeut ceux qui subissent l'esclavage quotidien. Je l'ai vue s'animer à la joie du printemps : elle avait alors de belles paroles dont j'ai gardé le souvenir comme d'une musique lointaine. En ce jour de bonheur, elle oubliait tout ; pas une fois je n'ai entendu de sa bouche une phrase amère : elle voulait oublier. Peut-être avait-elle gardé au cœur le souvenir de quelqu'un que sa pensée ne pouvait quitter, de quelqu'un qui avait été dans sa jeunesse comme le complément de son être, mais je ne sus jamais de la bouche de ma mère cette douleur intime : elle était trop fière pour m'en parler, pour se l'avouer à elle-même ; elle connaissait l'amour, mais elle ignorait la servitude de l'amour.

Quand le soleil venait toucher les cîmes des ormeaux, quand le sifflement des hirondelles, le chant des alouettes montait plus haut, toujours plus haut dans la lumière d'or, nous étions déjà sur le flanc des collines. Arrivés au bois, nous nous arrêtions près d'un bouquet d'arbustes.

Un peu au-dessous, parmi les chênes, il y avait une maison dont le seuil était envahi par les herbes. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu personne paraître sur ce seuil abandonné.

A travers les interstices des rameaux qui s'ouvraient comme des yeux d'azur sur l'horizon, apparaissaient des voiles blanches, la ville et, comme un sourire de perles éclatantes, les maisons éparses jusqu'à la mer.

Notre vie s'écoulait semblable à celle de deux enfants qui s'accommodent de tout parce que leur

âme a la fraîcheur d'une eau qui jaillit continuellement de la profondeur du rocher. Tout nous était sujet de joie. La terre, avec ses forces et sa liberté, nous faisait une demeure royale. Contents de notre pauvreté, nous n'élevions pas plus haut nos désirs : la sérénité était notre compagne de chaque jour. Ma mère était une sainte; c'est d'elle seule que je reçus le peu de lumière, le peu de bonté qui est en moi. La partie la plus obscure de mon âme, je l'ai héritée de l'homme que je n'ai pas connu et de la société qui m'a accueilli.

Combien de temps la regardai-je s'éteindre peu à peu dans son sommeil, je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens plus... je sentais en moi le vide d'une solitude infinie un martyre qui ne saurait s'exprimer par des mots parce qu'il n'est pas fait de sensations précises, parce qu'il est comme le mystère.

Elle était lointaine, elle s'en allait; qui sait si, avant de passer le seuil de l'obscure demeure, elle n'ouvrirait pas les yeux une fois encore pour me voir, pour garder mon image dans l'ombre de ses prunelles? mais si son âme ne réapparaissait pas à l'instant suprême, si la vision suave de son visage était déjà l'adieu.... La mort dont les hommes redoutent l'horreur n'eut pas sous notre toit son sinistre aspect habituel : elle vint avec des ailes légères; elle caressa avec le souffle d'un enfant le visage inanimé, et à la créature que la terre réclamait elle n'enleva pas la douceur du sourire.

Elle paraissait dormir. Elle était jeune encore et belle, jusque dans l'agonie; la noblesse de son front pâle et large en était plus auguste. La bouche exsangue découvrait, en un sourire gracieux, la blancheur des dents que j'avais vu briller tant de fois au soleil quand elle riait comme une enfant.

Malgré le grand silence, caché dans l'ombre à

son chevet, je ne pouvais entendre le bruit de son souffle. Deux fois j'eus un frisson soudain à la nuque et je me penchai, et deux fois j'entendis le lent battement de son cœur.

Il y avait à la tête du lit un rameau d'olivier posé sur un bénitier, au-dessus, une petite croix noire et un nid de moineaux que nous avions trouvé un jour au creux d'un buisson : ici quelque chose d'antique et d'éternel, un symbole de foi qui était un doux souvenir de son enfance — c'était le seul objet de piété qu'elle possédait car elle ne priait que dans son cœur, et son Dieu qui était tout en elle ne lui apparaissait que dans le spectacle sublime de la terre et du ciel ; — là un souvenir d'amour abandonné au milieu des ronces dans la tourmente. Son âme parlait en ces humbles objets, elle était vivante dans ces symboles.

Je sentis pendant la terrible attente, un monde revivre et disparaître ; j'eus la sensation soudaine de choses lointaines, auxquelles il me semblait revenir après un long sommeil, et j'eus un moment d'inconscience pendant lequel je ne vis plus rien que la flamme immobile de la lampe; je ne sais plus quelles furent mes pensées, ce fut comme une suite de visions et d'ombres, d'évanouissements, de résurrections, une onde alternée de lumière sur l'immensité muette de la mer; peut-être je ne souffris pas alors — mon être n'était pas concentré dans la douleur, il était dispersé, comme emporté dans un vertigineux tourbillon.

Par instants, avec une lucidité qui me donnait le frisson, je vivais la minute qui m'enlevait le seul bien que j'avais au monde : ma mère; par instants, retombé dans l'inconscience, j'avais l'obscure sensation que je ne reparaîtrais plus jamais à la lumière du soleil. Il y eut un moment où je sentis des sanglots monter à ma gorge, et l'énergie de mon âme se

fondre en un attendrissement où la lâcheté avait plus de part que la douleur. Alors, je voulus résister; je rassemblai tout mon courage dans un effort désespéré et je refoulai les larmes qui allaient jaillir : je retrouvai ma pleine conscience. L'homme qui pleure est vil. Soyons forts.

Au même moment j'entendis le roulement d'une charrette dans la rue. L'aube était proche sur la mer lointaine, à la limite de la forêt et des champs elle soulevait ses cils délicats; dans l'étroite rue c'était encore la nuit. Toutes les maisons étaient endormies, les maisons pleines d'enfants.... J'entendis un bref murmure de voix enfantines sur ma tête, le hurlement éloigné d'un chien qui disputait à quelque vagabond les ordures de la rue, les pas de l'homme qui allait à cette heure indécise éteindre les rares réverbères qui veillaient, pâles, à l'angle des rues.

Je ne savais pas si la nuit était finie, ou si elle commençait; je n'avais pas conscience du temps qui avait passé pendant ma veillée, j'avais seule présente la pensée de ma mère, de ma mère qui gisait devant moi, vivante pour quelques instants encore; à chaque minute écoulée je sentais comme un déchirement profond. Le cœur du temps battait inexorablement le rythme de sa faible vie. Ce qui était venu de l'éternité, du rayonnement de quelque astre, voici que l'éternité le reprenait de par sa loi mystérieuse; le cœur du temps battait — rythme vertigineux dans l'immensité — et la palpitation haletante de la mourante battait avec lui; je le sentais en moi, à mes tempes, aux battements de mon pouls, dans le cœur; je le sentais en moi qui étais né de lui comme toute créature. L'ombre était apparue à l'horizon, elle approchait de seconde en seconde sur la route du temps avec une rapidité foudroyante, précipitée de la hauteur des éternels silences sur le faible cœur des hommes qui ne savent

pas. Jamais comme dans cette nuit, comme à cette heure, à cet instant, jamais ne pénétra dans mon âme accablée, l'indicible angoisse à quoi rien ne se compare; jamais je ne vis plus clairement dans tout son mystère cette lumière que nous appelons la vie; et sous cet assaut irrésistible, devant le battement impétueux de ce cœur mystérieux, frissonnant d'horreur, étreint par une horrible anxiété, je demeurai les yeux hagards jusqu'à ce que, un geste d'elle, de ma sainte, me fît dresser avec un cri terrible.

En même temps j'entendis un léger craquement à la porte; je ne me retournai pas, ce fut quelque chose en moi qui entendit, ce ne fut pas moi. Elle n'était pas morte; elle ouvrit les yeux... je les vis.... si pâles et si lointains. Son âme était désormais exilée.

Ce fut à la clarté du jour quand chantèrent les premiers coqs. C'était comme un nouveau printemps: le soleil était sorti des mers et venait la chercher. Dans toutes les cours, dans les jardins du voisinage, les coqs chantèrent. O fraîche voix, frémissement éternel de l'aube, puisque je vous ai entendus à cette heure-là, jamais plus vous ne me serez désagréables. Ma mère semblait dormir. A un moment ses lèvres eurent un tremblement, sa bouche s'ouvrit un peu plus grande. Je ne vis pas, je ne compris pas. Je serais resté longtemps à épier ce visage immobile et serein si une voix ne m'était arrivée semblable à un sanglot contenu : « Duccio della Bella, prions! » Quand je me retournai, je vis agenouillé à terre, la tête découverte et les yeux baissés pour cacher les larmes, Omero le mendiant.

❀

II

AUBE NOUVELLE.

« Nous reverrons-nous ce soir ? demanda Omero.

— Oui, je viendrai ce soir, attends-moi.

— Ne fais pas l'orgueilleux, je te le dis pour ton bien, reprit Omero, comme j'allais me retirer.

— Je ne sais pas ce que je ferai.

— Tâche de te ressaisir. Nous avons tous un maître.

— A qui obéis-tu ?

— Je suis un miséreux, moi ; mais toi, tu dois suivre ta voie.

— Quelle voie ? Il me faudrait des ailes et je n'en ai pas. Et, si j'en avais, je ne saurais pas les déployer.

— Aie confiance.

— En quoi ?

— Aie confiance en ta volonté. Tu ne résisterais pas à cette vie.

— Qu'en sais-tu ?

— Tais-toi, tu es un enfant. Je suis déjà vieux, moi, et je te dis que tu ne pourrais pas résister. Enfin, tu n'es pas en acier; ton âme est plus solide que ton corps. Dans quelques mois, tu irais finir à l'hôpital. Cela, c'est plus terrible que la mort.

— Je saurai choisir entre les deux.

— Tu dis des sottises. Choisis d'abord, pendant que tu le peux. Quand on est arrivé à ce tournant

du chemin, on n'est plus maître de choisir : la souffrance vous rend pareil à une branche brisée qu'emporte le vent.

— Et toi, comment as-tu fait ?

— Je te fais donc envie ?

— Oui, je t'envie.

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu es ton maître, parce que tu as vaincu.

— Et qu'ai-je vaincu, dis-moi ?

— La société.

— Moi ?

— Oui, toi ; en réduisant à rien tes besoins, en te contentant de travailler tantôt ici tantôt là, au gré de tes seuls désirs, parce que tu as su borner ta faim. Je t'envie pour la liberté qui est ta compagne. »

Omero leva un moment ses yeux bleus et me regarda fixement, comme s'il voulait lire sur ma figure la sincérité de mes paroles ; puis il baissa les paupières, et hochant la tête :

« Je suis un misérable, dit il.

— Mais, n'es-tu pas content de ton sort ? » m'écriai-je, en le saisissant par le bras.

Il eut un sourire navrant :

« Peux-tu croire cela ? »

Après un silence, il se dégagea lentement de mon étreinte et reprit d'une voix sourde :

« Duccio della Bella, prends garde à toi. »

Puis il ramassa la besace qu'il avait posée à terre et il s'en alla par la ruelle obscure.

Je repris mon chemin, il était déjà tard ; je devais me trouver une heure plus tôt à mon poste de scribe, car le principal m'avait surchargé de travail la veille au soir. Depuis une semaine, je ne voyais pas le soleil ; du matin jusqu'au soir, j'étais enfermé dans la petite pièce traversière qui, d'un couloir obscur, conduisait à l'étude de mon patron, et j'avais à peine

une demi-heure de répit pour avaler hâtivement le pain et le chocolat que j'apportais avec moi. Souvent j'étais obligé en plein midi de travailler avec la lampe allumée. La chambre était au rez-de-chaussée et elle avait une fenêtre ouverte sur une petite cour étroite et humide, semblable à un puits, peuplée d'habitants pâles et maladifs. Le soleil ne pénétrait jamais dans cet abîme.

Je travaillais à cette table depuis plusieurs années. On avait cru accomplir un acte méritoire de bienfaisance envers ma mère en m'emprisonnant ainsi, en empoisonnant au jour le jour la meilleure partie de ma jeunesse, de mon sang. Jusqu'alors, je ne m'étais jamais plaint. Je considérais comme un salaire énorme les trente lires que je rapportais à ma mère à la fin de chaque mois avec une joie triomphante. Je me serais résigné de grand cœur à n'importe quelle besogne, pour surprendre sur son cher visage un tressaillement de bonheur. Mais maintenant je n'avais plus d'excuse, je n'avais plus un cœur qui m'attendait. Ma vie était déchirée. Du moment où j'eus pleinement conscience d'être seul, terriblement seul dans le monde des hommes qui s'entre-tuent, il se révéla en moi un être nouveau jusqu'alors endormi ; un être fier, un rebelle qui ne voulait pas disparaître entraîné dans le tourbillon de misère que la société soulève inlassablement. Je n'avais plus de raison de rester soumis, car je ne craignais rien, je me trouvais seul en face de l'indifférence et du cynisme universels et je détestais la pitié, la sotte et larmoyante pitié.

Qu'avais-je fait pour qu'on me privât de soleil ? N'étais-je pas un enfant des hommes ? N'avais-je pas des yeux et une voix pour exprimer ma joie? Et à combien était évalué mon sacrifice ? A rien, à un traitement de famine. Et qu'est-ce que j'étais pour mon patron? Une machine vivante, un être avec

lequel on peut à peine échanger quelques mots — rien de plus.

Je l'ai connue la haine que blâment les apôtres. A présent, peut-être, du point de vue si différent d'où je considère ma situation passée, je crois devoir affirmer que la haine n'est pas un bien — mais tout mon être se révolte. Et malgré tout, au mépris de la justice sociale qui a servi de mannequin à tant d'accoutrements divers et qui a fait si belle figure aux étalages des philosophes, des apôtres et des orateurs, je sens bien qu'il est des cas où la haine est une nécessité de la vie, une nécessité inéluctable à laquelle on ne peut se soustraire sans courir le danger d'être inexorablement foulé aux pieds. Elle est la source d'une grande énergie. Elle est force et courage. En elle s'affermit toute puissance virile. En face de l'inhumanité, trois voies seulement s'ouvrent à l'homme : la résignation, l'indifférence et la haine. La dernière seule, terrible excitant de la pensée, peut conduire à une fin virile.

Alors, bien que je sentisse quelle douceur aurait mise en moi l'amour de ma mère, cet amour qui m'avait tout à coup manqué et que je croyais ne plus jamais retrouver, le sentiment ne pouvait pas triompher dans mon âme.

Si j'avais pleuré, j'en serais peut-être venu au suicide ou à l'inconscience. Tout est transfiguré dans les larmes. Je voulais voir clair, regarder l'avenir, sans crainte et sans illusion. Ceux qui ont gravi ce calvaire penseront comme moi.

Je marchais rapidement. L'habitude qui attache l'homme à son joug et en fait un automate me dominait encore. Je dépassai les rues principales en bousculant les passants dans ma hâte; quand je fus sur le seuil de l'étude, je m'arrêtai un instant pour reprendre haleine.

A travers la porte vitrée, je découvris dans l'obs-

curité de mon taudis deux femmes misérablement vêtues. Elles avaient la tête baissée, je ne pus voir leur visage. Sur le bureau, la lampe était allumée; la fenêtre qui ouvrait sur la cour était fermée.

Je me retournai pour voir un rayon de soleil qui éclairait l'entrée du couloir, je poussai la porte et j'entrai. Le bruit retentissant de la sonnette me donna une violente commotion. Je fixai instinctivement la porte d'en face, tout prêt déjà à répondre aux insultes par des mots de révolte. Personne ne parut. Les deux femmes se levèrent. Je les regardai en souriant; comprenant tout à coup qu'elles s'étaient trompées, elles répondirent à mon sourire en souriant à leur tour et se rassirent.

Je jetai un coup d'œil sur la table; le travail avait augmenté presque du double. Je me remis consciencieusement à ma stupide besogne de scribe. La certitude que je serais pris à partie par mon maître me donnait quelque appréhension; mais j'étais sans crainte, fort de ma résolution.

Ce que j'avais pensé devait arriver par la force des choses. Le temps passa. Au moindre bruit de la porte, je levais la tête et je restais quelques secondes dans l'attente.

Mes yeux durent lancer des flammes sinistres, car les femmes, assises devant moi, murmurèrent :

« Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien », répondis-je, et sans me soucier davantage de leur curiosité, je baissai la tête sur mes écritures.

Après un long silence pendant lequel on n'entendait que le grattement de ma plume et la respiration asthmatique de la plus âgée des deux femmes, je leur demandai : « Vous a-t-on annoncées à l'avocat ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— D'attendre.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Depuis deux heures bientôt.

— Vous n'êtes pas pressées?

— Oh ! si, répondit la plus jeune en levant les yeux, nous sommes très pressées, car nous devons partir. Ne serait-il pas possible de demander à l'avocat de faire diligence ? »

Je regardai la pendule, il était onze heures. Dans quelques minutes le patron m'appellerait pour me demander compte du travail effectué.

« Ayez patience encore quelques minutes et vous serez reçues », dis-je.

Les femmes baissèrent la tête, muettes et résignées. Elles avaient l'air de deux campagnardes, quoique la jeune eût un gentil visage pâle. Leur patience imperturbable dans l'attente, leur gravité tranquille, habituelle aux gens de la campagne, rendaient leur origine évidente à mes yeux. La plus âgée, pendant tout le temps qu'elle était restée assise devant moi, n'avait pas une seule fois remué sa main posée sur ses genoux ; rien sur sa figure ne trahissait l'ennui, l'impatience ou la fatigue. Sa face rugueuse avait une expression énigmatique qui tenait beaucoup de l'indifférence. Pas un muscle de son visage n'eut une contraction, pas une minute ses yeux n'exprimèrent l'énervement d'une attente si prolongée; cette vieille femme serait restée toute une journée dans la même attitude sans se plaindre.

La jeune poussait de temps en temps un long soupir tremblotant, pareil à un sanglot contenu. Elle tenait les bras croisés et sa tête était douloureusement penchée sur son épaule; un mouchoir noir, noué au cou, lui couvrait en partie les cheveux.

Elles portaient des vêtements de deuil. Leur présence en un tel lieu excitait ma curiosité. Tant de types étranges et divers avaient passé devant mes yeux, pendant mon long séjour dans ce bureau toute la criminalité humaine, depuis la plus raffinée

jusqu'à la plus vulgaire, de celle des carrefours à celle des faubourgs, avait défilé devant mon bureau, m'était apparue dans les prisons, ou au palais de justice — j'en avais tant vu de ces caricatures humaines, curieuses ou pitoyables, que mes yeux et mon attention étaient blasés.

Cependant, ces deux femmes m'intriguaient et je les regardais avec un vif intérêt.

Ne connaissant pas le motif de leur visite, il me semblait qu'une grande douleur et un grand espoir les avaient amenées.

Comme une autre demi-heure était passée, je levai résolument la tête :

« Êtes-vous ici pour des choses graves ? » leur demandai-je. Les femmes se regardèrent un instant comme pour se consulter, puis la plus jeune se leva et dit :

« Pouvons-nous parler avec vous ?

— Je ne suis rien, répondis-je.

— N'êtes-vous pas le collaborateur de l'avocat ? reprit la vieille en se levant à son tour.

— Je vous répète que je ne suis rien ici ni ailleurs et que je n'ai pas le pouvoir de mettre une plume en mouvement pour votre service.

— Mais....

— Mais.... fit la plus jeune, tendant vers moi son visage anxieux.

— Mais je puis prier l'avocat de vous recevoir.

— Je vous remercie ; la route est longue pour le retour, et nous voudrions arriver à la maison avant la nuit.

— L'avocat voudra-t-il nous écouter ? » reprit la vieille en souriant. Il y avait dans sa demande et sur son visage toute la résignation ingénue de ceux à qui une longue humilité a donné l'habitude de se taire et d'obéir.

« Mais, certainement, répondis-je.

— Parce que, voyez-vous, continua la jeune fille, dont le visage prit une douce expression de douleur, là-haut sur nos montagnes, on nous a dit que l'avocat est tout puissant, et nous espérons en son influence. Nous sommes pauvres. »

A un geste involontaire qui m'échappa, la jeune femme s'interrompit :

« Il ne voudra pas nous écouter, si nous n'avons pas d'argent? demanda-t-elle.

— Cela dépend. En aurez-vous, la cause gagnée ?

— Non.

— Alors.... »

Je vis un tel abattement se peindre subitement sur la figure des deux pauvres femmes, que je n'eus pas le courage de continuer.

« Mais de quoi s'agit-il ? » demandai-je, après un court silence.

La jeune femme fixa sur moi ses beaux yeux. Je vis comme une flamme trembler au fond de ses sombres prunelles. La bouche, un peu pâle, découvrit, comme elle allait parler, deux rangées de dents pareilles à du marbre brillant.

« Mon père est en prison, reprit-elle. Nous sommes restées seules.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis un an. Dans cinq jours, il y aura un an. C'était au mois de mars. Mon père dirigeait une ferme, une petite ferme qui ne donnait pas grand' chose, mais qui, l'hiver, nous empêchait de mourir de faim. Elle était isolée ; c'était là toute notre fortune, et on vivotait, Dieu le sait, et on était content. Mais un de nos voisins nourrissait une rancune contre nous. Je ne sais pas pourquoi. Souvent, il y avait eu des mots entre mon père et le voisin, mais c'était sans conséquence, parce que mon père s'occupait de ses affaires et pensait qu'il y avait deux femmes sur son chemin et que sa vie

2

appartenait un peu à ces pauvres êtres. Il vivait donc isolé. Alors, Simonetto del Monte, qui était notre ennemi, dit : « Bardella est un poltron. »

— Il l'a dit, interrompit la vieille ; les deux dames Masi l'ont entendu, et tout le monde a pu l'entendre, car il l'a dit à haute voix ; il l'a crié aux quatre vents.

— Alors, mon père fit un serment; il jura que Simonetto s'en repentirait.

— Il jura aussi, sur l'image du Christ, qu'il ne le provoquerait pas, il a remis son âme aux mains du Seigneur.

— Oui, il était bon, mon père.

— En vingt-cinq ans de mariage, il n'y a pas eu une mauvaise parole entre nous, ajouta la vieille.

— Il tenait à nous comme à la prunelle de ses yeux. Que voulez-vous ? nous vivions à trois, nous étions comme une petite nichée parmi les rochers sauvages. Un soir, ma mère dormait : — N'est-ce pas, mère, tu dormais, demanda la jeune fille, en se tournant vers sa mère.

— Je somnolais », répondit la vieille, et avec un coin du mouchoir elle essuya une larme.

« Elle dormait, il faisait presque noir; moi, je cueillais un peu d'herbe pour un petit bicot et je chantais. Chanter, c'est notre joie, nous n'en avons pas d'autre !

« Tout à coup, j'entends un cri du côté de la vallée; je prête l'oreille et je sens un tremblement au cœur. Je vois quelqu'un qui descend en courant vers le précipice : « Bardella ! » criait-on de l'autre côté de la montagne, « courage, Bardella ! »

« Je ne sais pas comment je ne me suis pas évanouie. Je me précipitai au bas de la côte. C'est Dieu qui m'a soutenue. A la porte de la maison, j'ai trouvé ma mère. Nous nous regardâmes en silence; nous allions prendre le sentier de l'esplanade quand le père parut devant nous. Il était essouf-

flé, et avait une main toute couverte de sang. « Qu'as-tu fait ! » Mon père nous regarda, je m'en souviendrai toute ma vie, avec des yeux brillants, terribles, et il nous dit : « J'ai tué Simonetto. » Nous avons pâli d'horreur.

Elle avait parlé à voix basse, rapidement. On voyait dans ses yeux la terreur de la scène qu'elle évoquait. Son visage pâle s'était animé ; le mouchoir lui était retombé sur les épaules, laissant en liberté le trésor de ses cheveux noirs et frisés.

« L'avocat voudra-t-il nous écouter ? reprit obstinément la vieille.

— Nous sommes seules, continua la jeune fille, nous sommes pauvres et seules ; nous allons tout perdre si personne ne nous vient en aide. »

Je me levai ; ma condition me parut superbe, comparée à la misère de celles que j'avais devant moi.

« Je vais vous annoncer, dis-je. C'est tout ce que je peux faire pour vous. »

J'avais à peine ouvert la porte de l'étude que la voix aigre de l'avocat m'accueillit par un :

« Qui vous a appelé, imbécile ?

— Deux pauvres femmes demandent à vous parler, répondis-je, en contenant mon indignation.

— Qu'elles attendent, je ne peux pas les recevoir à présent ; qu'elles reviennent demain à deux heures. Quant à vous, je dois vous dire que je suis las....

— Moi aussi », répondis-je sèchement.

Il dut y avoir de la rancune et du défi dans mon accent, puisque l'homme, habitué à ma soumission moutonnière, leva la tête et me regarda d'un air stupéfait.

Il y eut un silence pendant lequel je soutins son regard sans défaillance. A la fin la sotte vanité de mon patron s'exaspéra. Après avoir rougi et pâli, il se leva d'un bond et s'écria :

« Vaurien !

— Pardon, répondis-je, en faisant un grand effort pour me contenir; pardon, mais du moment que je deviens libre, vous n'avez pas le droit de m'insulter. Jusqu'à présent, j'étais encore votre serviteur, vous me donniez tout juste de quoi ne pas mourir de faim ; vous aviez sur moi le droit du patron ; maintenant, en refusant votre argent, prix dérisoire de ma dure fatigue, je redeviens libre, je redeviens homme et je peux vous regarder en face. »

Le ton inaccoutumé, la fermeté de mes paroles, le calme avec lequel j'avais répondu à une des innombrables injures dont il me gratifiait d'ordinaire et jusqu'au discours direct dont je m'étais servi, lui causèrent plus que du dépit, le plongèrent dans une véritable stupeur; si bien que d'un ton moins âpre — mais sa voix tremblait — il ajouta :

« Il me semble que j'ai le droit de vous faire des reproches !

— Vous auriez pu m'en faire, mais les vôtres n'étaient pas de simples reproches. Je n'ai jamais été pour vous au-dessus d'un chien, un chien qui vous rend des services et que vous tenez enchaîné au chenil. Vous avez empoisonné lentement ma première jeunesse, je dois vous le dire, je suis faible et malade, de la vie à laquelle vous m'avez contraint.

— Qui vous a contraint ?

— La nécessité et vous; l'inhumaine nécessité et vous, plus cruel encore que la nécessité.

— Assez ! s'écria-t-il, en écumant, j'en ai trop entendu.

— La vérité vous blesse.

— Allez-vous-en !

— Je ne demande pas mieux. Hors d'ici, nous pourrons nous rencontrer face à face; alors, nous verrons qui des deux cédera à l'autre. »

Quand je sortis de l'étude, une félicité nouvelle

inondait mon cœur. J'étais libre, je pouvais aller où je voulais.

Les deux femmes qui m'attendaient m'accueillirent avec un sourire d'espoir, et j'éprouvai une cruelle amertume à leur ôter leur illusion.

« Il a dit de revenir demain ?

— C'est inutile, il n'accepterait pas votre défense. Je vous indiquerai quelqu'un qui pourra vous être plus utile. Venez. »

Nous sortîmes. Jamais le soleil ne m'a paru plus beau que ce jour-là. La joie de vivre faisait vibrer tous mes sens ; la flamme d'une ivresse juvénile devait briller dans mes yeux. Je me sentais libre. Pour la première fois, j'avais conscience de ma liberté; elle dépassait mon désir. J'avais depuis si longtemps rêvé à cette heure délicieuse ! Qu'importait maintenant la souffrance, j'étais prêt à tout. Le passé m'avait été une bonne école. Que pouvais-je regretter de cette vie qui avait toujours été si cruelle pour moi ? A quoi pouvait me condamner la société pour ma rébellion, si ce n'est à cette misère que je connaissais de longue date ?

Autant valait la liberté. Servir pour souffrir est trop bête; autant valait s'en aller par le monde sa besace sur l'épaule, être le chemineau qui n'a pas de but, car un but c'est déjà le signe d'une servitude ; le chemineau qui se lève avec le soleil et qui dort à la nuit où il se trouve, qui ne craint pas la mort, qui ne craint rien, hormis les hommes et leur civilisation.

Tels étaient mes désirs et je pouvais les réaliser sur l'heure si je voulais. La terre et la mer sont infinies; les hommes sont comme des grains de sable entre ces deux immensités. Pour la première fois je me trouvais en face de ma volonté. Que pouvais-je craindre ? Je ne connaissais pas l'amour. Les rues étaient brillantes de soleil, gaies de la fête du

printemps. Les deux femmes me suivaient ou me précédaient, parmi les gens affairés qui traversaient les avenues. Je regardais de temps en temps la jeune fille; elle marchait avec grâce, souple et fine comme un saule. Je remarquai que plusieurs fois des passants s'arrêtaient et se retournaient pour la voir.

J'obtins d'un jeune avocat que je connaissais qu'il se chargeât de la cause de mes inconnues. Leur reconnaissance fut vive.

« Comment vous appelez-vous ? où pourrons-nous venir vous remercier ? » me demanda la vieille, en tenant une de mes mains fortement serrée dans les siennes.

« Je n'ai pas de maison, répondis-je.

— Vous êtes seul ?

— Oui.

— Alors, si vous passez quelquefois par nos montagnes solitaires, venez nous voir. Nous habitons San Benedetto dall'Alpe : demandez la maison des Bardella.

— Oui, venez, murmura la jeune fille en tournant vers moi, avec une ineffable douceur, la prière de ses yeux de velours.

— Je viendrai, quand j'irai en Toscane.

— C'est Dieu qui vous a mis sur notre chemin », dit encore la belle enfant, puis elle rougit, en voyant que je la regardais fixement.

Au moment de la quitter, je lui dis :

« Comment t'appelles-tu ? »

Elle ramena son mouchoir sur ses yeux et me répondit en souriant :

« Je m'appelle Pavona. »

Puis elle rejoignit sa mère et disparut dans la foule.



III

L'INCONNU.

Il y avait quelque chose en moi que je ne pouvais pas vaincre, quelque chose qui était venu dans mon âme par des voies inconnues. Au moment de me délivrer du passé, je m'attendrissais; je subissais avec tant de complaisance l'amer enchantement des regrets que j'eus peur d'être vaincu. C'était à propos d'un fait sans importance : l'affection m'attachait à d'humbles objets, aux pauvres souvenirs qui me restaient de ma mère. J'étais forcé de m'en séparer — le souci du lendemain ne me permettait pas de conserver ces compagnons de ma calme existence — de m'en séparer pour toujours. Et c'était cette certitude de l'irrémédiable que je plaçais volontairement entre le passé et l'avenir, c'était la certitude que jamais plus je ne pourrais récupérer cette minime part du trésor d'amour perdu, qui me remplissait d'une amère perplexité.

Quelques jours passèrent avant que j'eusse pris une décision définitive.

Omero respecta ma douleur : pas une fois il ne me demanda ce que je pensais faire ; il ouvrait la porte, me regardait quelques instants, et repartait sans rien dire. Je demeurais dans l'abandon le plus absolu. La crise fut plus forte que je ne l'aurais attendue ;

elle fut soudaine; elle passa comme un tourbillon et je ne sais comment je ne fus pas emporté. Mille voix s'élevèrent qui me conseillaient l'esclavage; mille doutes se présentèrent à mon esprit. Il semblait que j'eusse en moi-même toute une armée de ces personnes sages, qui craignent le lendemain, se préparent un petit nid pour y faire un jour leur retraite, souffrent avec résignation, mangent, dorment et procréent en vue d'une mort tranquille. Devais-je succomber à un tel cauchemar?

Qu'y avait-il en moi de si vieux, de si faible, de si mystérieux?

Je revoyais mon taudis, mon patron; je me remémorais les heures interminables passées dans ma prison; les injures, les souffrances, les terribles angoisses de ma jeunesse contrainte à dépérir dans une inactivité de brute; et, cependant, quelque chose en moi cherchait à justifier, à atténuer toutes ces douleurs, quelque chose qui me tenait malgré tout dans le doute. C'était une force que je redoutais et contre laquelle je n'osais pas me révolter sur-le-champ. C'était l'ombre de l'âme épuisée de ma race, la condamnation séculaire qui par une longue habitude avait, de père en fils, pris force de loi dans notre famille, dans la grande famille d'esclaves; une faiblesse qui me saisissait à l'improviste et me laissait sans défense.

Elle prenait naissance dans l'amour que je gardais au cœur pour cet humble héritage; elle avait ses racines profondes dans un sentiment plus qu'humain; nourrie de misonéisme, elle s'imposait comme un joug brutal.

Quand je fus sur le point de me séparer de ces chers objets, quand arriva le brocanteur que j'avais appelé et qu'il commença à les manipuler, à poser ses mains sales sur ces souvenirs sacrés, qui avaient appartenu à ma sainte, et gardaient encore dans

leur couleur, dans leur forme, dans leur aspect, une expression de sa pensée, de sa volonté; lorsque, avec son indifférence de commerçant, habitué à ces choses, il me dit en soulevant le matelas du petit lit où elle était morte : « Je vous en donne huit lires », j'eus le sentiment d'une profanation si criminelle que je sursautai, et que je me mis à crier sous le nez du malotru :

« Va-t'en ! va-t'en donc !

— Et pourquoi ?

— Je ne veux rien vendre, va-t'en ! »

Quand j'eus refermé la porte, je sentis ma gorge comme nouée de sanglots. Ensuite ce dilemme me vint à l'esprit, qui me brûla le cerveau comme une fièvre : ou renoncer au passé, laisser tomber le couvercle d'un cercueil sur tout ce qui avait été le bonheur d'autrefois, ou reprendre, pour toujours peut-être, ma vie de la veille.

J'étais incapable d'une décision en ce moment-là. Dans ma pensée, travaillée, combattue par mille idées opposées, ne pouvait pas briller la lueur d'une calme résolution. La liberté est un rêve d'égoïsme absolu : tant que subsiste le moindre sentiment, personne ne peut y atteindre; or il n'y a pas d'homme qui soit si près de Dieu ou de la bête qu'il se trouve libre de tout sentiment.

En ces jours-là, je fus esclave ; je sentais ma mère présente dans les choses, plus encore que dans mon âme ; c'était une idolâtrie, un fétichisme, qui avait le charme et la douceur de l'habitude. Un homme, qui peut rompre quelques-uns des liens innombrables qui l'attachent à la société, doit toujours porter son trésor en lui-même, dans son cœur. Je le sentais, je le voulais, mais les forces venaient de me manquer. A la fin cependant j'appelai Omero et je lui dis :

« Je n'ai pas le courage de me séparer de ces pau-

vres choses ; je te les confie, vends tout. Je t'attendrai ce soir au bord du fleuve. »

Il me regarda fixement et me dit :

« Es-tu bien décidé ?

— Aide-moi, répondis-je ; aide-moi, toi qui m'aimes.

— Fais attention, Duccio della Bella ; tu entres dans une voie qui te conduira au malheur.

— Je suis décidé, je ne reviendrai plus sur ma décision. Pourquoi veux-tu augmenter ma tristesse ?

— Je voudrais te conseiller, si c'était possible.

— N'étions-nous pas du même avis, il y a quelques jours, quand je t'ai raconté ce que j'ai dit à mon patron ?

— Je me suis tu. Je t'approuvais dans mon cœur, peut-être, mais je me suis tu.

— Eh bien, tais-toi encore, n'accrois pas mon hésitation. Mais pourquoi, toi qui es mon ami, mon frère, ne m'aides-tu pas à suivre la voie que j'ai choisie ?

— Parce que je n'y vois pas clair ; je ne sais pas où elle pourra te mener.

— Et que t'importe ?

— Il m'importerait peu s'il s'agissait de moi-même. Tu ne pourras jamais être un misérable comme je le suis, moi. Tu ne pourras jamais t'oublier comme je m'oublie, tu as un cerveau solide, tu as étudié, tu sais ce qui est écrit dans les livres... A propos, veux-tu vendre aussi tes livres ?

— Oui.

— Tu ne veux rien conserver ?

— Rien.

— Je te dis que tu te prépares des larmes, » s'écria Omero.

Nous demeurâmes quelques instants muets, l'un en face de l'autre ; je lui demandai encore, d'une voix tremblante :

« Veux-tu m'aider ? »

Il ne répondit rien, mais il fit de la tête un signe affirmatif.

« Alors, à ce soir ?

— Oui.

— Au pont du fleuve ?

— Oui. »

Je m'en allai lentement.

C'était la fin de l'après-midi, les quartiers populeux où j'habitais étaient déserts. Devant quelques portes, des bandes d'enfants sales s'amusaient, demi-nus, les cheveux longs, mal coiffés, et leurs frimousses tantôt noires de boue, tantôt diaphanes et blondes, n'avaient jamais cette saine couleur que donne un bon sang. Ils jouaient dans la poussière et les immondices. Une vieille femme était assise à l'entrée d'une maison misérable, en train de coudre des hardes qui traînaient sur ses genoux; autour de la rigole d'eau noirâtre, qui coulait au milieu de la ruelle, quelques poules picoraient en caquetant. La journée était tiède : avril était au seuil des cieux.

Comme je traversais une petite rue sombre dont les hautes maisons barraient le passage au soleil, je m'entendis appeler : « Duccio ! Duccio ! »

Je me retournai. La vieille Simona, par une porte entr'ouverte, me faisait signe d'approcher.

« Où vas-tu ? me demanda-t-elle.

— Pourquoi ?

— Pour rien, comme ça. Tu as donc oublié ta vieille Simona ? Que de temps, depuis que nous ne nous sommes vus !

— Il y a longtemps, en effet.

— Tu ne viens plus de ce côté. Quand ta pauvre mère vivait, les choses allaient autrement. A présent tu es resté seul et tu veux faire à ta tête. Où vas-tu ?

— Tu as besoin de le savoir ?

— Non, mais ne peut-on pas le demander?

— Je ne saurais te répondre », dis-je froidement.

Après un silence, la vieille Simona reprit :

« A présent, tu dois songer à te marier, n'est-ce pas?

— Me marier! pourquoi?

— Pourquoi! mais qui va donc s'occuper de ta maison? qui va te garder le peu que tu possèdes? La vie est difficile; une compagne est nécessaire; j'aurais justement la femme qu'il te faudrait.

— Ah! et tu l'as gardée exprès pour moi?

— Oui, j'ai pensé : Duccio est seul, Duccio est un bon garçon, il gagne assez pour faire vivre une famille, procurons-lui une famille. Ainsi tu auras au moins quelqu'un qui prendra soin de tes vêtements, qui te préparera à manger quand tu rentreras de ton travail, qui te tiendra compagnie....

— Là! là! que de belles choses!

— Mais oui. Et puis, entre nous, les gens commencent à murmurer, il paraît que tu ne vas plus à ton bureau, que tu mènes une vie dissolue. On m'a même dit que tu t'enivres; je ne l'ai pas cru, mais on l'a dit. L'autre soir, on a dû te ramener chez toi parce que tu n'avais plus ta raison. C'est un vilain vice, mon enfant, fais attention. Le mari de Suzanne est mort avant-hier à l'hôpital des suites de la boisson.

— On s'occupe tellement de moi?

— Oui, on t'aime bien, les gens en parlent pour ton bien; si l'on te blâme, c'est qu'on est désolé de ta conduite.

— Et si je te disais que dans tout cela il n'y a pas un mot de vrai? Qu'en penserais-tu, de ces gens-là?

— Naturellement on exagère; tout le monde exagère, mais on le fait sans s'en apercevoir. En racontant, il vous échappe un mot de trop. Mais écoute : tout ce qui est passé est oublié; maintenant,

tu dois suivre mon conseil. Veux-tu connaître la jeune fille que je t'ai destinée?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas. Ne trouves-tu pas que ce soit suffisant?

— Mais tu veux donc rester seul?

— Plus que seul! tout ce qu'il y a de plus seul!

— Tu veux donc continuer cette vie dissipée?

— Jusqu'à la consommation de mes forces, je veux rester comme je suis.

— Fais comme tu voudras; mais si ta pauvre mère était de ce monde....

— Ne parle pas de ma mère!

— Si elle te voyait, continua la vieille, elle ne pourrait que souffrir de ta résolution, elle qui rêvait pour toi l'aisance, la famille, les enfants.

— Ce n'est pas vrai! m'écriai-je, ne continue pas!

— Mais tu es fou! s'écria Simona stupéfaite.

— Je suis fou parce que je ne suis pas un esclave comme vous tous!

— Que veux-tu dire? Je ne te comprends pas!

— N'importe, mère Simona, je pourrais te parler pendant trois heures, trois longues heures, tu ne comprendrais pas un mot de ce que je te dirais.

— Comme elle souffrirait, la pauvre femme, » répéta la vieille en hochant la tête. Je vis sur le visage hypocrite de l'insensible mégère une grimace qui aurait voulu simuler la douleur et dont la feinte vile ne me causa que de la répugnance.

Simona n'avait jamais aimé ma mère, dont elle était proche parente. En plusieurs occasions, que je me rappelais nettement, elle avait cherché à lui faire du tort. Elle avait été la première à l'abandonner; lorsque, à la suite de sa faute, j'étais né, fruit d'un amour désintéressé, elle avait dit sur elle des choses

infâmes, la faisant passer aux yeux de ses compagnes pour une femme perdue. Puis, plus tard, poussée par le besoin, elle avait reparu chez nous, avec un masque de douceur, mendiant, bénissant, complimentant. Ma mère était généreuse, elle pardonna, lui donna ce qu'elle pouvait, fut bonne comme toujours, comme elle savait l'être, elle qui avait l'air de recevoir alors qu'elle donnait. Maintenant je comprenais pourquoi Simona m'avait appelé ; elle était venue deux fois chez moi sans me rencontrer ; elle avait une nièce, fille laide et fainéante, brute ignorante, qui inspirait le dégoût par ses façons vulgaires ; elles étaient seules et très pauvres, incapables d'aucun travail ; elles avaient besoin d'un homme qui payât les frais de leur vagabondage. Simona avait songé à moi ; elle me croyait humble, docile, facile à manier. Elle avait confondu l'amour profond que je portais à ma mère avec la faiblesse soumise des impuissants, et elle avait cru pouvoir facilement me mettre sous le joug. Quand elle vit ma colère, elle se trouva tout à coup arrêtée par cette découverte inattendue qu'un enfant avait déjoué ses ruses.

Pour moi, cette rencontre suffit à me ramener à l'esprit, nette et absolue, la décision des jours passés, à vaincre mes dernières hésitations, les derniers scrupules de ma sentimentalité. Il me parut que ma mère elle-même m'aurait conseillé de partir, elle qui dédaignait tout ce qui était vulgaire et vil.

Le milieu où je vivais m'était devenu intolérable. Je me sentais trop loin de tous ces aveugles ; j'avais assez de leur familiarité, de leur espionnage, des conseils et des commérages dont on m'entourait. Je ne voulais pas être, je n'étais pas l'un d'entre eux, une bête de somme pour tout le monde à commencer par sa propre femme. Mon esprit reprit sa liberté, je me retrouvai moi-même avec une joie indicible.

J'étais seul avec mon trésor; ce qui n'était rien pour un autre était l'infini pour moi.

« C'est ton dernier mot? reprit Simona en me regardant de ses yeux éteints.

— C'est mon dernier mot; comme cela au moins je saurai pourquoi je pars.

— Tu pars? et où vas-tu?

— Je n'en sais rien, où me conduira mon caprice.

— Mais combien de temps seras-tu absent?

— Toujours, j'espère.

— Tu vas en Amérique?

— Non.

— Mais que veux-tu faire?

— Rien.

— Le vagabond?

— Oui.

— Tu finiras mal.

— Cela te ferait de la peine?

— Oui, parce que je t'aime bien, parce que je pense à cette sainte femme, à ta mère.

— Je t'ai dit de ne pas parler d'elle!

— Pourquoi donc?

— Parce que je ne veux pas, parce que tu es une hypocrite, une fausse et que tu ne l'as jamais aimée.

— Moi!

— Toi! je me souviens de tout, ne t'étonne pas; je me souviens de toutes les fois où tu l'as fait pleurer.

— Moi! » reprit Simona en pâlissant. Ses vieilles mains tremblaient; elle était laide, repoussante, odieuse.

J'en étais écœuré et je ne voulus pas continuer. D'ailleurs, le désir de m'en aller, de fuir, de détourner ma vue d'une telle misère, était si violent que je n'attendis pas la réponse de la vieille; je lui tournai le dos et je partis.

Toute la journée, j'errai sans but; le bonheur était

revenu avec la conscience parfaite de ma situation : le bonheur de l'homme qui sent toute sa jeunesse tendue violemment vers l'inconnu, qui se sent libre de tout lien humain, et sait qu'il peut vivre ou mourir sans que l'égoïsme d'autrui l'en empêche ou s'efforce de l'en empêcher. La vie est une lutte perpétuelle d'égoïsmes que l'amour essaie de dissimuler ; la bonté est petite ; c'est une oasis minuscule dans l'immensité du désert.

Je croyais alors que l'homme pouvait trouver en lui-même toutes les sources de l'énergie, et que la solitude et la puissante liberté étaient pour la créature, comme l'espace pour les astres, la seule raison d'exister. J'ai pu voir depuis que les révoltés sont souvent ceux qui tombent le plus facilement dans l'erreur, et que l'illusion se plaît à nous ouvrir des horizons aussitôt refermés par la réalité. Cependant, l'amertume qui m'envahit comme un fleuve débordant ne me laissa rien d'amer.

La plainte est vaine, si chaque être suit sa destinée ; il est mal d'assombrir la pensée des hommes. Si l'on peut amener un sourire sur une lèvre humaine, ou illuminer une âme d'une espérance, qu'on le fasse, ce sera bien ; la joie est petite et le désir est grand.

A la tombée de la nuit, je franchis les portes de la ville, je me dirigeai vers le pont qui s'élevait dans la campagne solitaire et j'attendis.

L'air était froid, le ciel couvert d'étoiles immobiles. Deux chariots passèrent et se perdirent entre les files de tilleuls qui longeaient la route.

Dans la demi-obscurité, je voyais les eaux couler, et, ça et là, quelques gouttelettes scintillaient parmi les sables apportés par le fleuve.

Tout à coup, une ombre surgit près de la descente du pont.

« Omero, appelai-je.

— C'est moi », répondit sa bonne voix.

Quand il fut près de moi, et que je pus l'apercevoir plus distinctement, je vis qu'il portait sur son épaule deux grandes besaces ; il était un peu courbé sous le poids.

« C'est fait? demandai-je.

— Oui.

— Tout a bien marché?

— Très bien.

— De quelle somme disposons-nous?

— De deux cents lires.

— Tu dis?

— Deux cents lires. »

La somme me parut énorme.

« Comment as-tu pu ramasser tant que ça!

— Cela te semble beaucoup?

— Trop.

— On t'a cependant volé de plus de moitié. »

Il y eut un silence. Omero s'assit près de moi sur le parapet du pont.

« As-tu remis la clef? As-tu rempli toutes les formalités?

— Tout est fait.

— Merci, répondis-je.

— Et maintenant.... reprit Omero en se levant.

— Il s'agit de trouver un coin pour dormir.

— Non, cette nuit nous allons marcher.

— De quel côté?

— Veux-tu que je sois ton guide?

— Oui.

— Alors viens avec moi, tu le sauras. »

Lentement, sans un mot, l'un à côté de l'autre, nous disparûmes dans la nuit. J'étais en route vers l'inconnu.



IV

L'AMOUR SEUL EST ÉTERNEL.

Un tumulte de voix âpres nous réveilla en sursaut. Omero fut debout le premier.

« Où sommes-nous ? demandai-je, en me frottant les yeux.

— Dans les foins, répondit Omero; lève-toi, nous ne sommes pas encore au bout. Es-tu toujours fatigué ?

— Non. Ai-je dormi beaucoup ?

— Dix bonnes heures. Il fait grand jour.

— Nous nous remettons en route tout de suite ?

— Oui.

— Je te suis », répondis-je, en me levant de la dure couchette que la fatigue m'avait fait trouver aussi douce qu'un lit de plumes. Nous descendîmes du fenil, l'un après l'autre, par une échelle de bois appuyée contre la haute fenêtre. A peine dehors, une fraîche brise marine nous enveloppant vint sonner la diane à nos sens encore engourdis.

Il y avait trois jours que nous marchions sans arrêter. Nous étions déjà à une bonne distance de notre petit village de la plaine. Où allions-nous ? Je n'en savais rien. Omero voulait éprouver ma résistance et ma volonté.

Arrivés à la grange de la fromagerie dans laquelle nous avions trouvé l'hospitalité pour un soir, nous

vîmes, réunis près des paillers, des hommes qui discutaient à haute voix en déraisonnant. Nous passâmes outre sans être aperçus.

Le soleil montait parmi les bouleaux lointains, dans l'immensité. Les bergeronnettes et les chardonnerets volaient par troupes dans les airs.

« Ralentis le pas, me dit Omero, il ne faut pas se hâter au commencement pour rester en route au milieu. Ralentis le pas.

— Mais tu es une véritable horloge !

— Il faut savoir ménager ses propres forces. Elles sont notre seule richesse. Je parle par expérience.

— As-tu beaucoup voyagé ?

— Quel âge crois-tu que j'ai ?

— Quarante ans, quarante-cinq, je ne sais pas.

— J'ai cinquante ans; et j'ai toujours été seul. Quand le printemps était encore pour moi comme un charme invincible, j'ai quitté la ville où l'on savait que je vivais. Depuis, je ne me suis pas arrêté un seul jour.

— Et comment as-tu vécu ?

— Comme vivent nos pareils : de rien.

— Et tu n'as jamais cherché un travail fixe ?

— J'ai travaillé à tout sur terre et sur mer, tout m'a été bon, mais jamais pour longtemps.

— La solitude ne t'a jamais fait peur ?

— La solitude ? Qu'est-ce que c'est que la solitude ? Tu me parles de choses que je n'ai jamais connues, mon enfant. »

Un peu courbé sous le poids de ses deux besaces, il continua son pas mesuré le long des fossés. Il portait un pardessus couleur de feuille jaunie fait pour un dos très différent du sien ; ce qui aurait dû croiser sur la poitrine, s'arrêtait aux épaules ; un pantalon misérable qui arrivait difficilement à lui couvrir les chevilles, tant il était froncé et tiré ; des souliers éculés et une casquette à visière complé-

taient son accoutrement. Il est fort et musclé, en dépit des privations. Son visage calme et placide était rarement sombre : la plus secrète pensée pouvait se lire sur cette figure noble et ouverte.

Ce jour-là encore, nous marchâmes jusqu'au soir. Vers le soir, la fatigue produisit en moi l'effet d'un poison lent, qui obscurcit mes facultés cérébrales.

On marche sur une route poussiéreuse et sans fin de l'aube au coucher du soleil ; on s'arrête hâtivement au premier ombrage pour repartir quand la tiédeur du soleil vous assoupit et qu'il serait si doux de s'abandonner au sommeil ; on poursuit son chemin sous l'ardeur de midi en échangeant quelques rares paroles, jusqu'au moment où le soleil meurt, où toutes choses prennent un aspect languissant ; les pas deviennent chaque fois plus pesants, les yeux sont fatigués, l'esprit engourdi est tendu vers un horizon dont on ne saisit pas les contours, c'est comme si un sommeil de mort, ni triste ni amer, survenait mystérieusement, éteignait la conscience et vous abattait à l'improviste le long de la route, sans que vous vous sentiez tomber, quand vous tombez peut-être pour ne plus vous relever. Voilà la fatigue, pareille à la mort, que connaissent les cheminaux, ceux qu'une loi mystérieure condamne à errer, poussés par une soif inassouvie de liberté, qui augmente de jour en jour jusqu'au moment suprême.

Le gain est petit et le besoin est grand ; on prend plus qu'on ne donne ; il y a des jours où les yeux ne se lèvent pas vers le ciel, mais, inclinés sur la route aride, se troublent et s'obscurcissent ; il y a des jours où la pensée ne peut méditer, ni créer, ni jouir, où elle s'arrête, somnolente, inconsciente des mouvements du corps, et alors on compte les pas avec une sorte de ténacité jusqu'à ce que le cri solitaire des cigales qui s'élève, alterné comme le rythme des eaux pro-

fondes, vienne enlever à l'esprit qui veille jusqu'au pouvoir de compter. Ainsi la vie d'un pas léger nous abandonne.

Je ne me souviens pas où nous étions; je me rappelle à peine un grand ciel rougeâtre devant moi et le son de la voix d'Omero :

« Qu'as-tu, enfant? »

Puis, je sentis qu'il me soutenait, je vis encore quelques branches dans l'ombre, et tout s'évanouit.

Il faisait nuit quand je rouvris les yeux. Omero, assis près de moi, fouillait dans ses besaces; au bout de la route, vers l'Orient, on apercevait une lueur blanchâtre.

« Bois », me dit Omero, en me tendant un gobelet, puis il ajouta :

« Comment te sens-tu ?

— Bien, mais qu'est-ce que j'ai eu?

— Rien. Ce sont les premières fatigues : j'ai voulu éprouver ta résistance un peu trop rudement.

— Où sommes-nous?

— A trois kilomètres de Comacchio. Peux-tu continuer ?

— Oui. »

Je me levai. Omero m'offrit son bras. La route s'étendait entre des lagunes vers une lumière qui paraissait sortir de l'ombre d'un immense bateau à peine entrevu; autour de nous, c'était le silence de l'infini. A quelque barrière perdue luisait une petite flamme, brûlant sans doute devant une sainte image, à la lueur des étoiles.

La distance diminuait sensiblement, le gros bateau dessinait déjà des lignes plus précises et grandissait à l'horizon dans sa masse et dans sa lumière.

« Combien nous reste-t-il encore? demandai-je à Omero.

— De quoi, reprit mon compagnon en se tournant vers moi.

— De ce que nous avions avant de partir.

— Presque tout.

— Alors, nous avons vécu de rien ?

— Du nécessaire. Il faut se rappeler que du jour au lendemain nous pouvons en manquer. Alors, si nous ne possédons rien, les hommes ne nous feront pas accueil, nous serons des bêtes inutiles ; Duccio della Bella, n'oublie pas cela.

— Je m'en souviendrai, répondis-je, et j'ajoutai : nous arrêterons-nous à Comacchio ?

— Oui.

— Et après ?

— L'avenir est aux mains du destin.

— Soit. »

Bientôt après nous traversâmes, sur un petit pont cintré, un canal qui se dirigeait vers l'orient, en côtoyant les jardins de la ville des eaux. Une *burchiella*[1] s'avançait, poussée par un matelot invisible. Nous arrivâmes sur la grand'rue qui traverse la ville en toute sa longueur ; nous en parcourûmes une grande partie sans rencontrer personne ; nous tournâmes à gauche en suivant un canal, entre des maisons basses et de hauts roseaux, et nous sortîmes enfin dans un petit champ qui s'étendait sur un côté de la lagune. Une seule lumière brillait dans l'obscurité. Des maisonnettes, sans porte d'entrée, s'adossaient tout autour, se serrant dans l'ombre en face de l'onde solitaire. On distinguait à peine une lueur au fond d'un couloir. On n'entendait pas une voix. Tous les pêcheurs dormaient sans doute, ou étaient dehors en train de pêcher en contrebande, par cette nuit profonde et sans lune.

Omero s'approcha d'un corridor et appela par deux fois :

« Giovanni della Nave ! eh ! Giovanni, es-tu levé ? »

1. Sorte de chaland.

Aussitôt le couloir sombre s'éclaira. Nous entendîmes le bruit lent des sabots sur la terre durcie et nous vîmes s'avancer, éclairé par une lanterne suspendue à une cordelette, un homme d'une quarantaine d'années, fort et sec.

Le balancement de la lanterne qu'il tenait suspendue devant lui, de la main gauche, illuminait tour à tour ou laissait dans l'ombre son visage ; de sorte que par le jeu de la lumière, ses yeux, fixés sur ses visiteurs, paraissaient et disparaissaient tout à coup dans la nuit. Il tenait entre ses dents une pipe courte et recourbée, et portait de larges braies à bandes rouges et bleues et une chemise bleue, ouverte sur la poitrine. Ses pieds nus étaient passés dans des sabots, et sur la tête il avait la *galosa*, sorte de bonnet conique en feutre noir.

Quand il fut sur le seuil il demanda :

« Qui est là?

— C'est moi, Giovanni della Nave, moi ton vieil ami Omero.

— Omero! s'écria l'homme d'une voix forte. Et d'où viens-tu ?

— De loin.

— Veux-tu dormir ?

— Oui. J'ai un compagnon avec moi. Peux-tu nous donner asile ?

— Entrez », répondit Giovanni, et il s'enfonça dans le couloir en nous invitant à le suivre.

Nous pénétrâmes dans une chambre étroite, humide, noire. Giovanni della Nave suspendit sa lanterne au bord de la cheminée qui était si basse que le foyer était à peine à quelques centimètres du sol. Au milieu de la pièce s'étendait une longue table avec quelques banquettes tout autour ; les murs étaient couverts de barres, de fourches, de filets, de harpons, d'engins de pêche de toute sorte ; un petit bateau gisait renversé le long d'un mur, devant une poterne

qui ouvrait sur le canal. Sur le manteau de la cheminée, dans le haut, parmi des branches de palmier, il y avait une image à demi effacée de quelque saint inconnu.

Giovanni della Nave tira un banc près de la table et nous fit signe de nous asseoir, puis il prit dans un vieux bahut deux verres, les rinça dans une petite rigole et les posa devant nous tout mouillés.

« Voici qui vous paraîtra du nectar, dit-il, en versant d'un énorme bocal un petit vin noir qui fit aussitôt étinceler les verres. C'est du vin de Bosco et du meilleur.

— Il est bon, dit Omero; il a un goût de feu.

— C'est notre santé, reprit Giovanni, il nous préserve des fièvres, il nous donne un peu de chaleur en hiver, quand la pêche est rude et que l'on peut y rester : il aide à vivre. Il est pur comme l'œil du bon Dieu. Puis il ajouta :

— Buvez-en, ça ne fait pas de mal. »

Omero tendit son verre pour la seconde fois; les yeux à demi clos, il sirota le petit vin salé, un peu âcre au goût.

« Eh bien, fit Giovanni della Nave en rallumant sa pipe de terre, que penses-tu faire de ton compagnon, Omero ? Resteras-tu avec nous ?

— Quelques jours; on verra après. Y a-t-il du travail ?

— Pas du tout; il faut se donner du mal pour en trouver. Le jeune homme est-il habile ? dit-il, en me montrant d'un signe de tête.

— Il est novice, mais il se fera. Et tes enfants ?

— Il sont dehors, à Campo Rillo, ils tentent la fortune. Serena va bientôt rentrer, elle est encore au travail. Pietro a été en prison pour purger sa condamnation de l'hiver dernier; on lui a pris trois fois son bateau, ses harpons et sa pêche. En tout cas, la pêche a donné. A présent, il est plus fort que jamais.

— A-t-il résisté aux gardes ?

— Non, il s'est toujours laissé prendre, comme un bon garçon ; somme toute, résister, c'est aggraver sa peine. »

Nous nous tûmes. On entendait près de la petite porte le clapotis de l'eau agitée par le mouvement de la mer lointaine ; c'était un battement lent et continu, un halètement régulier montant dans la brume du petit canal qui courait entre les roseaux et les murs des maisonnettes. On n'entendait aucun autre bruit ; il semblait que la petite ville fût enchantée ; seules les étoiles jetaient sur l'obscurité des eaux quelques étincelles de vie.

« Serena sera bientôt là et vous préparera à manger, reprit Giovanni della Nave ; vous devez avoir faim.

— Un peu, reprit Omero.

— Vous êtes à jeun ?

— Non, nous avons des provisions pour deux jours encore ; mais on grignote, on ne mange pas. Il faut cela pour pouvoir continuer la route ; autrement on s'alourdirait et on se laisserait vaincre par le sommeil. Pour marcher, il faut être léger.

— Tu as toujours tes belles théories d'autrefois, s'écria Giovanni en souriant.

— S'il en était autrement, pourrais-tu me revoir ici, après tant d'années, fort et bien portant ? »

Nous nous tûmes de nouveau. La conversation languissait, car aucun de nous n'était loquace et ne cultivait la vanité de sa propre parole, comme ceux qui parlent pour s'écouter. Ce qu'il fallait dire, on le disait dans la forme la plus brève, sans commentaires. Il était bon de s'entendre, mais peu de mots y suffisaient. Nous détestions tout ce qui est inutile, tout ce qui est vanité, fioriture, tout ce qui obscurcit la limpidité de l'idée. La parole devait être à la pensée, comme l'arc à la flèche, la force rapide qui mène au but, rien de plus. Ainsi, notre lan-

gage s'accordait à la rude harmonie de notre vie.

Le silence ne nous pesait pas; chacun était libre de suivre sa pensée sans se préoccuper de son voisin.

Les coudes appuyés sur la table, la tête entre les mains, Omero et Giovanni restèrent longtemps absorbés, l'un en face de l'autre. On eût dit qu'ils avaient été ainsi depuis leur naissance, sans jamais se quitter, tant leur abandon était naturel. Omero avait demandé et Giovanni avait donné: c'était simple pour tous les deux; ni l'un ni l'autre n'avait marqué d'étonnement à leur rencontre imprévue; il y avait au moins quinze ans qu'ils ne s'étaient pas vus et il semblait qu'ils se fussent quittés la veille.

Cette apparente indifférence ne venait pas d'un cœur insensible; elle était le fait d'une habitude ancienne et d'un sentiment : l'habitude de l'hospitalité et un sentiment de dignité virile qui n'admet pas le mauvais vouloir.

Omero et Giovanni della Nave, je le vis dans la suite, étaient des amis sincères et dévoués. Et cependant, pas une fois je ne les ai entendus se faire une protestation d'amitié. Aux actes, plus qu'aux paroles, s'éprouvaient leurs fiers sentiments.

Je ne sais combien de temps se passa dans l'attente muette; le sommeil m'appesantissait les yeux, il dèscendait lent et irrésistible comme une torpeur délicieuse. Tout à coup un pas rapide, un bruit de sabots et le grincement d'une porte qui s'ouvrait, me réveillèrent. Je levai la tête; Omero et Giovanni se retournèrent : une jeune fille venait d'apparaître sur le seuil.

« Tu as tardé, dit Giovanni.

— Petit père, il y avait beaucoup de travail.

— Prépare de suite le souper et songe à nos hôtes.

— Ce sera fait. »

Elle passa devant nous et nous salua d'un clair sourire. Arrivée près du foyer, elle dénoua le long

foulard de soie bleu turquoise qu'elle portait plié sur le front et sur les joues en bandeaux hiératiques; elle le déplia, l'étala devant elle et le suspendit à un clou. Avec ses beaux cheveux noirs, réunis en chignon sur la nuque, brillants et superbement ondulés, dans la grâce de son visage pâle et l'élégance de son corps svelte et frémissant, elle apparut semblable à la viorne et au souple nénuphar.

« La belle enfant, murmura Omero en s'adressant à Giovanni. Elle est devenue grande et belle.

— Ne vous moquez pas, répondit Serena, en se retournant légèrement.

— Je ne me moque pas. Si tu ne me crois pas, demande à mon compagnon qui lit des livres et qui s'y entend. Duccio, ne la trouves-tu pas belle ? »

Elle tourna vers moi des yeux noirs qui avaient la limpidité des cieux, et une fugitive rougeur colora ses joues. Puis elle reprit son humble travail.

Lorsque Omero s'étendit près de moi sur la couchette après m'avoir bordé d'une couverture et qu'il me dit : « Maintenant nous allons nous arrêter quelque temps, ce pays est bon et il faut que tu le connaisses », je n'eus pas la rude sensation que m'avait toujours causée la pensée d'un arrêt. Quelque chose en moi chantait un cantique enveloppant, quelque chose de semblable à la fraîcheur de l'eau, à la douceur du matin. Je m'endormis en souriant.

Je me souviens qu'avant de m'endormir, je vis passer et repasser dans mon esprit comme en une couronne de fleurs et de diamants cet adage d'un philosophe ancien : L'amour seul est éternel.

Et mon instinct de liberté se reposa sur le chemin de l'enchantement éternel.



V

SERENELLA.

Ses amies l'appelaient Serenella, parce qu'elle était menue et que ses gestes étaient pleins de douceur. Sans doute elles avaient embelli son nom sans y penser, obéissant à cet instinct de l'harmonie qui conduit les âmes simples à rechercher les rapports des sons, des choses et des êtres. Serenella était un nom gracieux, il lui allait bien comme une robe pâle siérait à son teint, ou une auréole à ses cheveux ondoyants. Son père et ses frères continuaient à l'appeler Serena, mais tous les autres avaient préféré le doux diminutif.

Serenella réalisait en perfection le type de cette race qui s'est conservée pure dans ces provinces lointaines entourées des eaux et des bois; elle rappelait certaines figures royales d'une rare finesse que les maîtres mosaïstes ont immortalisées dans les basiliques silencieuses de Ravenne, figures vivantes pour nos yeux qui les ont aperçues le long des rues de l'antique cité impériale ou dans les arrière-plans lumineux de la mer. Elle était mince et droite, elle était souple, et chacun de ses mouvements était une harmonie. Ses gestes vifs, puis la langueur d'abandons soudains donnaient à son corps élégant un charme voluptueux ; elle avait ravi aux eaux de ses lagunes la grâce inconsciente de ses mouvements;

on sentait qu'elle devait se donner tout entière aux caresses, comme la svelte viorne se donne aux frémissements des courants qui la font plier et frissonner dans un spasme incessant.

Ses compagnes, les jeunes filles de la viile perdue entre les eaux et le ciel, vivaient sous l'empire du plaisir qui possède la basse Romagne.

Mais Serenella était différente d'elles, elle était comme le bouleau argenté parmi les peupliers. Ses yeux avaient gardé le charme des lagunes qu'ils reflétaient; une grâce mystique illuminait son pâle visage et son front grave. Elle était en tout semblable à ces figures hiératiques fixées en un geste adorable par des artistes inconnus dans les obscures cathédrales byzantines. Et, lorsqu'elle encadrait l'ovale de son visage dans le foulard bleu et que son corps disparaissait dans ses amples vêtements, comme un lys dans les brumes du soir, alors ses yeux, ses yeux seulement, tour à tour brillants ou obscurs, où semblait se refléter le ciel avec toutes ses clartés, l'animaient de la beauté que les mosaïstes ont donnée à leurs vierges, humanisées d'une mystique sensualité. Elle apparaissait comme une sœur lointaine de celles que l'art a élues pour en faire le symbole d'une religion.

Elle n'était pas bavarde ; et cependant sa voix était harmonieuse. Elle était incomparable dans les longues chansons où elle aimait à s'oublier parfois vers le soir, en s'accompagnant du battement de ses sabots sur les petits ponts cintrés ou sur les pavés de l'étroite chaussée.

Elle partait le matin son panier au bras, et elle revenait le soir très tard, quand toute la maisonnée était réunie autour de la table, n'attendant qu'elle pour dîner.

Ses compagnes, qui arrivaient des quartiers de Santa Maria d'Aula Regia ou de San Mauro, des

cabanes entourées de hauts roseaux ou de celles qui dormaient sur les canaux depuis des siècles, l'appelaient au lever du soleil. « Serena ! Serenella ! »

On entendait le murmure des jeunes voix éclatantes. Elle jetait aussitôt sur ses épaules le foulard bleu, saluait Omero, occupé d'ordinaire à cette heure matinale à raccommoder nos vêtements, et elle sortait sans se retourner, comme une petite reine. Omero la suivait des yeux ; il admirait ses boucles d'oreilles bizarres, qui lui étaient plus précieuses que le pain, et restait l'aiguille en l'air sans achever le point commencé jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

On entendait au dehors les joyeux propos des jeunes filles, à qui le travail quotidien n'enlevait rien de leur bonne humeur. C'était une gaieté dans le clair matin, comme un vol de passereaux de peuplier en peuplier quand l'aurore éclaire le ciel. A l'arrivée de Serenella, les voix s'élevaient en chœur :

« Plus vite, mademoiselle !

— Serena, tu as encore les yeux gros de sommeil. »

Et l'on entendait le rire de la jolie fille qui éclatait, égrenant dans l'air sonore ses notes rapides, puis s'éteignait doucement.

Le long des verts canaux s'en allaient lentement les *burchielle* et plus rapides les longs batelets, minces comme des fuseaux, les *sandale* et plus loin les *bragozzi*[1] avec leurs grandes voiles jaunes ornées de croix noires et de soleils vermeils. Les robustes proues étaient poussées par les rames plus que par le vent. Les premiers rayons du soleil éclairaient l'image du Saint, patron du bateau, peinte en couleurs vives sous la poulaine. La naïve peinture figurait toujours un vieillard mitré, la main levée comme pour bénir la mer.

1. Sortes de tartanes.

Les petits chiens de Poméranie couraient à bord des lourdes embarcations, et à la poupe le plus ancien des matelots, courbé sur un fourneau de tôle, attisait le feu pour le repas matinal des compagnons.

On voyait de grandes voiles passer au loin dans la vaste lagune, tandis que dans les canaux, saluées de l'invariable cri de « Gare ! » les petites embarcations couraient lestement ; poussées à la perche par un seul homme ou un simple gamin, elles disparaissaient et reparaissaient de pont en pont, s'engouffrant dans les canaux transversaux, et c'était une succession ininterrompue de barques de toutes formes sur les tranquilles eaux verdâtres. De temps en temps, par un canal ouvert comme une fenêtre sur l'immensité de la lagune, on entrevoyait des murs noirs ou des forêts qui bleuissaient dans le lointain.

Dans les sillages blancs ou dorés, dans le scintillement des eaux, dans le flottement gris de l'ombre, passait la vie de la petite ville perdue depuis des siècles au milieu de ses lagunes, tandis que dans l'air, venus des églises de San Mauro, de Santa Maria d'Aula Regia, de celles de Carmen et du Rosaire, se répondaient les sons graves des cloches et des bourdons.

Le soleil montait avec les alouettes vers les plus hautes régions du ciel.

La lumière, la couleur, le son, ces trois richesses de Comacchio, étalaient de toutes parts leur magnificence.

Et, aux battements rythmés de leurs sabots, les jeunes filles partaient le long des berges par groupes de trois, de quatre, en se donnant le bras, babillant, riant, entre l'ombre et le soleil, coiffées de foulards éclatants de soie blanche, bleue, jaune.

Serenella marchait en tête comme la plus belle parmi les belles : c'était de la part de ses compagnes

une reconnaissance tacite de sa royauté. Elles montaient les degrés des ponts en joyeuse théorie; elles avançaient lentement, comme vers un autel suspendu dans la lumière entre le ciel et l'eau; elles resplendissaient, légères et gracieuses, dans l'éclat du grand air, puis elles disparaissaient sur la rive opposée.

Cependant, Giovanni della Nave et ses enfants étaient assis sur les degrés grossiers du pont du Borgo avec leurs compagnons et fumaient silencieusement, en se réchauffant au soleil.

Leur travail était achevé. Vers l'aube ils revenaient des lagunes, après avoir tenté la pêche prohibée, et ils pouvaient passer la journée en paix, à sommeiller. Seul, celui qui n'avait pas eu de chance, sortait avec son bateau dans le *Champ des Pauvres* — partie de la lagune où la pêche était permise — et là, debout à la proue, le harpon levé dans la main droite et l'œil fixé sur les moindres ondulations de l'eau, il attendait la misérable proie qui l'empêcherait de mourir de faim.

Omero s'attardait à la maison, assis près du foyer, occupé à de petits travaux pour lesquels il se croyait très habile; et moi, près de lui, je parcourais les quelques livres qu'il avait sauvés de la vente et mis au fond de sa besace dans l'attente de jours meilleurs. Suivant un choix bizarre que son instinct lui avait dicté, il avait conservé la *Sainte Bible*, l'*Orlando innamorato* de Bojardo et la *Grammaire latine* de Schulz.

Un jour, où une étrange mélancolie s'était emparée de moi, il s'approcha en souriant et me dit:

« J'ai le remède qu'il te faut. »

Il alla à sa besace, en retira, du coin le plus caché, les trois livres soigneusement enveloppés et me les apporta :

« Voici, distrais-toi ; je ne pourrais te dire rien de ce qu'ils te diront. »

Puis il s'éloigna sans vouloir entendre mes remerciements, car, dans sa logique, il estimait qu'on ne devait remercier que les domestiques.

Il y avait déjà cinq mois que nous étions les hôtes de Giovanni della Nave qui nous donnait le vivre et le couvert. Je m'étais fait initier à la pêche de nuit. Pietro et Zalebi, les fils de Giovanni, avaient été mes guides. Pietro avait vingt ans, Zalebi en avait dix-huit; c'étaient deux garçons beaux et fiers, que cette noble vie de luttes continuelles avait rendus prématurément sérieux. Zalebi avait tâché de se rapprocher davantage de mon âme; aux heures de repos, il s'asseyait souvent près de moi et m'interrogeait, ou bien il me racontait ses aventures de pêche. Il était encore très enfant, bien que sa gravité fût d'un homme mûr.

Le soir, avant de partir pour l'expédition nocturne, quand nous nous retrouvions tous assis autour de la table, Zalebi était toujours près de moi comme un bon frère.

Un soir, nous étions à Campo-Cona — les divisions des lagunes s'appellent des Campo — seuls, sur le long canot étroit; nous nous reposions au large, car nous craignions d'avoir été aperçus par les gardes de Farmello.

« As-tu entendu dans le lointain le son du cor? me demanda Zalebi.

— Non.

— Regarde bien la lumière et dis-moi si elle s'éteint et se rallume. Moi, je surveille du côté de Fosecchie, car il se pourrait que les yeux du faucon fussent de ce côté. »

Les pupilles dilatées, attentifs aux moindres lueurs lointaines, nous nous taisions. La nuit était obscure, l'étroite embarcation roulait à peine. Si la lumière de la guérite, qui était ordinairement suspendue à la porte, près du sol, ne lançait pas ses

rayons immobiles dans l'espace, mais au contraire apparaissait, disparaissait dans l'ombre, à des intervalles inégaux, c'était la preuve que les gardes s'étaient mis en mouvement, ayant probablement aperçu la lueur de notre lanterne sourde. Nous restâmes quelque temps dans l'attente. La flamme de Farmello ne s'obscurcit pas un instant. On entendait le clapotement de l'eau sous la quille de notre esquif.

« Est-ce qu'ils remuent, demanda Zalebi.

— Ils dorment, répondis-je.

— As-tu bien regardé ?

— Je n'ai pas quitté la lanterne des yeux une seconde. Et à Fosecchie ?

— Fosecchie est trop loin. A peine Diavolo pourrait-il nous voir.

— Diavolo est-il à Fosecchie ?

— Non ; ce soir, je crains qu'il ne soit à Farmello. Puisse-t-il être dans l'enfer, comme nous le désirons tous. As-tu bien fermé la lanterne sourde ?

— Elle est si bien fermée que je crains qu'elle ne soit éteinte.

— Regarde-la, sans la soulever. »

Je me baissai vers le fond du bateau, qui en reçut une forte secousse et faillit chavirer. La barque était si légère qu'un souffle pouvait la mettre en mouvement et le moindre heurt la renverser.

« Fais doucement ! murmura Zalebi, tu es encore inexpérimenté ; si nous tombons à l'eau par une nuit pareille, je ne donne pas un liard de notre peau. »

Je me relevai avec beaucoup de précaution, en maintenant l'équilibre.

Quand j'eus repris ma place, Zalebi s'avançant vers moi me demanda :

« Tu as perdu la barre ?

— Non, elle est là, au fond.

— Reprends-la et tiens-toi prêt, il vaut mieux s'éloigner. »

Nous nous plaçâmes aux deux côtés de l'embarcation, prêts à nous mettre en marche. Mais tout à coup le son grave d'un cor retentit dans la nuit, sourd et prolongé.

« As-tu entendu? dit Zalebi.

— Cette fois, oui, mais c'est loin!

— Cela vient, je crois, de la barrière d'Ussarola, au Campo. J'avais justement l'intention d'aller de ce côté-là, nous tombions juste dans la gueule du loup. »

Un autre son de cor, plus lointain encore, se leva dans la nuit, semblable à un gémissement perdu dans l'immensité obscure.

« Es-tu prêt? demanda Zalebi.

— Oui.

— Alors, en route! »

On entendit en même temps le bruit des gaffes qui plongeaient et le gargouillement de l'eau violemment fendue par la proue. Arrivés à la barrière du Campo-Cona, nous sautâmes à terre, nous fîmes adroitement passer l'obstacle à notre batelet et nous reprîmes notre route.

Une demi-heure passa ainsi sans que ni l'un ni l'autre dît un mot.

La nuit était profonde, ténébreuse, nous ne distinguions rien autour de nous, si ce n'est, de temps en temps, le fanal lointain de quelque guérite de garde. Notre lanterne sourde projetait sur le fond du bateau une petite raie de lumière. On entrevoyait à peine l'eau à la lueur fugitive qui arrivait du scintillement de ces flammes lointaines; il n'y avait pas de vent; ce n'était de tous côtés qu'une muette profondeur d'abîme.

« Arrête, cria tout à coup Zalebi; ici nous sommes en sûreté, nous allons nous reposer un peu. »

Nous levâmes les barres; le bateau continua sa course un moment; puis, avec un roulis de petites secousses, il s'arrêta.

« Ce soir encore, Diavolo a eu sa proie, continua Zalebi. Dieu lui pardonne, s'il tombe sans avoir le temps de se signer.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que les harponneurs sont de braves gens, mais malheur à qui les poursuit de sa haine. Diavolo nous hait, il nous anéantirait tous s'il le pouvait. Dans ses rapports, il dit des mensonges pour nous faire punir plus durement. Une fois déjà, il l'a échappé belle; je doute qu'il puisse s'en tirer la prochaine fois.

— Y a-t-il encore quelqu'un qui l'aime assez pour le sauver ?

— Non.

— Oh ! alors... »

Zalebi secoua la tête en silence. J'entrevoyais son ombre ; il était assis à la poupe, les jambes écartées, les pieds posés sur les bords du bateau.

« Connais-tu Sita ? reprit-il.

— Je ne me souviens pas.

— Sita, la compagne de Serena ; Sita, la fille de Teodora. Elle vient tous les matins jusqu'à notre porte pour attendre ma sœur. T'en souviens-tu ?

— Oui, » répondis-je après un silence. Je me rappelais en effet la figure fine et hautaine de Sita, une figure dominatrice.

« Diavolo, continua Zalebi, c'est son père. Elle seule a pu le sauver.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il y a quelqu'un qui l'aime. Après un bref silence, il reprit : donne-moi la lanterne. »

Je la lui passai ; il l'ouvrit et la fixa sur la proue, de sorte que la lumière se projeta sur l'eau. Prenant ensuite son harpon, il se dressa légèrement sur la pointe du bateau.

Puis, debout de toute sa hauteur contre les ténèbres épaisses, la tête tournée vers le point lumineux, le

harpon levé au-dessus de la tête, prêt à fondre sur la proie, il resta aux écoutes, immobile.

« Il y a quelqu'un qui l'aime, reprit-il d'une voix éteinte, et Sita est comme une tenaille. Malheur à celui qui se laissera prendre à son amour, il ne pourra plus l'oublier. »

Sa voix avait un ton triste et passionné qui m'émut.

« Tu l'aimes ? demandai-je, cédant à un mouvement impulsif.

— Pourquoi veux-tu le savoir ? » demanda Zalebi à son tour.

Je ne répondis pas; je ne voulais pas m'excuser d'une demande qui n'était pas le fait d'une sotte curiosité.

Zalebi jeta le harpon deux fois et deux fois il le ramena chargé d'une proie palpitante prise à ses griffes. J'entendis alors sa voix murmurer, comme s'il parlait à l'oreille de quelqu'un :

« Je l'aime. »

Je sentis qu'il y avait dans ces paroles une passion âpre, douloureuse ; je sentis que la jeunesse altière de Zalebi pliait, comme une flamme sous le vent, vers la belle créature à l'âme obscure, et je fus saisi de respect, du respect que commandent les violences de l'amour. Il n'avait dit qu'un mot, mais je comprenais que cet adolescent aurait donné sa vie si elle l'avait voulu; je sentais à ce simple mot, murmuré d'une voix tremblante et au silence farouche qui suivit, que toute son énergie était tendue vers la douceur décevante de celle qui se refusait, qu'il était prêt à tous les héroïsmes; qu'il aurait tué, qu'il aurait couru à la mort avec joie, avec la joie de la jeunesse enivrée d'amour, pourvu que sa Sita aux cheveux fauves lui offrît en souriant sa bouche violente et renversât sous son baiser son pâle visage pâmé d'amour.

Zalebi souffrait d'amour, je le sentais.

« Pousse au large, dit-il encore d'une voix forte.

Va lentement, enfonce la gaffe sans battre l'eau. »

Nous nous éloignâmes vers le centre de la lagune, au milieu des ténèbres. De temps en temps, au fond du bateau, une anguille capturée se débattait dans les spasmes de l'agonie. La pêche était bonne; je veillais toujours, les yeux fixés dans les ténèbres.

« Arrête, cria tout à coup Zalebi, se mettant aux écoutes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? »

Nous entendîmes le sifflement de l'eau ouverte violemment par une embarcation en course.

« Est-ce la garde ? » demandai-je.

Zalebi sauta au fond du bateau, reprit la barre en murmurant :

« A droite, sans trop de force. »

Il cacha la lanterne sourde et prit le mouvement rythmique de l'aviron.

Nous n'avions pas fait trente mètres qu'une voix se fit entendre dans la nuit :

« Garde à vous !

— Où sont-ils ? demanda Zalebi.

— A la barrière de Cona.

— Ont-ils pris quelqu'un ?

— Personne.

— Qui donne la chasse ?

— Diavolo et les siens. »

La voix se perdit, déjà lointaine, emportée dans une course folle.

« Eteins la lanterne », dit Zalebi.

L'ordre exécuté, il cria d'une voix altérée :

« A gauche, à toute vitesse, en route ! »

Toute la nuit, nous courûmes de champ en champ, de barrière en barrière, à perdre haleine, exténués jusqu'à l'épuisement.

Ainsi s'écoulait ma vie; c'était ainsi que je voulais tremper mon âme dans les âpres luttes pour le pain et pour la liberté. Mon âme était délivrée de la lan-

ueur qui l'empoisonnait. Quand je revenais le soir des Salines, les mains brûlantes et blanches de sel et qu'il me regardait de ses yeux interrogateurs, je lui demandais :

« Eh bien, vieux grondeur, que dis-tu de ton élève? »

Il répondait :

« Attendons! tout cela, ce n'est encore rien. Attendons! »

Mais il était content, et ses yeux brillaient de joie, car il m'aimait plus que son pain, plus que ses chaussures qu'il gardait soigneusement enveloppées au fond de sa besace, comme un objet précieux, sans jamais les porter.

Il était content.

Mais quelqu'un vint chanter à mon âme un chant mélancolique : c'était la douce mélancolie d'un cœur de femme qui espère et meurt d'espérer, une voix si belle que le cœur en tremble.

Qui de nous n'a vibré à ces accents tristes au temps de l'éclatante jeunesse, quand les sens semblent vivre d'une double vie?

Je l'entendais ce chant, je me penchais avec anxiété vers la douce voix qui venait à moi dans le silence, et je m'arrêtais comme on s'arrête parfois pour écouter aux limites de la lande la voix d'un chanteur invisible : le cœur s'en nourrit comme d'une douceur nouvelle et l'âme en jouit, captive d'un enchantement. Serenella était entrée dans ma vie comme l'aube qui élève entre ses bras nus une couronne d'étoiles au-dessus de sa tête.



VI

LA MENACE.

L'ÉTOILE du matin n'était pas encore descendue sous l'horizon, l'aube n'avait pas encore soufflé son haleine de nuages brillants sur les étoiles dont la lueur tremblante s'attarde aux confins des cieux, que le métier à tisser commença à battre ses coups rythmiques, scandés par le craquement des marches.

Omero se retourna sur sa couchette, grogna, se frotta les yeux, bâilla longuement, et me dit :

« Quelle heure est-il, Duccio ?

— C'est l'aube », répondis-je.

Il fronça les sourcils, s'assit un moment, la tête entre les mains, et reprit :

« C'est fête aujourd'hui, je crois.

— Je ne sais pas.

— Quel jour est-ce ?

— Je ne me souviens pas.

— Tu ne sais rien et ne te souviens de rien. En quel monde vis-tu donc ?

— Dans le tien, puisque j'ai la même mémoire que toi.

— Tu as raison. »

Après avoir réfléchi un moment, il conclut :

« Oui, c'est fête, je vais dormir. »

Il se recoucha, tourna la tête du côté du mur, et

une minute après il dormait. Moi, je ne dormis plus, j'entendais le bruit du métier. Serenella tissait. Il me semblait la voir sous la clarté de la lampe, la tête légèrement inclinée, ourdir la trame, comme si elle marquait de sa toile candide les blanches routes de l'aurore.

Elle devait garder encore, sur son visage, dans ses grands yeux, cette expression particulière que le sommeil donne aux figures jeunes : un vague sourire aux lèvres, une lueur plus intense dans les prunelles agrandies, qui semblent se souvenir du dernier songe. Ses joues devaient être rouges de la fatigue du travail.

Je restais étendu sur le dos, le regard perdu aux solives du plafond, écoutant. Le métier battait comme un cœur, un cœur antique plein de l'amour des belles vierges, dont ses battements avaient bercé les premiers rêves, et qui, l'heure venue, avait battu, pour leur rendre plus blancs et plus doux, les draps du trousseau nuptial, les grands draps qui étaient pour deux.

J'entendais seulement de temps en temps l'appel que les coqs se renvoyaient d'une basse-cour à l'autre; les vieux poussaient un cri aigu et éclatant, fixé en quelques notes décisives qui, à chaque reprise, se répétaient exactement pareilles ; les jeunes, les cochets de premier chant lançaient un son incertain, doux, tremblant, qui ne signifiait plus la domination, mais une timide volonté de vivre, et de jouir de la vie. C'était dans l'air pur une fanfare joyeuse, l'éternel salut des prêtres de l'aurore. A chaque instant, je tournais les yeux vers la petite fenêtre qui ouvrait là-haut sur un canal. Dès que les tendres lueurs de l'aurore auraient allumé aux vitres de nouvelles clartés, je me lèverais pour m'arracher à cette pénible attente.

Jamais Serenella ne s'était levée si tôt pour se

mettre à son métier. Pourquoi donc ce jour-là avait elle changé ses habitudes? quelle nécessité, quel chagrin l'avaient enlevée si tôt à son sommeil?

Omero ne remuait plus, il dormait de son mieux, couché sur le côté droit, les bras croisés sur la poitrine. Je voyais sur son visage tranquille, coloré d'un flux de sang, passer de temps en temps un sourire; ses lèvres s'agitaient parfois comme s'il voulait parler, mais il n'en sortait qu'un souffle ou un murmure indistinct.

Tout à coup, la maison tout entière s'ouvrit à l'aurore; une voix s'était élevée, une voix unique qui retentit d'écho en écho et répandit sa douceur dans l'air matinal.

Et la fille du Roi
Se mit à la fenêtre,
Oïlà leri lera!
Se mit à la fenêtre,

Serenella chantait. Le soleil devait être levé puis qu'elle chantait ainsi, sans crainte de réveiller ses parents.

Je m'habillai rapidement sans déranger Omero. Le battement du métier accompagnait en mesure la voix de Serenella, et la toile se développait pareille à la trame que la lune étend sur la mer.

Quand Artigu passa,
Le prince des amours,
Oïlà leri lera!
Le prince des amours.

La belle légende, que sa voix faisait plus belle dans ces premières splendeurs du jour, passait sur les maisons muettes comme pour recueillir les songes des adolescents.

Quand j'ouvris la porte de la chambre, j'entendis

Omero qui se retournait sur son lit. Je le regardai, il était appuyé sur ses coudes et levait vers moi ses yeux somnolents.

« Quelle heure est-il ? me demanda-t-il.

— Dors, il est encore tôt.

— Où vas-tu ?

— Je vais prendre l'air.

— Tu ne dors pas, quelque pensée te trotte en tête.

— Pas le moins du monde.

— Qui est-ce qui chante ? reprit-il, après avoir écouté un instant.

— Giovanni della Nave », répondis-je en riant.

Il était encore tellement endormi qu'il ne discuta pas ma réponse.

« Et qu'est-ce qu'il fait ?

— Il tisse.

— Il tisse !

— Oui ! le nain Mazapégul lui a commandé une casquette, et maintenant il travaille en grande pompe. »

Il me regarda dans les yeux, déconcerté, puis il se mit à rire, s'enveloppa dans les couvertures et se rendormit.

Quand j'arrivai dans la chambre du métier, Serenella s'était levée pour éteindre la lampe. Par la fenêtre ouverte sur le canal, la lumière de l'aurore pénétrait à flots.

« Bonjour, Serenella. »

Elle se retourna en souriant.

« Bonjour, Duccio. Comment vous êtes-vous levé si tôt ?

— Je devrais vous demander cela, à vous qui avez attendu l'aurore en tissant.

— Vous ai-je dérangé ?

— Non, je ne dormais pas quand vous avez commencé à travailler.

— Vous n'êtes donc pas allé à la pêche cette nuit?

— Non. »

Serenella avait repris sa navette. Inclinée légèrement sur son ouvrage, elle mit la pédale en mouvement et par deux fois fit courir la chaîne à travers les fils de la trame. Ses bras se déployèrent magnifiquement. Son corps mince et sa tête, sa divine tête aux grands yeux étincelants, s'encadraient harmonieusement dans l'armature du métier.

« Le père, reprit-elle, sans détacher les yeux de son ouvrage, est encore chez Simon le lépreux. Personne ne voulait le veiller et il va mourir. L'avez-vous vu?

— Oui, l'autre jour, nous sommes allés chez lui, Zalebi et moi, pour lui porter un pain.

— On dit que sa chair tombe en lambeaux, reprit Serenella, en levant sur moi son regard ému.

— C'est terrible à voir.... pauvre vieux. Il est couché dans une cabane, près de Saint-Augustin. Ses fils ne veulent pas l'approcher ; le soir, il n'a personne pour lui allumer une lampe. Il gémit et il se meurt comme une bête sur son fumier.

— Nous l'avons aidé autant que nous avons pu.

— Je le sais, belle âme, et il vous bénit.

— Que le ciel le reçoive ! » fit Serenella, en promenant deux fois son petit marteau sur le bord du tissu.

Il y eut un silence. Nous entendîmes le frôlement des *sandali* qui filaient sur le canal, les premiers bruits des sabots sur les ponts et la chaussée.

« Alors, vous travaillez aujourd'hui aussi?

— Je suis obligée de finir ces draps.

— Ils sont pour vous?

— Non, c'est Sita qui me les a commandés.

— Elle se marie donc? »

Elle regarda autour d'elle, puis répondit en pâlissant :

« Je ne sais pas. »

Je remarquai son trouble et je me tus; elle reprit plus bas, sans me regarder :

« Resterez-vous longtemps avec nous ?

— Tant que vous voudrez.

— Zalebi vous aime bien; défendez-le, Duccio, par charité !

— Mais qu'a-t-il fait ?

— Sita est une sorcière, elle le fera mourir.

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! Duccio, je ne sais rien de précis, mais mon cœur me le dit. Zalebi est fort et fier; je sais que la mort n'est rien pour lui, il en parle comme on parle du pain, et Sita — elle regarda encore autour d'elle avant de continuer — Sita ne l'aime pas. »

Un fil s'étant rompu, elle se baissa pour le nouer.

« En êtes-vous bien sûre ? demandai-je encore, incrédule.

— Les yeux d'une femme ne s'y trompent pas, Duccio. J'ai connu Sita toute petite. Elle s'amuse, elle joue la comédie, elle ne connait que son plaisir. Vous croyez peut-être que Zalebi est le premier qui lui ait plu ?

— Je ne sais pas

— Zalebi est un enfant. Elle sait le mal qu'elle peut lui faire et elle s'en moque. L'amour de mon frère pourra la flatter pendant quelques jours. Il n'en faut pas davantage pour la tranquillité de sa conscience. »

Je restai silencieux quelques secondes, puis je demandai :

« Et vous travaillez pour elle ? »

Serenella rougit de nouveau.

« Eh bien, non, je vous l'avoue, reprit-elle, d'une voix éteinte, je voulais vous parler et je vous attendais. Je sais que Zalebi vous aime comme un frère, je ne pouvais penser qu'à vous pour m'aider. C'est

pour cela que je vous ai éveillé dès l'aube ; j'espérais que vous viendriez.

« Serenella, je ferai tout pour vous. »

Elle me regarda un instant, je vis ses prunelles obscures s'illuminer soudain. Son beau visage ovale, pâle comme l'ambre, s'anima d'une rougeur. Alors une joie délicieuse m'inonda. Je sentis une énergie nouvelle jaillir à flots d'une source mystérieuse. Je découvris en moi un être que je ne connaissais pas.

Il y avait donc un sentiment, une créature, en qui se pouvait reposer mon esprit inquiet ? quelque chose qui n'était pas la liberté, qui était au-dessus de la liberté ? Je ne m'étais jamais senti si fort, jamais encore je n'avais éprouvé une telle ivresse. De mon âme ma joie débordait sur toutes choses : il me semblait qu'elle enfermait la bonté de l'univers entier.

J'aurais accueilli avec bonheur toutes les souffrances, tous les sacrifices. La fleur de la vie était éclose et mon âme en était enivrée.

Serenella se leva. Le soleil avait dépassé les toits des maisons du côté opposé au canal. Ses rayons obliques illuminaient le métier et mettaient des taches d'or sur le noir du châssis

« Regardez, Serenella, votre toile est dorée, on dirait que vous avez tissé des fils de soleil pour vous faire des habits de reine. »

Elle porta les yeux sur son métier, puis elle les leva vers l'astre et elle dit en joignant les mains :

« Ainsi soit-il ! »

Puis elle rit, comme sa jeunesse savait rire.

« Si vous étiez gentil, vous devriez m'aider à préparer le repas, reprit-elle gaîment, en quittant le métier, mais vous êtes un fainéant.

— Voulez-vous que j'achève votre ouvrage ?

— Ne faites pas cela, Duccio, pour l'amour de Dieu, vous gâteriez tout. »

Elle courut après moi, et comme j'allais me mettre au métier, elle me saisit par le bras en riant.

Je sentais son corps frémir contre le mien. Une tendresse nous enveloppa.

« Ne faites pas cela, Duccio, songez que je travaille depuis l'aube.

— Faut-il vous obéir ? » demandai-je en me retournant. Nous nous trouvâmes face à face, son visage s'empourpra, mais elle ne baissa pas les yeux.

« Vous êtes donc gentil ? »

Je mis mes bras autour de son cou ; elle ne résista pas, ses yeux se chargèrent de langueur ; je posai mes lèvres sur ses lèvres de corail.

Quelqu'un toussa près de la porte. Aussitôt, Serenella se dégagea et alla se pencher sur le foyer comme pour attiser le feu.

Omero entra. Il tenait à la main une chemise en lambeaux. Arrêté sur le seuil, la tête penchée, il dit :

« Serenella, j'aurais besoin d'une aiguille et d'un peu de fil. »

La demande et le ton dont elle était faite permirent à la jeune fille de reprendre contenance.

« Que voulez-vous en faire ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Je veux remettre mon trousseau en état.

— Je m'en occuperai moi-même ; ne vous en occupez pas.

— Non, fillette, vous ne sauriez pas vous y reconnaître ; pour mes effets à moi, il faut le conseil d'un vieillard. »

Quand il eut reçu les objets réclamés, il s'assit sur le métier, devant la fenêtre, et, pensif et silencieux, il se mit à son travail. Il tailla, cousit, rajusta jusqu'à ce qu'il eût fait de sa chemise une sorte d'habit d'arlequin, n'hésitant pas à mettre des pièces de drap aux endroits où la toile était usée ; il ne se préoccupa

même pas des couleurs ; à son avis, il n'y a que les sots qui s'inquiètent de ces choses-là ; pourvu que la solidité soit la même partout, c'est tout ce qu'il faut.

Serenella allait et venait du foyer à la huche. Elle avait mis sur le feu deux tourtières avec un filet d'huile qui commença à frire en répandant une odeur agréable.

« Vous nous mettez l'eau à la bouche, dit Omero le nez en l'air ; ça sent bon et ça appelle la faim.

— Cela va être bientôt prêt », répondit Serena. Omero tira une longue aiguillée, si longue qu'il devait étendre tout son bras pour en venir à bout, et il conclut avec cette philosophie bizarre qui excitait le rire et l'admiration de ses auditeurs :

« La femme est le vin de la jeunesse et le lit de la vieillesse. Quand le Seigneur la créa, il dit à l'homme : « Voici ton ombre, repose-toi. »

Il se tut. Du dehors montait l'éternel murmure des canaux. Les cieux avaient la limpidité du diamant. A demi-voix et sans interrompre sa besogne, Serenella avait repris son chant :

Quand Artigu passa,
Le prince des amours,
Oïlà leri lera !
Le prince des amours.

Elle s'arrêta quand Giovanni della Nave parut sur le seuil.

« Est-il mort ? demanda-elle, en quittant le foyer.

— Non, il repose ; je crois qu'il en a encore pour plusieurs jours, répondit Giovanni.

— De qui parlez-vous ? fit Omero en se retournant.

— De Simon le lépreux.

— Tu l'as veillé ?

— Oui.

— Et tu ne crains pas pour ta famille ?

— Pourquoi craindrais-je ? Si le mauvais sort doit nous atteindre, il n'y a pas de précaution qui vaille.

— Il est resté seul à présent ?

— Oui, il est seul et il dort ; je lui ai laissé du pain. »

Il s'était assis près de la table que Serenella avait dressée ; il attendit en silence, la tête entre les mains. Bien que sa peau bronzée et sa longue barbe noire ne laissassent pas trop paraître l'abattement sur son visage, on voyait cependant qu'il était épuisé de fatigue. Il ferma ses yeux noirs et parut s'endormir.

Tout à coup, une porte latérale s'ouvrit avec fracas et Zalebi apparut :

« Mange-t-on ? cria-t-il.

— Doucement, dit Serenella, père dort.

— Je ne dors pas, reprit Giovanni, en se levant en sursaut.

— Il méditait, » commenta Omero, en tirant son aiguillée. Tous se mirent à rire.

« Est-ce prêt, reprit Zalebi.

— Mais oui, dit Serenella : tu viens de te lever et tu as tellement faim ?

— Je viens de me lever ? Je viens de Campo Rillo. Regarde ! Et il jeta sur le sol un plein filet d'anguilles.

— Quand es-tu sorti ? demanda Giovanni.

— A l'aube, quand Serenella s'est levée.

— Et tu as pêché à cette heure ?

— Oui, je m'étais juré de le faire à la barbe de Diavolo, et voici le fruit de la pêche. »

Du canal, une voix forte cria tout à coup :

« Aujourd'hui à moi, demain à toi !

— Diavolo ! s'écria Giovanni, en se dressant, il t'a entendu.

— Tant mieux ! » s'écria Zalebi avec beaucoup de calme.

On entendit s'éloigner et se perdre sur le canal un rire railleur.



VII

LE BAL DES BARRIÈRES.

« Alors, tu ne veux pas partir ? me demanda Omero en me regardant de ses yeux bleus, si pleins de bonté.

— Je ne dis pas que je ne veux pas partir, mais je ne m'explique pas cette résolution subite.

— Anselmo d'Isola met à la voile demain, je te l'ai déjà dit ; il nous a offert l'hospitalité sur sa tartane, nous ne retrouverons jamais une si bonne occasion.

— Mais où voudrais-tu aller ?

— Au gré du vent, répondit Omero en souriant.

— Oh ! alors, c'est trop loin.

— Oui, trop loin, je te comprends. Tu es si jeune ! A chaque halte, tu pousses de nouvelles racines. »

Il y eut un bref silence, puis je dis résolument :

« Eh bien, partons. »

Omero secoua la tête.

« Ta décision me plaît, mais je ne l'accepte pas.

— Pourquoi ?

— Moi, j'aime la route qui ne finit jamais ; mon but est toujours plus loin, à une étape plus reculée, où je n'arriverai que pour trouver ma fosse. Mais toi, tu ne marches pas en compagnie de l'hiver qui dépouille les branches, agrandit le ciel, mais glace le cœur. C'est le printemps qui éclaire tes pas, le

printemps qui couvre de feuilles les champs et les jardins. A quoi te servirait de voir plus loin que la haie prochaine si ta joie devait s'y borner ? Reste, l'amour est grand, Duccio della Bella.

— Et qu'en sais-tu, si tu n'as jamais aimé ?

— J'ai aimé, moi aussi, » répondit Omero, dans un murmure, en baissant la tête.

Nous allions vers le quartier de Saint-Augustin. L'église s'élevait à l'est dans une prairie déserte, à l'extrémité d'une petite île. Autour de l'église, étaient groupées quelques maisons misérables, sans fenêtres, percées d'étroites ouvertures en guise de portes. Un coucher de soleil vermeil incendiait le ciel et les lagunes.

« Je suis déjà bien vieux, reprit Omero, et je ne peux pas oublier. Un jour viendra où se taira la voix qui chante en toi ; alors, si tu étais seul, une horrible servitude t'attendrait. Moi, je ne suis pas encore seul, je marche les yeux fixés sur mon souvenir comme sur un soleil. Je vais de terre en terre toujours plus loin, jusqu'à la mort. »

La lumière devenait plus vive de minute en minute.

« Voici Zalebi, reprit Omero, en montrant un homme immobile près d'une porte.

— Il ne nous a pas reconnus.

— Non, nous sommes en plein couchant, le soleil l'empêche de nous voir. »

A côté de Zalebi, nous aperçûmes Simon, le lépreux. Il était à la porte d'une cabane faite de branchages. Quand nous fûmes devant lui, il leva ses yeux fatigués, et étendant les mains, il nous bénit.

« Vous restez ? demanda Zalebi à Omero.

— Je reste », répondit mon compagnon.

Etendu sur son fumier, Simon était devant nous, dans sa misère. Il était nu-pieds ; les haillons qui

recouvraient son corps laissaient à nu sa poitrine et ses bras, horriblement ulcérés. Son visage avait la couleur du vin, d'un rouge foncé, presque noir. Ses joues étaient crevassées de plaies. Ses rares cheveux gris se hérissaient en longues mèches sur le crâne. Ses yeux, grand ouverts et fixes, exprimaient la souffrance et l'horreur.

Les derniers rayons du soleil se reflétaient à l'infini sur l'étendue des eaux immobiles. C'était comme deux ciels, également lumineux, qui s'ouvraient sur la petite langue de terre. En face de cette immensité vermeille se dressait la hutte de branchages seule, noire, comme coulée dans le métal.

« As-tu faim ? demanda Omero, en fouillant dans sa poche.

— Non, répondit le lépreux.

— Veux-tu rentrer !

— Laissez-moi ici ; je respire. »

Omero entra dans la cabane, alluma la petite lampe suspendue à une poutre et la flamme pâle illumina l'intérieur. On eût dit une larme ardente.

« Ses fils l'ont isolé, me dit à voix basse Zalebi : ils ne lui donnent pas un morceau de pain, ils ne viennent pas le voir une seule fois. Ils le traitent comme on ne traiterait pas un chien ! et il n'a pas le courage de les maudire.

— Vous pouvez partir, nous dit Omero, en reparaissant à la porte ; je resterai ici jusqu'à ce que Giovanni vienne.

— Le Seigneur ne vous oubliera pas, murmura Simon, en levant ses bras ulcérés ; le Seigneur de Miséricorde. Moi, qui ne suis rien, je le prie de vous assister et de faire votre salut.

— Repose-toi, lui dit Omero en s'asseyant près de lui.

— J'ai fait horreur à mes fils, reprit le lépreux, à mes fils, qui sont cependant la chair de ma chair,

et point à vous, qui ne me devez rien. Je ne sais pas votre nom, je ne sais pas de quel pays vous êtes; je ne sais pas où vous irez en partant d'ici; vous ne pouvez pas me connaître; vous ne pouvez pas m'aimer, comment donc n'avez-vous pas peur de mon mal, pour vous asseoir près de moi ?

— Nous sommes tous mortels, » répondit Omero.

Un tremblement courut sur le visage du lépreux; ses paupières battirent, il cacha son visage dans ses mains ouvertes et pleura comme un enfant.

« Repose-toi, Simon, » lui dit Omero, en mettant sa main sur le dos du lépreux.

Le malheureux répétait d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Bonne âme, que Dieu te le rende ! »

Zalebi avait baissé la tête; moi, près de lui, je me taisais, en proie à une émotion étrange. Encore et toujours les deux anneaux qui enferment le rêve de la vie, l'amour et la douleur, se rejoignaient, enchaînés par la voix d'une âme simple qui n'avait pas connu la beauté du monde, mais qui avait reçu en présent de sa mère une raison et un cœur pour souffrir et pour aimer.

« Allez-vous-en, enfants, reprit Omero, on vous attend là-bas; allez, le temps perdu ne se retrouve pas. »

Il alluma sa courte pipe de terre, s'appuya au montant de la porte et commença à aspirer lentement la fumée.

Nous nous éloignâmes en silence. Les sanglots de Simon nous arrivèrent quelque temps encore, puis tout bruit s'éteignit. Le ciel et les eaux étaient éclairés d'irradiations opalines; deux voiles lointaines passaient devant la ligne d'une barrière, et l'on entrevoyait la lueur d'une lampe allumée devant une sainte image. L'étoile du berger, âme brillante des crépuscules, était accourue pour rassem-

bler les troupeaux épars dans la campagne et les voiles errantes sur les lagunes et sur la mer. Et elle contemplait sa sœur lointaine au cœur des eaux immobiles.

« Le temps se maintient, dit Zalebi, les yeux levés au ciel. Nous n'aurons pas d'*ordini*[1] jusqu'à la nouvelle lune; nous n'avons qu'à nous reposer.

— Pour peu de jours.

— Oui, mais encore trop, pour nos besoins.

— Espérons que la récolte compensera le retard.

— Espérons. Mais la lutte sera dure. Diavolo flaire le vent.

— Il faut le surveiller nuit par nuit.

— Oh! nous nous sommes mis à plusieurs, mais c'est un vieux renard, et il nous connaît chacun par notre nom. »

Après une pause, il me demanda :

« As-tu préparé ta *veste*[2] ?

— Serenella a songé à tout, répondis-je.

— L'auras-tu prête pour la semaine prochaine ?

— Certainement.

— Fais attention, tu es novice, tu auras besoin de ton imperméable, car la furie du vent du nord est terrible; tu vas voir ce qu'est, dans la nuit, le premier galop de l'hiver. »

Nous étions rentrés à Comacchio; le crépuscule s'était éteint dans le ciel. Le long de la route brillaient déjà, à de grands intervalles, les petites flammes des fanaux. Tout au fond, sur les maisons les plus reculées, on apercevait les dernières pâleurs du crépuscule.

Nous nous mêlâmes à la foule bruyante des hommes, des enfants et des jeunes filles, et nous fûmes

1. A Comacchio, on appelle *ordini* les premières bourrasques de novembre. Quand arrivent les *ordini*, les anguilles émigrent des lagunes à la mer, et la pêche commence.

2. La *veste* est un vêtement de toile rouge imperméable.

aussitôt envahis du même désir de jouissance, qui dominait tout ce peuple, le faisait s'accoster, se sourire, échanger des phrases et des quolibets ; tous d'ailleurs se connaissaient et ne formaient qu'une seule et grande famille. Une douce gaîté ne tarda pas à s'emparer de nous et les graves pensées nous abandonnèrent ; il est juste que la jeunesse ait comme le ciel du printemps ses tristes nuages rapides et sa sérénité profonde.

Parmi le fracas des sabots, les cris des enfants et le bavardage des hommes et des jeunes filles, nous nous faufilâmes, de groupe en groupe, accompagnés des saluts, des sourires et des plaisanteries de nos connaissances. Aux portes des maisons, les vieilles femmes tenaient des colloques et autour d'elles jouaient les tout petits enfants, ceux qui ne pouvaient pas encore se fier à leurs jambes et s'en aller vagabonder. De-ci, de-là, une lanterne s'allumait dans une chambre obscure, éclairant une chevelure flottante ou un pâle visage de femme, occupée à tisser le fil ou à tenir la quenouille. Les roues du dévidoir tournaient lentement, recueillant la mince fibre tordue, infinie comme un sillage sur la mer infinie, et presque toujours le travail s'accompagnait d'un chant rythmique qui marquait le va-et-vient du métier, régulier et invariable comme la vie des humbles.

A mesure que nous approchions de l'unique place de la ville, la foule augmentait. Enveloppées dans leurs mantilles blanches, dans leurs foulards jaunes ou bleus, serrés sur le front jusqu'aux sourcils, ramenés en larges bandeaux sur les joues et noués sous le menton, les jeunes filles s'en allaient trois par trois, faisant claquer leurs jolis sabots noirs sur la chaussée dans une lente cadence qui évoquait la langueur de leurs grands yeux passionnés. Les foulards, disposés avec art, loin de celer la grâce du

visage, l'embellissaient de leur drapé, harmonieux comme la courbe de leurs hanches, comme leur torse flexible. Elles passaient dans la gaîté, les yeux brillants, les lèvres magnifiquement rouges dans la pâleur diaphane de la figure. Elles passaient comme un frémissement, portant dans leurs noires prunelles un rêve troublant de volupté, fines et robustes comme des galères, souples comme une langue de flammes qui vous frôle au passage et dont l'ardeur lumineuse brûle l'air d'alentour.

Dora, Violetta et Margarita passèrent devant nous; c'étaient trois sœurs dont Comacchio se glorifiait, et qui se ressemblaient tellement qu'elles paraissaient être le portrait l'une de l'autre.

« Allez-vous aux barrières? nous demanda Margarita, l'aînée.

— Oui, répondit Zalebi. Viendrez-vous ?

— Pas tout de suite, mais avant minuit, sûrement.

— Au revoir.

— Au revoir. »

Nous nous trouvions dans un enchevêtrement de passages et de ruelles. Tout à coup, au bout d'un petit pont, nous débouchâmes sur la lagune. En cet endroit, les maisons, qui sortaient presque de l'eau, étaient séparées de l'étroit sentier où nous marchions par de hauts roseaux, aux pieds desquels gisaient, retournés, les bateaux des harponneurs. A des pieux fixés au rivage étaient attachées des embarcations de toutes formes et de toutes dimensions, barques, *sandali*, *battane*, qui se heurtaient avec de longs grincements.

La lagune se perdait à l'infini dans les ténèbres, vaste comme une mer, silencieuse comme un désert. Bientôt nous entendîmes au milieu d'un brouhaha le son vibrant des violons.

« Nous sommes arrivés, » dit Zalebi. Il fit encore quelques pas, puis s'arrêta.

« Qu'as-tu ? lui dis-je.

— Veux-tu me faire un plaisir, reprit-il, et le son de sa voix me troubla.

— Qu'y a-t-il ? parle.

— Va en avant, dit-il, et regarde bien si parmi les gens qui sont là, tu vois Diavolo. »

Je compris et je partis sans plus attendre. De lui à moi, de longs discours étaient inutiles.

Zalebi n'avait peur de personne, mais il évitait de se trouver en face de Diavolo par amour pour Sita qui était sa fille. Zalebi était un jeune homme fort et taciturne, à l'âme simple et droite. Son père ne lui avait appris qu'une chose : le travail. Dès sa première jeunesse, il s'était plié à la fatigue sans penser qu'il était injuste de consumer ses forces dans le travail. Et il ne savait rien. Son âme de bonté pliait sous le poids d'une puissante fatalité.

Mais, en même temps que dans le travail, toutes ses énergies vitales, toute l'impétuosité de sa race, se manifestaient dans l'amour. Il aimait, de la terrible passion qui conduit au crime. Dès son enfance il partait seul par des nuits obscures affronter la mort dans l'immensité de la lagune, il ne craignait pas la sœur camarde, pour l'avoir vue trop souvent assise à la proue de son frêle bateau. Quand on n'aime pas la vie pour elle-même, mais seulement pour les jouissances qu'elle peut donner, on vit de l'amour comme d'une flamme qui brûle et consume.

Je savais que Zalebi se serait tué pour Sita en souriant, et je savais aussi qu'il aurait tué Sita elle-même s'il s'était douté qu'elle ne tenait à lui que par coquetterie ; je savais tout cela sans pouvoir y remédier.

Zalebi, tout en haïssant Diavolo de tout son cœur, évitait de se trouver avec lui, ne voulant ni le provoquer ni être provoqué par lui. Son amour était plus fort que son audace. Sita accomplissait ce miracle.

En sortant de l'enceinte du bal, je vis mon compagnon debout dans l'ombre, dans la même attitude où je l'avais laissé ; je lui criai de loin :

« Viens, Zalebi. »

Il me rejoignit et me demanda anxieusement :

« Sita est là ?

— Oui.

— Elle danse ?

— Non, elle est assise près de Serenella ; elles causent. »

Je vis ses yeux flamboyer.

« Merci, répondit-il, je ferai pour toi tout ce que tu voudras. Merci. »

Dans l'enceinte, jeunes hommes et jeunes filles avaient formé un grand cercle autour des couples qui dansaient. Le ciel était au-dessus d'eux ; la nuit était pleine d'étoiles. Dans un coin, à l'écart, se tenaient trois vieux musiciens, la tête penchée sur les violons, les yeux à demi fermés dans l'évocation d'un andante mélancolique. Ils poussaient l'archet lentement comme en une caresse voluptueuse, et se mettaient à l'unisson avec une exactitude parfaite ; on n'entendait qu'un son unique, d'une force égale qui s'élevait par moments comme un cri de détresse et mourait sur un rythme languissant pour renaître ensuite plus éclatant. C'étaient trois vieillards, mal vêtus, trois rhapsodes des lagunes que tous connaissaient par leur nom, car à tous ils avaient apporté inconsciemment un instant de joie.

Chacun des assistants cherchait à rattacher son amour, né et nourri dans ces assemblées de fête, au souvenir musical qui en avait bercé la douceur, multiplié les sensations, étendu les limites jusqu'au rêve d'où, pour un instant, était sortie la certitude d'une félicité complète. Il leur semblait que les trois vieillards fussent maîtres d'un sortilège qui prodiguait au cœur d'ineffables ivresses ; cette croyance leur

assurait le respect et leur avait procuré de quoi vivre tranquille. Ils chantaient l'âme des lieux. Pendant leurs voyages, le long des barrières de la Badia di Pomposa à Lago Santo et de Lago Santo à Comacchio, ils regardaient, ils écoutaient. Les lumières, les sons, les formes, se traduisaient en musique, dans leur âme. Le cri d'un martin-pêcheur blessé, le gémissement d'une mouette, la vibration d'une sirène perdue dans les nuages, le tumulte éclatant ou le sanglot des cloches voisines ou lointaines, toute la vie de l'espace immense, les reflets argentés de la lune sur les eaux, la splendeur subite des couchers de soleil, les flammes hardies de l'aurore, les crépuscules infinis de l'automne, lorsque les plaines liquides sont comme des mers de lave; les ombres grises des nuages, la chute muette des navires au bord des horizons, tous les aspects, toutes les merveilles silencieuses de ces solitudes austères, pénétraient l'âme de ces artistes ingénus, l'exaltaient et donnaient naissance aux musiques inoubliables par lesquelles les trois vieillards exprimaient humblement leur cantique d'amour.

C'étaient trois pauvres frères, trois obscurs chemineaux que leur vie avait habitués au silence. L'aîné se nommait Leone, le second Francesco et le plus jeune Matteo; ils donnaient aux autres ce qu'ils n'avaient jamais possédé eux-mêmes, car ils n'avaient jamais aimé.

En ce moment, ils étaient, comme à l'ordinaire, assis dans un coin, jetant dans le cœur des jeunes gens l'enchantement de leur éternelle magie.

Dès que Serenella nous vit, elle se leva et vint à nous. Elle portait une robe gris cendré qui faisait plus sensible sa grâce mystique. Sita resta assise; elle avait une robe vermeille; un sourire adoucit son visage tragique et impérieux tandis que Zalebi s'approchait.

« Pourquoi avez-vous tardé si longtemps ? me demanda Serenella.

— Nous étions chez Simon, » répondis-je.

Nous nous retournâmes en même temps pour regarder Sita et Zalebi ; nous étions étrangement troublés, comme par le pressentiment d'un malheur.

« Lui as-tu parlé ? me demanda Serenella.

— Comment faire ? répondis-je, tu le connais, il me tournerait le dos sans m'écouter. J'attends l'occasion pour l'aider.

— Elle ne tardera pas, » dit Serenella en soupirant.

Cependant, Sita et Zalebi s'éloignaient en riant. On se retournait pour les regarder. Ils étaient beaux et grands, et la jeunesse leur prodiguait ses trésors. La lente mélopée des trois frères continuait, infatigable, à bercer les rêves, à aviver les désirs.

« Veux-tu danser ? demandai-je à Serenella.

— Non, répondit-elle en passant son bras sous le mien ; marchons un peu. »

Nous nous ouvrîmes un chemin parmi les assistants. Tout à coup un cri de joie et un battement de mains nous firent tourner la tête. Sita et Zalebi étaient entrés dans la danse et leurs amis leur faisaient fête.

Nous continuâmes notre promenade pour sortir de l'enceinte ; nous voulions être seuls et endormir pour quelques instants le tourment continuel qui était au fond de nos âmes.

Dehors, il faisait noir, il n'y avait que les étoiles pour illuminer la nuit, et la lagune en répétait l'enchantement dans son infinité silencieuse.

Serenella se serra contre moi en frissonnant légèrement.

« Qu'il fait sombre ! dit-elle d'une voix mourante. Sais-tu, toi qui as tant étudié, où se cache la lune pendant tout ce temps ? »

Comme je riais, elle se mit à rire aussi et elle reprit :

« Pensons à nous ; le Seigneur est juste, il la fera revenir. Seras-tu encore ici, alors ?

— Je l'espère, répondis-je.

— Tout finit si vite ! » s'écria-t-elle, en baissant un peu la tête.

Je ne répondis pas ; je ne sais quelle amertume me serrait à la gorge. L'amour a des tristesses imprévues, secrètes, sans motifs. Il y a peut-être en nous, tandis que l'âme s'exalte, un instinct ignoré qui prévoit l'avenir, et ce qu'il voit nous plonge dans une tristesse subite.

Nous marchions le long du rivage désert. Dans l'amas des maisonnettes qu'on distinguait derrière les roseaux, une seule fenêtre était éclairée ; plus loin brillait une mince flamme blanche au bout d'un petit pont. On entrevoyait une légère courbe noire pareille à l'ombre d'un arbuste, projetée sur deux rives mystérieuses par le charme des eaux scintillantes.

Sur notre route des bateaux étaient renversés ; quelques-uns servaient d'abri à leurs misérables propriétaires. Dans une *burchiella*, retenue au parapet par deux chaînes, nous aperçûmes, à la lueur d'une petite lanterne qui brûlait sur la proue devant l'image d'un saint, deux enfants dormant sur une natte ; les deux têtes reposaient à côté ; ils étaient couchés sur le dos, les bras en croix sur la poitrine, presque nus, sans crainte du froid de la nuit. Les eaux murmuraient autour d'eux, berçant leur sommeil.

Un peu plus loin, nous nous assîmes sur un bateau près du rivage ; les sons langoureux des violons nous arrivaient, affaiblis par la distance.

Serenella n'était pas troublée par cette solitude, par la douceur complice de l'heure ; il ne semblait

pas qu'elle craignît mon amour. Elle suivait le chemin tranquille du désir et de la tendresse; elle se sentait profondément, simplement femme; elle se serait donnée à moi, parce qu'elle m'aimait entre tous et qu'elle savait que l'amour est l'unique bénédiction de la terre.

Je la sentis frissonner et trembler sous ma caresse; ses mains étaient froides, mais ses yeux me fixaient clairs et souriants, et sur son visage resplendissait la noblesse de son amour, plus doux que toutes les douceurs. A cet instant, il me semblait avoir traversé un espace infini de joie; toutes les forces du monde, toutes les allégresses, toutes les jouissances de la terre s'unissaient dans mon cœur. Mon amie était belle et bonne, elle jouirait et souffrirait avec moi, elle mourrait avec moi.

Seul l'amour qui naît des mystères de l'être et dans la solitude de la vie lie les âmes si serrées que les ténèbres même ne peuvent les séparer; seul l'amour connaît la simplicité tranquille du bonheur. Hors de l'amour dans le domaine tourmenté de la pensée, ce n'est qu'une lutte stérile où se dissipe le sens de la bonté.

« Duccio! » murmura Serenella, en fermant à demi ses paupières aux longs cils soyeux; nos bouches étaient voisines, elle avait dit mon nom d'une voix caressante en tendant les lèvres. Ses paupières descendirent jusqu'à voiler les prunelles; nos lèvres se prirent, nous frissonnâmes, et tout notre corps trembla.

Le clapotis de l'eau, entre les vieux canots qui berçaient quelques dormeurs solitaires, continuait dans le silence et dans l'obscurité jusqu'aux rivages les plus éloignés.

« Je ne te demande rien, dit-elle encore, car je t'aime trop. »

Je vis dans les yeux de mon amie un éclat d'étoile;

les bras à mes épaules, elle me regardait et elle souriait; puis, de nouveau, elle eut un tremblement, s'abandonnant comme un roseau au faible courant d'une rivière. Son cœur battit contre le mien avec force.

Nous dénouâmes tout à coup notre étreinte, des cris arrivaient dans la nuit.

« Duccio! qu'est-ce que c'est? Duccio, as-tu entendu?

— Allons, » dis-je, et nous prîmes notre course le long du rivage.

A l'entrée du bal, les gens se pressaient, criant et gesticulant, dans l'épouvante. Dès que nous pûmes nous ouvrir un passage, nous vîmes, au milieu du cercle des assistants, Sita à côté de Diavolo. En face d'eux était Zalebi. Il avait la figure terreuse, il paraissait frappé de la mort. Je m'élançai.

« Qu'as-tu fait? qu'as-tu fait? » m'écriai-je.

Il me fit signe de me taire.

Diavolo éclata d'un rire sarcastique. Sa grande bouche aux dents jaunâtres était tordue par une grimace moqueuse; ses yeux semblaient mesurer avec mépris la force de Zalebi.

« Donc, tu ne veux pas, reprit Diavolo, tu ne veux pas, jeune chien? »

Zalebi resta muet, les yeux fixés sur ceux de Sita. La jeune fille se retourna tout à coup vers son père, et dit rapidement :

« Va-t'en, je viens avec toi. »

Diavolo rit encore, puis haussa les épaules, cracha et se tourna pour partir.

Sita s'était avancée vers Zalebi. Nous la regardions tous, stupéfaits. Elle leva une main, la posa sur l'épaule du jeune homme; puis, d'une voix lente et forte, elle dit :

« Tu es un lâche! »

Je vis les yeux de mon ami devenir tout à coup

sanglants ; d'une bouche tremblante, il poussa plusieurs fois ce cri déchirant :

« Sita ! Sita ! Sita ! »

Mais la jeune louve avait disparu dans la foule. Tout le monde se taisait autour de nous. Quand Zalebi s'élança avec une folle impétuosité, les rangs des spectateurs s'ouvrirent subitement et il s'enfuit dans la nuit.

Quand nous fûmes seuls, au loin, qu'on n'entendit plus un son, en face des maisons muettes dans l'ombre, il s'arrêta. Je me rappelle le sinistre tremblement de sa voix.

« Duccio, cria-t-il, tu dois le croire et tu le verras : je ne suis pas un lâche. »

Puis il tomba la face contre terre et sanglota, en se débattant comme dans une agonie terrible.



VIII

LES CORSAIRES DE LA LAGUNE.

La petite place, fermée de trois côtés par les maisonnettes des pêcheurs, et ouverte au nord sur la lagune, était silencieuse à cette heure crépusculaire. Les enfants et les femmes, réunis autour des foyers, attendaient l'humble repas du soir. L'air se faisait d'instant en instant plus obscur, le vent du nord soufflait de la mer avec rage et chassait dans le ciel de gros nuages noirs. A l'orient, des éclairs, qu'aucun grondement de tonnerre n'accompagnait, déchiraient les nuages sans discontinuer. Au couchant, une vague lueur pâle persistait. Il faisait froid.

Dans la demi-obscurité, les pêcheurs arrivaient au rendez-vous. Ils se présentaient un à un, se donnant l'air de flâneurs. Sans saluer leurs camarades assis sur leur bateau, ils cherchaient un endroit propice pour s'asseoir à leur tour et attendre patiemment le signal. Presque tous, ils tenaient serrée entre les dents la courte pipe de plâtre.

C'étaient des jeunes gens au visage précocement sillonné de rides profondes ; c'étaient les enfants de la lutte et de la peine.

La tempête, chassée par le vent, était arrivée avec la nuit, et cette réunion mystérieuse d'hommes se perdait dans les ténèbres.

Au moment de descendre le petit pont qui conduisait à la placette lointaine où était le rendez-vous, je m'arrêtai et je dis à Serenella :

« Nous sommes arrivés, retourne.

— Je veux te voir partir, répondit-elle, sans quitter mon bras.

— C'est impossible; Giovanni t'attend et tu ne peux pas tarder.

— Je vous en supplie! reprit-elle d'une voix douloureuse; toute la nuit, je vais prier la Madone des Douleurs pour vous... je vous en supplie !

— Tâche de ne pas te trahir ou nous sommes perdus.

— Mais avez-vous donc pris une décision ?

— Pas encore. Ce sera ce que voudra le destin.

— Toi qui peux faire entendre la raison entre ous, cherche à les persuader pour leur bien.

— Je ferai tout ce que je pourrai.

— Sois béni, ô mon amour! Je donnerais cent fois ma vie pour ne pas te voir partir. »

Et, suffoquée d'angoisse, elle laissa les larmes qu'elle avait retenues jusque-là couler à flots sur ses belles joues. Elle avait appuyé sa tête sur mon épaule et restait ainsi sans bouger en me serrant les bras comme pour essayer de me retenir encore.

« Duccio, promets-moi une chose, dit-elle, en levant tout à coup vers moi ses yeux brillants.

— Parle.

— Demain, avant l'aube, je t'attendrai aux barrières à la Madonna de Pratobello. Quoi qu'il arrive, promets-moi de ne pas manquer.

— Je te le promets.

— Et Dieu qui me voit sait bien que si tu ne reviens pas.... »

Son visage exprimait une si douloureuse affection, il y avait dans ses yeux une telle passion, qu'un soudain élan de tendresse me fit oublier un moment

la triste fatalité de l'heure. Je la serrai sur mon cœur et lui baisai les cheveux, les yeux, la bouche, coup sur coup; car elle était à moi, et j'aurais donné tout mon sang pour elle.

Un coup de sifflet parti de l'ombre vint dénouer notre étreinte.

« On m'appelle, je dois rejoindre les camarades.

— Viendras-tu aux barrières ?

— Je viendrai. Rentre, retourne à la maison; la nuit est avancée. Adieu ! »

Quand j'eus descendu le petit escalier du pont, j'entendis la voix de Serenella qui répétait encore faiblement :

« Adieu ! »

Je me dirigeai dans les ténèbres vers le point désigné, mais je n'entendis que le hurlement du vent qui emplissait l'espace. Quand je fus au bord de l'eau, une voix m'appela :

« C'est toi, Duccio ?

— C'est moi.

— Je t'attendais, dit Zalebi, en se levant du bateau où il était couché.

— On part ?

— Pas encore.

— Qui manque ?

— Marco et Luca; ils doivent être en route.

— Nous les attendons ?

— Oui. »

Après un silence, il reprit à voix basse :

« La nuit est bonne. Duccio, es-tu bien décidé à me suivre ?

— Certainement.

— Et tu veux venir sur mon bateau ?

— Je veux être avec toi.

— Songe que nous jouons le tout pour le tout.

— Eh ! que m'importe ?

— Nous jouons notre vie.

— Le destin s'accomplira.

— C'est bien, » répondit Zalebi, et il s'accroupit sur le bateau qui gisait sur le rivage tout près de l'eau. Je m'assis près de lui et j'attendis.

Les harponneurs s'étaient donné rendez-vous pour tenter une entreprise extraordinaire. Diavolo veillait ce soir sur les *lavorieri* [1] de Campo Rillo; il s'agissait de lui enlever une bonne partie de la pêche, fût-ce par la violence.

L'autre soir, au bal des barrières, lorsque Diavolo avait dit à sa fille qui était avec Zalebi : « Viens donc ici, je ne veux pas de parenté avec les voleurs! » il n'avait pas offensé uniquement le fils de Giovanni : c'était une injure pour toute la classe des harponneurs, ces pauvres gens qui ne pouvaient vivre dans l'âpre cité des eaux que de cette pêche que la commune voulait se réserver, au profit de quelques privilégiés. Les harponneurs savaient bien que ce n'était pas un vol, car il s'agissait de la vie de familles entières qui n'avaient que ce moyen de subsister; ils savaient aussi de quelle lutte terrible ils devaient payer la maigre provision capturée, à peine suffisante pour les empêcher de mourir de faim. La vie a des droits imprescriptibles, auxquels les lois de la richesse, défendues par l'autorité de la morale, ne sauraient mettre d'obstacle.

L'astucieux garde n'avait maintenant qu'à bien se tenir. Les voleurs des lagunes lui prouveraient peut-être bien un jour qu'il avait trop de confiance en lui-même, et ses vantardises de bravache pourraient lui coûter cher.

Zalebi ne pensait qu'à son honneur; les antiques enseignements des mères lui dictaient sa conduite : « Ne sois pas lâche, jamais! Si un homme te donne un soufflet, tue-le! »

1. Sortes de pièges à anguilles, faits de pieux et de roseaux.

Pendant les deux derniers jours, depuis le soir où l'âme de Sita lui était en un instant apparue clairement dans sa malignité, le laissant tout à coup dans une stupeur désespérée, il avait vécu toute une vie de douleur. Maintenant, sans que personne connût l'idée précise qui le guidait, il était le chef de l'expédition nocturne.

Une voix, à quelques pas de nous, prononça tout à coup un nom, dans le sifflement du vent :

« Marco ! et après quelques secondes : Luca !

— Y sommes-nous tous? demanda Zalebi en se levant.

— Oui, répondit la même voix.

— Alors, partons ! »

Nous poussâmes le léger bateau qui entra dans l'eau avec un sifflement et nous montâmes, Zalebi à la poupe et moi à la proue. Nous saisîmes la gaffe et, à un léger cri de ralliement, nous prîmes le large.

Aussitôt, j'eus la sensation d'un effrayant isolement dans une immensité d'eau noire, agitée par la tempête. Nos amis avaient disparu ; on n'entendait plus le bruit de leurs gaffes qui pendant quelque temps nous avait accompagnés. Sous l'effort furieux du jeune pécheur, notre bateau brisa les ondes avec la vitesse d'un tourbillon.

Les ténèbres étaient épaisses, le hurlement du vent et des eaux emplissaient seul l'abîme inconnu dans lequel il me semblait que j'étais précipité.

Tout à coup un mugissement plus fort arriva du large, qui s'accrut rapidement comme le fracas de ces torrents impétueux qui descendent des Apennins.

« As-tu ta veste? cria Zalebi.

— Oui.

— Lève ton capuchon; le temps nous est favorable, c'est le déluge qui arrive. »

En moins d'une seconde la furie du vent devint telle qu'il me coupait la respiration. Puis, précipitée par la violence de la tempête, une pluie torrentielle nous inonda.

Je me sentis perdu dans cette tempête dévastatrice ; un subit égarement s'empara de moi, je restais immobile, inconscient, ne sachant plus où j'étais, ni ce que je faisais ; la violence continue de la pluie, contre laquelle la fameuse veste goudronnée n'arrivait pas à me garantir, le froid intense qui m'engourdissait avaient vaincu ma résistance ; j'étais sur le point de m'abandonner, accablé, lorsque la voix forte de mon compagnon me rappela à moi :

« Duccio, Duccio ! ne perds pas courage ! vogue. »

Ce fut comme une flamme qui ralluma ma volonté vacillante, je repris la perche que j'avais abandonnée et je me courbai dessus avec une énergie nouvelle. Nous sillonnâmes les ténèbres à toute vitesse. Un heurt subit nous arrêta.

« Saute à terre, nous sommes à la barrière », cria Zalebi. J'obéis et je pris mon élan sans savoir où j'allais tomber.

Zalebi se dressa près de moi sur la barrière gluante qui séparait un champ de l'autre. Nous saisîmes le bateau et lui fîmes passer l'obstacle, puis tout à coup nous entendîmes un sifflement aigu, auquel d'autres coups de sifflet répondirent, rauques, comme s'ils venaient d'une profondeur incommensurable.

« Ils viennent, dit Zalebi ; bientôt nous serons réunis. »

La course folle, essoufflante, recommença. Courbés sur nos gaffes, raidis dans un effort désespéré, battus de la pluie et des vagues, nous poussâmes le batelet pointu qui nous porta en pleine tempête dans la lagune, instrument docile dirigé par notre volonté.

Tout à coup nous entrevîmes une lumière rougeâtre.

« Arrête, cria Zalebi.

— Est-ce la garde ?

— Oui.

— Et les camarades ?

— Ils viendront. »

Zalebi était debout et immobile sur la poupe du bateau. A présent, je pouvais l'entrevoir, à la faible lueur qui tombait sur sa figure; autour de lui blanchissait par moments le bouillonnement écumeux des vagues et au gré de leur indomptable furie, elles l'élevaient et l'abaissaient, dressé dans une attitude souveraine de domination.

Une voix arriva dans le vent :

« Zalebi ! Zalebi ! »

Il répondit en mettant les mains devant sa bouche :

« Nous vous attendons. »

Un à un les camarades surgirent de l'obscurité, et se disposèrent autour de nous dans l'attente. La violence de la pluie ne paraissait pas devoir diminuer.

« En ce moment, ils pêchent au *lavoriero* d'en bas, vers la mer, dit Zalebi. Au premier *lavoriero*, la pêche est terminée. Par ce temps la garde est en sentinelle dans le poste. Chacun de vous s'emparera d'une *bolaga* [1]. Moi et Duccio, nous veillerons.

— Es-tu sûr que Diavolo soit à Campo Rillo ? demanda une voix dans l'ombre.

— Tout à fait sûr. »

Alors, j'aperçus dans l'ombre environ vingt compagnons. Ils étaient nu-tête et tenaient à la main un long coutelas à virole. Ils restèrent un moment immobiles, puis une seule voix s'éleva

1. La *bolaga* est un énorme panier d'osier, rond, qui peut contenir jusqu'à 1 000 kilogr. de poisson ; on le tient plongé dans l'eau, attaché aux pieux du *lavoriero* pour conserver le poisson en vie.

de toutes les poitrines, comme une imploration :

« Au nom du Père, du Fils et du saint-Esprit ! »

Ils prirent le couteau entre les dents et, d'un bond, ils disparurent dans les ténèbres.

« Vogue, cria Zalebi ; il faut les suivre. »

Devant nous, à la lumière voilée des lanternes qui éclairaient le poste de garde et les *lavorieri*, nous découvrions par intervalles les dos de nos compagnons lancés dans la périlleuse aventure ; ils émergeaient de l'eau au gré des vagues : on eût dit des barques à la dérive ; et la fureur du vent et de la pluie s'élançait du fond des abîmes en grondant, en hurlant, avec les mille voix du tourbillon, martyre des éléments.

Soudain, une masse sombre se dressa dans la nuit : c'était comme une courte barrière ; un peu plus loin, apparut nettement un angle de la guérite.

« Arrête, nous y sommes », murmura Zalebi. Puis, après un silence :

« Etends-toi sur le bateau et veille. »

Nous nous couchâmes tout du long, ayant juste le haut de la tête hors de la barque. Une angoisse avait éteint en moi toute sensation, je ne sentais plus ni le froid, ni la pluie. Toute ma vie était concentrée dans mes yeux qui guettaient, elle était comme suspendue pendant ces instants précurseurs d'un événement obscur et terrible.

Personne ne nous aperçut. Diavolo et ses compagnons étaient à l'autre angle du poste, occupés de leur pêche. La sentinelle dormait.

Le vent nous avait poussés plus près du *lavoriero* ; à présent j'en distinguais clairement les bords où venaient déferler les vagues. Les têtes de nos compagnons paraissaient et disparaissaient dans la lumière ; ils avançaient avec mille précautions, plongeant ou émergeant pour reprendre haleine, rampants et muets comme des bêtes aux aguets ; puis

un torse se leva près du *lavoriero*; puis deux, puis trois. J'entendis le bruit sec des cordages tranchés par les couteaux ; les *bolaghe* étaient prises ; à nous la grande proie.

« Partez, partez ! » cria Zalebi aux premiers qui passèrent près de nous, poussant devant eux les énormes paniers. Personne ne répondit, ils disparurent dans la nuit. Mais à peine avaient-ils repris la gaffe qu'un gémissement désespéré arriva jusqu'à nous ; ce fut comme une main de fer qui se serait abattue à l'improviste sur ma nuque.

« Diavolo, au nom de Dieu, courez, ils ont tout volé. »

Un tumulte s'éleva, puis tous les bruits se perdirent dans le fracas de la tempête.

« Dispersez-vous », cria le chef dès que nous fûmes arrivés à l'endroit où attendaient nos bateliers. En un clin d'œil, ils disparurent dans diverses directions. Alors peu à peu nous ralentîmes notre course pour attirer l'attention de Diavolo et laisser aux pêcheurs le temps de mettre la proie en lieu sûr.

Mes sens étaient tellement excités par l'âpre souci de la lutte, que je serais tombé sans m'en apercevoir, à bout de forces, avant d'éprouver de la fatigue. La lutte a un charme cruel qui est fort comme l'amour.

« Les voilà, murmura Zalebi. Duccio, le coup est fait. »

Nous entendîmes le bruit rapide des avirons. Une voix cria à plusieurs reprises :

« Arrête, pour ton âme, ou je fais feu ! » Un jet de lumière nous atteignit.

« Courbe-toi et vogue, reprit mon compagnon ; suivons le vent, en route ! »

Je ne sais quel vertige nous entraînait avec la pluie à travers l'immense lagune ; la lumière qui nous suivait devint invisible ; mais une autre apparut au loin, et une autre encore vers les barrières ;

puis le son grave, long et plaintif d'un cor se leva au loin, se répéta plus près, résonna de nouveau à une plus grande distance — un son qui parcourut l'espace, comme une autre voix de la tempête.

« Ils essaient de nous entourer, dit mon frère d'armes devenu soucieux, le cor répond de tous les postes. Attendons.

— Que veux-tu faire ?

— Tu le verras. »

On entendit plus distinct et plus rapide le mouvement des rames. Zalebi se retourna tout à coup et cria :

« Diavolo ? »

A une courte distance répondit un rire moqueur. Nous prîmes de nouveau la fuite, poursuivis je ne sais combien de temps par les cris d'alarme et le triste son des cors. Nous passâmes deux barrières, toujours suivis de la barque de Diavolo qui ne voulait pas renoncer à sa chasse acharnée.

A la barrière de Campo Cona, Zalebi poussa le bateau dans l'eau. Il avait enlevé le fusil. Il me dit :

« Eloigne-toi.

— Et toi ? demandai-je, étonné.

— Eloigne-toi, » reprit-il, je connais la route.

A contre-cœur je me dirigeai vers le large, mais je n'avais pas fait vingt mètres qu'une lumière parut derrière moi.

Je regardai l'adolescent debout au sommet de la barrière et j'entendis son cri :

« Attention ! en joue ! »

La stature athlétique de Diavolo sortit de l'ombre ; l'homme et le jeune homme étaient face à face, à une portée d'arc.

Zalebi épaula son fusil et cria pour la seconde fois.

« En joue !

— Que fais-tu ? hurla le garde.

— En joue, vieux mouchard ! »

Les deux fusils se visèrent, puis deux coups rapides dominèrent le mugissement du vent et le mugissement de la mer, et Diavolo tomba à la renverse comme un chêne déraciné.



IX

CRUEL EXIL.

Accroupi dans un coin de la chambre obscure, Omero préparait son sac. Dès qu'il m'aperçut, il tourna la tête et me dit :

« Comment t'es-tu sauvé ?

— Je ne sais pas, répondis-je.

— Et Zalebi ?

— Je ne l'ai pas revu, mais il reviendra.

— Oui, il reviendra ! En ce moment sa tête est à prix.

— Crois-tu qu'il craigne la prison ?

— Quand même il ne la craindrait pas, il ne voudra pas la chercher.

— Je te dis, moi, qu'il reviendra.

— Pour Sita, peut-être ?

— Surtout pour elle, Zalebi n'a peur de rien.

— C'est un courage insensé.

— Tu aurais fait pis pour ton honneur.

— Pis et mieux, car je n'aurais pas voulu laisser aux hommes la joie de punir un acte sacro-saint. Tu ne sais pas où il peut être ?

— Non, il s'est enfui par les barrières.

— Que la raison le protège ! »

Il y eut un court silence, puis, d'une voix changée, avec calme, il reprit :

« Demain nous nous embarquons sur le brick *Saint Georges*, j'ai retenu nos places.

— Pour moi aussi ! » répondis-je en sursautant.

Omero leva sur moi des yeux étonnés, resta quelques secondes sans mot dire, puis il demanda d'une voix stupéfaite :

« Que veux-tu faire ?

— Je reste ici, répondis-je résolument.

— Ici ? mais où ?

— Ici, chez Giovanni. En ce moment ma présence est nécessaire. »

Une ride crispa le front d'Omero, il baissa la tête en soupirant, et reprit sur un ton qu'il voulait rendre tranquille :

« Tu es un homme, tu dois suivre ta volonté. Reste ici, si cela te plaît ; je partirai seul puisque j'ai engagé ma parole. Réfléchis cependant que tu ne pourras pas vivre toujours caché et qu'on finira par te prendre.

— Qui peut m'avoir reconnu ?

— Les espions.

— Ils ne pouvaient pas être dans la lagune ! répondis-je en souriant.

— Non, mais ils vous ont vus quand vous partiez. On sait que Serenella est allée t'accompagner, que les derniers arrivés étaient Marco et Luca. On a l'œil bon à Comacchio ! Demain, dans quelques heures peut-être, la police sera sur vos traces.

— Et que pourra-t-on me faire ?

— Rien ! s'écria Omero. Mais ne sais-tu donc pas que pour être ami de la justice, il faut avoir tort ? Tu es trop jeune pour savoir. Tu n'as pas volé, tu n'as pas assassiné, tu n'en es que plus dangereux, parce qu'on ne voit pas clair dans ton affaire. Un vagabond, arrivé ici par hasard, on ne sait d'où, on ne sait dans quel but mystérieux, est toujours plus à craindre qu'un vieux brigand. Va, si l'on te prend,

mon pauvre enfant, tu pourras savoir comment la justice traite ceux qui ne servent qu'à faire nombre. »

La chambre où l'on nous avait donné l'hospitalité chez Giovanni della Nave s'éclairait rapidement à mesure que le jour se levait. Omero souffla la chandelle qu'il avait fixée à terre au moyen de quelques gouttes de cire ; il attacha la dernière besace, puis se leva, se rassit et dit :

« Tout est prêt. Je vais faire mes adieux aux salines. Je serai ici dans quelques heures. Avant de prendre une décision, attends-moi. »

Il enfonça sur sa tête son vieux béret et partit sans se retourner. J'entendis ses pas résonner dans le couloir et se perdre au loin.

J'étais défait, accablé. Je n'étais soutenu que par mes nerfs.

Par instants — je me rappelle exactement cette étrange sensation — c'était dans mon esprit comme un obscurcissement complet, un arrêt soudain de la vie intellectuelle, où je ne percevais plus que le martèlement de mes tempes. Il me semblait que quelque chose, hors de moi, en entendait le battement sec, quelque chose qui était perdu dans une sorte d'inconscience. Puis, tout à coup, j'étais enveloppé d'un vertige, et je serais tombé sans un effort extraordinaire de ma volonté.

Quand je reprenais mes sens, la lutte désordonnée de mes pensées recommençait : elles arrivaient en foule s'enchevêtrant, se combattant, et gardant quelque chose de la tempête nocturne qui m'avait ballotté pendant des heures et des heures. Je reconstituais les événements auxquels j'avais assisté ; des remords me venaient de n'avoir pas suivi Zalebi, des doutes, l'incertitude de mon avenir, de mon amour condamné à souffrir, et, peu à peu, mon trouble diminuait d'intensité ; les images, les sensations devenaient plus douces ; c'était, dans mon es-

prit, un lent évanouissement, comme la brume d'un paysage automnal, où les lignes se noient, où seul, le fantôme de la forme survit. Ainsi, une seule idée subsistait dans le vague de mon esprit, s'effaçant insensiblement jusqu'à me laisser dans l'étrange torpeur qui précède le sommeil.

J'étais assis sur mon lit, la tête entre les mains et les yeux fixés au sol, immobile. Par moments, une subite perception éclairait ma pensée; la forme, les taches des briques, la poussière grisâtre qui emplissait leurs interstices, rappelaient ma conscience aux lieux où j'étais; la vision de ces formes et de ces couleurs demeurait seule dans le vide de mon esprit.

Je n'entendis pas ouvrir la porte et je ne m'aperçus pas que quelqu'un était entré dans la chambre. Mais une voix me rappela à moi :

« Duccio! Duccio! »

J'ouvris les yeux et je me levai en sursaut. Zalebi était devant moi, comme sorti de l'ombre.

« Tu as pu te sauver? » demandai-je, haletant. Mon visage devait être bouleversé puisqu'il me répondit :

« Calme-toi. »

Je regardai mon ami avec plus de calme. Il était transfiguré, presque méconnaissable. Son visage, en une seule nuit, avait perdu son aspect juvénile : les joues s'étaient enfoncées sous les maxillaires, les lèvres étaient livides, les yeux profonds et brillants. Il avait quelque chose de spectral.

« Pourquoi n'as-tu pas pris la route du Bosco, lui dis-je, on va venir te chercher. »

Il reprit en souriant :

« Il y a temps pour tout.

— Que veux-tu dire?

— Je serai bien loin quand on viendra me prendre.

— Attention! ne t'y fie pas!

— Ne crains rien pour moi, reprit-il après un

silence, en haussant les épaules, j'ai pensé à tout. Je connais un chemin par lequel ils ne me rejoindront pas. Je suis venu te prévenir afin que tu veilles sur toi. Omero a dû y penser. Pars immédiatement.

— Omero partira seul, répondis-je, j'ai refusé tout à l'heure de le suivre.

— Et pourquoi ? demanda Zalebi en me regardant anxieusement.

— Parce que ma place est ici, à présent plus que jamais. »

Il hocha la tête, baissa les yeux et resta pensif quelques instants. Quand il releva la tête, je vis deux larmes qui tremblaient aux coins de ses paupières. Elles roulèrent lentement sur ses joues contractées. Sa profonde douleur, sa jeunesse accablée par l'amour avaient vaincu sa fermeté d'homme.

Du fond du cœur, où toute créature conserve quelque chose de la douceur maternelle qui lui a donné l'être, avait jailli, irrésistiblement, la triste source des larmes.

« Je sais pourquoi tu veux rester, reprit-il, sans s'essuyer les yeux. Serenella est bonne et mérite ton amour ; mais tu ne pourras lui être d'aucune utilité, tu la ferais souffrir inutilement. Nous lui avons déjà fait trop de mal ; Duccio, laissons-la en paix. Elle est jeune, elle renaîtra à la vie. Tu pourras la revoir dans un an, dans deux ans quand tout sera oublié. S'éloigner, ce n'est pas mourir. Vous vous aimerez. De ma part, vous n'aurez à vous plaindre de rien, désormais, car je ne reviendrai plus.

— Et où iras-tu ? »

Il ne répondit pas.

« Partons ensemble, repris-je.

— Non, dit-il résolument.

— Pourquoi ?

— Tu me gênerais. »

Sa voix était devenue si rude que je n'ajoutai rien.

« Je suis venu pour toi, dit-il encore rapidement. Avant que l'on pense à me chercher dans la ville, je dois être loin. Je n'ai pas de temps à perdre, Duccio, et je ne veux pas m'en aller sans que tu me fasses une promesse que, au nom de notre amitié, tu ne dois pas me refuser.

— Quelle promesse ?

— Serenella sait tout. Je lui ai parlé avant de venir ici. Maintenant jure-moi sur ton amour que tu quitteras Comacchio dès que je serai parti. »

Je me levai d'un bond, en criant :

« Je m'en irai ; mais toi, que veux-tu faire ?

— Jure, reprit Zalebi.

— Dis-moi d'abord ce que tu veux faire.

— Que t'importe ?

— Cela m'importe, à cause du sacrifice que tu m'imposes. As-tu revu Sita ? »

Zalebi pâlit; la rougeur que l'animation avait mise à ses joues disparut; son visage devint livide. Ce fut comme un voile de mort. Ses yeux s'assombrirent encore. De ses lèvres serrées sortirent lentement ces mots, dits d'une voix brisée :

« Non, je ne l'ai pas revue. »

Je n'eus pas le courage de prendre la revanche que je m'étais promise; une émotion profonde me troubla. Nos destins étaient trop différents : il se levait dans l'aube sombre d'un crime; en un jour un abîme s'était creusé entre lui et la société; il était une créature nouvelle à la limite d'un désert, où il eût été vain de chercher sa route. Des silences séculaires, des distances infinies n'auraient pu le mettre dans un isolement plus grand. Il ne lui était pas possible de reprendre un seul fil de la trame déchirée; il était condamné à lutter, à se cacher, à fuir sans espoir, à tout quitter, à errer, seul avec la malédiction de son

tragique amour. Je craignais qu'il n'y résistât pas. Il était trop jeune, il n'avait que vingt ans. Il voyait l'amour avec des yeux limpides où riait la joie ingénue de l'enfance; sa nature renfermée et fière le lui avait rendu sacré et il s'en était formé une vision unique. Rien ne l'avait mis en garde; papillon séduit par la flamme nocturne, dont il ne connaissait pas la violence, il allait confiant dans sa force, dans sa jeunesse, impétueuse comme un flot débordant de soleil. Tout d'un coup, la force terrible qui nous gouverne s'était dressée contre lui et l'avait terrassé.

A l'énergie de son désespoir, je compris qu'il avait pris une décision; il n'était pas homme à hésiter; la sotte peur et la lâcheté n'avaient jamais tourmenté son âme.

Alors, comme il allait partir sans me répondre, je criai :

« Zalebi, pardonne-moi, je suis trop fatigué, je ne sais que dire. »

Il se retourna pour la dernière fois :

« Au nom de notre amitié, dit-il, jure-moi ce que je t'ai demandé ! »

Alors je m'approchai, je lui pris les mains, les serrai dans les miennes et le fixant dans les yeux, je jurai sur l'âme de ma mère.

Je sentis ses mains trembler :

« Embrasse-moi », murmura-t-il.

Sa voix était plus triste que les larmes, je jetai mes bras autour de son cou, avec désespoir. Nous entendîmes alors d'un coin de la chambre, monter un sanglot déchirant. Zalebi se dégagea brusquement. Agenouillée devant une petite image, Serenella pleurait.

Personne ne le retint. D'un bond, il fut à la porte, et disparut. J'allais m'élancer derrière lui, mais une voix suppliante m'arrêta :

« Duccio, Duccio, où vas-tu ? »

Serenella s'était levée et venait à moi les mains tendues. Elle avait les cheveux défaits et semblait, enveloppée ainsi de son foulard bleu, une petite Madone de la Douleur.

« Zalebi, m'écriai-je, Zalebi se perd. »

Je me souviendrai jusqu'à ma mort du ton de sa voix douloureuse :

« Tu ne pourras pas le sauver ! Il y a tant de jours que je prie et que je pleure et que je me consume inutilement. Au nom de notre amour, Duccio, ne bouge pas !

— Il t'a parlé ?

— Oui.

— Tu sais tout ? »

Elle leva vers moi ses grands yeux cernés, et lentement, en changeant de couleur, elle répondit :

« Oui. »

Sa douleur était trop grande, pauvre amour, elle avait trop souffert dans sa faiblesse de femme ; elle se jeta à mon cou en sanglotant :

« Duccio, j'ai peur de rester seule. Duccio, j'ai tout perdu, tout, tout ! Prends-moi, j'irai avec toi, je ne tiendrai pas de place, je serai comme la palme bénite, une toute petite chose.... Ne me laisse pas seule, fais de moi ce que tu voudras, je ne te gênerai pas, jamais ; ta volonté sera la mienne. Duccio, pour l'amour que je te porte, enlève-moi d'ici, je veux mourir à tes pieds, mais avec toi, avec toi, pour toujours ! »

Elle tremblait, son visage était baigné de larmes, et elle se serrait fortement contre ma poitrine, comme pour ne plus s'en détacher.

Tout à coup, elle se releva, brusquement raidie.

« As-tu entendu ? » demanda-t-elle, en frémissant.

J'avais entendu un coup de fusil, puis une rumeur de voix qui croissait de minute en minute et qui fut bientôt un tumulte.

Elle s'assit, écouta quelques instants, puis elle poussa un cri perçant.

« Ah ! il est mort ! il est mort ! il est mort ! »

Nous allions nous élancer au dehors. Au même moment, Omero apparut à l'entrée.

« Est-ce vrai ? » s'écria Serenella.

Omero se tut. Le visage de la belle enfant se défigura, ses mains battirent l'air ; je n'eus pas le temps de la soutenir : elle vacilla et tomba évanouie.

Quand nous l'eûmes déposée sur son lit, Omero ouvrit la porte secrète, qui de notre chambre donnait sur le canal.

« Viens, me dit-il.

— Non.

— Viens, insensé, les gardes te cherchent partout ; dans un quart d'heure, tu serais à l'ombre. »

Puis je me sentis saisir par ses bras robustes et, comme un paquet, je fus jeté dans la barque qui attendait au bord du petit canal silencieux.



X

SOLITUDE AMÈRE.

Les hommes de l'équipage du *Saint-Georges* étaient assis à la poupe, aux pieds du timonier. Je m'étais étendu près du mât d'artimon, sous la grande voile. Omero était descendu à fond de cale avec Rustigh, le capitaine du petit navire. La plage de Magnavacca s'allongeait dans la lumière du matin; maintenant on la découvrait tout entière depuis les landes de Marcabà et les bouches solitaires du Pô de Primaro, jusqu'aux maigres rangées de peupliers du Pô de Valano et jusqu'au bois de Mesola, perdu dans l'azur matinal. Et, comme la limite de la plage et de la mer s'effaçait à mesure qu'augmentait la distance, les cimes extrêmes de l'Apennin apparaissaient au loin comme des nuages sortant de la mer opposée. Elles se détachaient vers le nord sur la grande plaine du Pô, et vers l'est, elles descendaient sur l'Adriatique jusqu'au promontoire d'Ancône, que les vieux navigateurs de nos plages appellent encore l'Alpe du Soleil.

Les hommes de l'équipage étaient silencieux; on ne pouvait souhaiter un meilleur vent. A la barre, le timonier fumait en paix. A l'écart, un inconnu, assis sur un tas de cordages, levait de temps en temps les yeux pour me regarder et prenait ensuite sa tête entre ses mains.

Un des matelots entonna une chanson que les autres reprirent en chœur, à mi-voix pour ne pas rompre la douceur du silence. Le mouvement du bateau était agréable. Seul, le frémissement ou le craquement des vieilles planches se mêlait par instants au chant des matelots. J'étais couché sur le dos; je voyais au-dessus de moi les grandes ailes qui nous portaient comme dans un vol vers la haute mer, et le ciel pâle, d'une sérénité presque hivernale.

La tiédeur de l'air était comme une caresse qui laissait l'esprit dans une assoupissante torpeur. Peu à peu la paix de l'heure baigna mes sens et je m'endormis.

Quand je rouvris les yeux, nous étions très loin. Le soleil s'éteignait au fond du ciel, et la terre avait disparu à l'horizon.

Je regardai autour de moi pour chercher Omero; je le vis à l'écart et ne le dérangeai pas, je n'avais besoin que de sa présence. A peine mon esprit reposé par le sommeil eut-il retrouvé ses facultés que ma douleur surgit du silence avec une force nouvelle.

Zalebi était mort sous les fenêtres de Sita, pendant que les gardes s'élançaient pour le saisir. Serenella, en deuil dans l'ombre de sa maison, avait dû me chercher, en revenant à elle, de ses grands yeux égarés, pour me répéter sa prière désespérée. L'un avait réalisé son rêve, l'autre pleurait le sien à jamais perdu.

La tristesse déchirante de l'irréparable m'oppressait. Pour la seconde fois, la mort et le malheur m'avaient jeté à l'aventure vers un avenir qui m'apparaissait désert et douloureux. Mais je n'étais pas abattu; la cruauté du coup fortifiait mon incessant désir de lutte. La tristesse, fille des rêves noirs, magicienne au visage pâle, aux yeux d'abîme, s'était emparée de moi éperdument.

Tu vas seul dans la foule, tu as perdu un cœur,

douceur suprême, ta mère ; et tandis que tu marches, sa pensée t'accompagne sur la route. Marche, Dieu l'a reprise ! Dieu ? l'Infini, le Mystère, qu'importe... Qui sait, quelque part sur la terre, il y aura peut-être un coin d'ombre pour toi aussi ? La terre est grande et la fortune est aveugle. Les mois passent et la jeunesse reprend son cantique, c'est ta mère qui le veut, qui est en toi, qui est la fleur de ton âme.

Reprends ton cantique, la vie est belle ; il faut l'aimer. Un jour, tu comprends que quelque chose de nouveau est apparu, le sang bouillonne dans tes veines, des pensées nouvelles affluent à ton esprit, comme des vols d'alouettes. C'est un printemps infiniment doux qui t'invite au repos, et tu te reposes.

Tu te reposes. Qui peut marcher toujours, hormis le soleil ? L'amour est venu, restons dans son royaume. *Elle* est là devant ton cœur, elle s'est arrêtée près de toi. La destinée l'a conduite sur ta route comme au premier jour de la vie.

Car telle est la jeunesse, et l'art humain ne la peut surpasser. N'as-tu jamais remarqué qu'une belle fille a en elle, par le triomphe d'un mystérieux pouvoir, comme un éclat de soleil. Rien au monde ne saurait l'avilir. Elle est riche ; son grabat est pareil aux lits d'or et de brocart ; sa vertu se répand autour d'elle ; là où elle est, le printemps ne finit jamais.

Voilà, chemineau solitaire : le rêve des amoureux, que tu voudrais éternel dans ta vie, comme l'illusion, est arrivé jusqu'à toi. Jouis-en. Chaque jour a son déclin et chaque saison a ses jours, et pas un n'est semblable à l'autre. Demain, peut-être, tu seras sur un autre chemin. Ce qui resplendit aujourd'hui, au plus haut de ton ciel, aura peut-être demain une apparence crépusculaire.

Voir et perdre de vue, se croire arrivé et se trouver encore à mille lieues de l'objet désiré : telle est l'éter-

nelle alternative, source de l'éternelle tristesse.

Je souffrais dans mon silence, et le voisinage d'Omero m'était agréable. Je voyais en lui un témoin du passé. Parfois, je le cherchais des yeux, mais mon bon ami ne m'adressait pas la parole; il comprenait ma souffrance et ne voulait pas me troubler.

La mer ondulait et scintillait, les terres descendaient sous les nuages, disparaissant comme si le vent les avait poussées dans le creux des cieux, là où le soleil mourait. Là-bas s'élevait sur la mer un diadème sanglant qui incendiait les eaux de flammes tremblantes.

Mes yeux ne quittaient pas le soleil agonisant. A cette latitude, surgissait la cité rougeâtre, corolle solitaire des lagunes. Je voyais les tours noires, immobiles sur l'abîme, pareilles à la volonté humaine qui scrute; je voyais le profil de la cité surgir de l'ombre et se dessiner lentement sous les ondes lumineuses du crépuscule. On eût dit un spectre au-dessus de la mer immense.

Mon cœur trembla, tellement la vision était nette en cet instant. La cité d'amour se taisait dans son deuil, comme une obscure prison éternellement fermée sur le froid orgueil de Sita. Chaque maison était déserte, chaque canal, chaque pont; pas une voix humaine ne s'élevait, pas un cri. Par les rues obscurcies d'un éternel crépuscule, enveloppée de sa robe rouge, les yeux agrandis et pleins de terreur, la bouche contractée en un appel plaintif et continu, une ombre errait seule s'arrêtant pour écouter à toutes les portes, seule, dans la cité déserte, dans le silence du monde. Elle n'entendait que l'écho de ses sabots de pont en pont, sa respiration rauque et sa voix qui lui faisait peur. Elle avait peur de sa vie, en cet endroit sacré du royaume de la mort, Sita la maudite.

Elle avait ri de l'amour, elle l'avait profané, et l'amour se vengeait.

Les matelots reprirent l'antique cantilène accompagnée par le rythme de la mer :

> Il venait des pays de l'Orient
> Il avait passé mers et forêts
> Sur son cheval sans s'arrêter,
> Sans un arrêt, sans une halte,
> Jusqu'à la triste terre affreuse,
> Les trois bergers virent se lever
> Saint Georges avec son épée flamboyante.

Le soleil agonisant avait donné au ciel la couleur des violettes.

> Il était debout, haut sur ses étriers,
> Et les bergers tombèrent à genoux,
> Ils se mirent à genoux pour implorer
> Celui qui avait passé les mers,
> Qui venait avec le soleil d'Orient
> Pour défendre ses pauvres créatures.

Il y avait une tendresse dans ce déclin du jour, et mon âme s'alanguissait.

Tout s'endormit quand le soleil disparut, l'air et la mer et l'infini.

Mes yeux n'avaient pas quitté le ciel. Les voix qui chantaient autour de moi semblaient sortir du néant, ou de quelque nuage perdu ; les dernières lueurs violettes pâlissaient comme des yeux fermés par le sommeil. Oh ! l'infinie douceur ! La mer semblait être en ce moment le champ immense du silence, sillonné par un seul navire qui faisait voile pour l'inconnu.

Mais ma pensée était là-bas ; au seuil de la maisonnette où mon amie pleurait, elle était là-bas comme un pauvre voyageur qui redoute d'être aperçu.

Je ne savais pas si je pourrais jamais revoir mon amie ; où allais-je ? qu'adviendrait-il de moi ?

La tête appuyée au mât d'artimon, je regardais s'éteindre les dernières lumières. L'étoile du berger apparut au ciel la première, annonçant le reste de la troupe, du troupeau qui suit le berger dans la nuit. A l'arrière un vieux matelot préparait le souper, courbé au-dessus des braises d'un petit fourneau. Devant lui, un chien de Poméranie tournoyait en aboyant.

L'inconnu allait et venait, de la poupe à la proue. Comme l'air s'était refroidi, il avait relevé le col de sa veste et avait enfoncé jusqu'aux oreilles sa casquette à visière. J'éprouvais une grande répugnance à causer ; j'aurais voulu être seul, seul avec ma tristesse.

Combien de fois j'ai recommencé ma vie, cette existence que nous croyons mener et qui ne se déroule jamais tout entière suivant une ligne définie, mais qui va par bonds, s'arrête, reprend sa course jusqu'à la fin !

Pour moi, c'était une époque de ma vie qui s'achevait; le temps la poussait devant lui vers le néant, rapidement. Ce qui avait été, ne serait plus, jamais ! Dans les arrêts de la douleur, ces mots résonnent, comme un cri qui s'éloigne, comme une voix qui se perd dans le vide; pendant un instant, tout l'être en éprouve une tristesse déchirante et s'abîme dans le doute; mais ensuite la vie reprend ses droits et recommence la trame patiente parmi les ronces du chemin, jusqu'à ce qu'une nouvelle bourrasque vienne l'emporter.

C'est toujours ainsi, mais qu'importe? Ne demandez pas sa raison à la lumière ; ne demandez pas à votre amie pourquoi elle vous aime ; la joie est faite d'événements insignifiants et la science accroît la douleur.

Tout à coup on entendit dans l'air, je ne sais par quel étrange phénomène puisque les terres

étaient très éloignées, un son de cloche lent, affaibli, incertain et très doux.

Les étoiles brillaient au ciel, je m'en souviens; au haut du mât et à la proue, de grandes lanternes annonçaient notre passage sur la mer.

Je vis près de moi Rustigh, le capitaine. Il se découvrit et fit le signe de la croix. Les matelots s'agenouillèrent de l'autre côté. Quand le son se dissipa comme la brume argentine dans une matinée d'hiver, j'entendis Omero qui demandait à Rustigh :

« Est-ce l'horloge de nuit?

— Non, répondit Rustigh, c'est la cloche d'une ville disparue sous la mer. Le Seigneur l'avait maudite et les eaux l'engloutirent. »

Un rire mordant sortit de l'ombre; l'inconnu s'était approché de Rustigh, homme simple et naïf; il dit :

« Et vous croyez encore à ces histoires ?

— Oui, j'y crois.

— Votre fortune n'est pas proche alors; vous mourrez esclave de celui qui vous commande.

— Sur mer, il n'y a qu'un seul maître, répondit Rustigh.

— Et quel est ce maître? » demanda en riant l'inconnu. Après un court silence, une voix forte et solennelle cria de la poupe :

« Dieu. »

L'inconnu mit ses mains dans les poches de sa veste et s'éloigna en grommelant :

« Vous êtes plus aveugles que des enfants. »

On ne l'entendit pas, les matelots avaient repris lentement la cantilène :

> ... Les trois bergers virent se lever
> Saint Georges avec son épée flamboyante!

La nuit régnait à l'infini. Ah! Serenella, il n'y avait pas autant d'ardeur au ciel que de douleur dans mon âme qui t'avait perdue. Un désespoir tra-

gique s'enferma dans mon cœur, et je l'y gardai pieusement. Le martyre que je souffrais pour toi m'était sacré.

Un sanglot me secoua, puis d'autres suivirent, brusques et pressés, sans que je pusse les retenir. Sans un cri, Serenella, toute mon âme se prostrait devant toi.

Je tombai sur le plancher du pont et je pleurai à en mourir.

Omero ne dit rien ; il avait la tête appuyée sur ses mains ouvertes et paraissait dormir.



DEUXIÈME PARTIE

AMOUR, SOURCE DE LA VIE

XI

A ROME.

MATTEO Adeva me regarda de travers et eut un geste de dédain.

« Tu n'es qu'un rêveur, dit-il. Il faut te débarrasser de tes scrupules, si tu ne veux pas mourir de faim !

— J'ai encore la faiblesse d'être honnête, répliquai-je en souriant.

— Alors, débrouille-toi, reprit Matteo en levant les épaules. Je croyais trouver un homme de bonne volonté, et je trouve un têtu qui ne me saura aucun gré de ma proposition désintéressée. Débrouille-toi. Je peux faire *l'opération* pour mon compte. »

Il fit deux tours dans la chambre, puis il se planta devant moi en me fixant dans les yeux :

« Et demain, qu'est-ce que tu mangeras ? demanda-t-il en relevant la tête comme pour hâter ma réponse.

— Ce qu'il y aura, répondis-je.

— Et s'il n'y a rien?

— Pour un jour, on peut se passer de manger sans inconvénient. Le corps n'en souffre pas, m'a dit Omero.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Matteo Adeva, je vous laisse jeûner en paix. Grand bien vous fasse. On voit que vous arrivez de votre province et que vous n'avez pas la moindre idée de la vie de Rome. Votre avenir est facile à prédire, mes enfants : ou vous mourrez de faim, ou vous périrez aux galères,... car vous n'avez pas non plus le tempérament nécessaire pour faire *un beau coup* à propos. Quand vous serez forcés d'y venir, on vous cueillera comme des poussins dans du coton.

— Et qui te dit que nous y viendrons ? dit Omero.

— C'est l'expérience qui me le dit. Tu crois encore pouvoir trouver du travail ici, toi qui ne sais rien faire?

— Et tu crois qu'il n'y a que Rome au monde? répliqua Omero.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que les routes sont longues et mènent loin, et qu'ailleurs, sinon ici, notre travail pourra être payé comme il le mérite.

— Alors, bon voyage! » conclut Matteo Adeva en s'inclinant plaisamment; puis il reprit sa promenade d'un bout à l'autre de la misérable chambre. Tout à coup il s'arrêta, et, tourné vers Omero, il demanda brusquement :

« A propos, qui paye la chambre?

— Elle est payée pour toute la semaine, répondit Omero.

— Et qui l'a payée?

— Moi.

— Tu avais l'argent?

— Il paraît. »

Après un silence, il reprit :

« Puis-je te demander l'hospitalité pour cette nuit?

— Non.

— Merci. Tu as peur de te compromettre?

— Ce n'est pas pour cela. Mais je vois que nous ne pourrons pas marcher d'accord.

— Oui... incompatibilité de caractère ! » s'écria Matteo Adeva d'un ton ironique.

Le soir tombait. Le quartier de San Lorenzo s'animait d'un brouhaha confus de voix. De porte à porte, d'une fenêtre à l'autre, au milieu même de la rue les gamins et les femmes dégoisaient leurs cancans avec de grands éclats de voix. De la gare voisine arrivaient les coups de sifflets prolongés d'une locomotive. Une sirène, au loin, poussait sa plainte rauque et continue, cette plainte qui semble crier aux étoiles, au début et à la fin du jour, l'effort éternel du travail humain. Une cloche sonna à l'une des églises prochaines, appelant la bénédiction de Dieu sur le sommeil de toutes ses créatures fatiguées. Je ne voyais pas le soleil mourir parmi les nuages de pourpre; mais je sentais dans ces sons la douceur mélancolique de l'heure.

Derrière notre porte une âpre voix de femme appela à plusieurs reprises.

« Cajela? Cajela?

— Que voulez-vous? répondit une voix à l'étage au-dessus.

— Viens ouvrir. Il y a un monsieur. »

On entendit un : « Je viens » fatigué et traînant; puis un bruit lent de pas se fit sur nos têtes.

Nous entendîmes encore la voix de la vieille dire humblement :

« Que monsieur monte, il verra quelle belle fille ! et pas encore majeure! » Puis, dans la rue, un orgue lança dans l'air les notes d'une chanson à la mode.

Matteo Adeva regarda sa montre — il possédait

depuis quelques jours une montre d'or —; il releva le col de sa veste et dit :

« Quel froid ! Vous gèlerez cette nuit, mes bons amis; avec ces couvertures en guenilles il n'y a pas moyen de se garantir. La tramontane s'est levée. Pour moi je trouverai un gîte chez quelqu'une de mes amies. Vous voulez rester de nobles gueux, à votre aise; je vous assure que je ne viendrai plus vous déranger. Il n'y a pas de plaisir à savonner des ânes.

— En tout cas, fit-il en s'arrêtant en face d'Omero, vous ne m'avez pas vu et vous ne me connaissez pas.

— Enfant, répondit Omero en levant la tête, dans notre pays, il y a le couteau pour les espions. »

Matteo Adeva tourna les talons, secoua les épaules comme pris d'un frisson :

« Alors... adieu. »

Ni Omero, ni moi nous ne répondîmes. Adeva n'en tint pas compte. A la porte, il se retourna une dernière fois pour dire :

« Bon appétit ! » puis il disparut dans l'obscurité du passage.

Nous étions à Rome depuis sept jours; Matteo Adeva était débarqué avec nous à Ancône et nous avait suivis de ville en ville jusqu'à la capitale. Quand on est pauvre, on n'est pas difficile sur le choix de ses compagnons de route. Dans le troupeau, les brebis noires viennent se mettre auprès des brebis blanches et elles marchent sur les traces les unes des autres. Pendant le voyage il nous avait dit qu'il faisait partie d'un cirque qu'il devait rejoindre à Rome, et la chose nous avait paru naturelle; puis il avait parlé et reparlé d'anarchie, de sociétés secrètes, de complots internationaux et de mille autres beaux sujets non moins agréables qui firent apparaître tout à coup sa maladroite hypocrisie. Voyant que nous écoutions presque toujours en silence ses histoires,

il nous avait pris pour deux nigauds à qui l'on peut raconter ce qu'on veut, et il ne s'en était pas fait faute. Une seule fois, Omero lui avait dit, avec sa logique spéciale :

« Qui dit menteur, dit voleur. »

A part ces mots, nous n'avions fait entendre aucune protestation.

A Rome, il avait fait quelques apparitions dans la chambre que nous avions louée dans une vieille maison du quartier San Lorenzo, et il nous avait expliqué, cette fois avec sincérité, son vrai système de vie. Maintenant, nous pouvions espérer qu'il ne viendrait plus nous importuner.

C'était une cervelle légère et vide de vagabond sans moralité que sa lâcheté seule empêchait d'être vraiment redoutable pour la société. Il s'était spécialisé dans les petits vols, qui étaient plus faciles et moins dangereux ; il n'aurait jamais été jusqu'au crime, non pas qu'il ne s'en sentît le cœur, ou qu'il en craignît les remords, mais parce qu'il avait peur des conséquences.

C'était un beau garçon, d'une trentaine d'années, qui plaisait aux pauvres filles des rues dont il tirait le plus clair de ses revenus. Quand il avait épuisé un quartier, il allait dans un autre. La police perdait ses traces, et il recommençait son manège allègrement, estimant que le souci du lendemain est le propre des imbéciles.

« Duccio, dit Omero, tu sors ce soir ?

— Non, je suis fatigué. Et toi ?

— Je te tiens compagnie. D'ailleurs, il serait inutile d'aller à la découverte à cette heure-ci.

— Tout à fait inutile.

— Tu as faim ?

— Un peu.

— J'ai pensé au dîner, reprit Omero, en tirant d'une poche un petit paquet.

— Dis un peu ; pour combien de jours estimes-tu qu'il nous reste encore ?

— De douze à quinze ; c'est selon.

— Et quelle somme possédons-nous ?

— Trente lires.

— Ce n'est pas mal. Nous aurons le temps de trouver du travail.

— Je te donne encore cinq jours, pour ta Rome. Je ne veux pas que nous mourrions ici, tu sais !

— Aie patience.

— Nous verrons ! fit Omero en hochant la tête, et il ouvrit le petit paquet.

— Mange », dit-il. Nous commençâmes notre frugal repas.

Tout à coup on frappa timidement à la porte.

« Entrez », cria Omero. Une fillette passa la tête dans l'entrebâillement.

« Entrez, entrez, mon enfant. Que voulez-vous ? »

La fillette tourna ses regards de tous côtés et demanda :

« Auriez-vous un peu de feu ? »

Sa voix rauque, aphone, me fit une vive impression, et je fixai la nouvelle venue avec une extrême curiosité. Ses cheveux en désordre étaient retenus orgueilleusement au sommet de la nuque par un ruban jaune et quelques épingles ; elle s'était noué autour du cou un ruban jaune, et elle portait une longue robe de même couleur d'une élégance douteuse, qui laissait nus une partie de la poitrine et les bras. Comme il faisait très froid, elle avait jeté sur ses épaules un manteau rouge ; et, d'une main, elle cherchait à le retenir autour de son corps.

Nous la regardions sans répondre ; elle ferma la porte derrière elle, et elle demanda de nouveau en s'avançant :

« Auriez-vous un peu de feu, s'il vous plaît ?

— Cela ne me plaît pas, répondit Omero, mais

depuis que nous sommes à Rome, nous n'avons pas encore vu la flamme du feu!

— Et vous n'avez pas froid? Il manque presque toutes les vitres à votre fenêtre.

— Que voulez-vous? Nous en avons vu bien d'autres! »

L'enfant tourna la tête de tous côtés dans la chambre, comme pour surprendre, parmi les quelques effets dispersés, le secret de notre vie.

« Voulez-vous nous faire le plaisir... », commença Omero en lui faisant signe de s'asseoir sur la couverture que nous avions étendue à terre et qui nous servait de table.

« Merci. J'ai mon dîner qui m'attend. Je cherchais un peu de feu pour me réchauffer. Je suis si fatiguée.

— Vous revenez maintenant du travail? » demanda Omero sans aucune ironie.

Elle sourit légèrement, et il me sembla que sur ce visage impassible, tout jeune et barbouillé de fard, passait l'ombre d'une tristesse; il me sembla que ces yeux atones de fillette brutalement déçue au moment où elle se prenait à espérer de la vie un heureux destin, se voilaient d'une ombre douloureuse. Mais ce ne fut qu'un éclair. Elle reprit le masque infâme de cynisme que le vice des hommes lui avait imposé comme un esclavage inéluctable.

« Oui, je reviens maintenant du travail, et ce n'est pas encore fini. »

Comme Omero, étonné, levait les yeux pour la regarder, elle eut un rire contraint.

« Quel âge as-tu? lui demanda Omero.

— Quinze ans.

— Et qui t'a donné ce métier?

— Ma mère. »

On entendit appeler avec colère d'en haut :

« Cajela? Cajela? »

La fillette nous cria : « Bonne nuit ! »

Et elle disparut en un clin d'œil.

On n'y voyait presque plus. Omero tira d'un bissac une chandelle et l'alluma. Nos ombres s'agitaient sur le mur avec des gestes grotesques. De la rue montait un chœur de voix avinées :

> Quand je meurs, moi, je meurs vraiment;
> Sur mon char je veux qu'on mette des fleurs,

A chaque vers, l'un des chanteurs s'interrompait pour vociférer ou pour blasphémer dans la pleine ardeur de son ivresse. C'étaient des bordées de rires, des lazzis, des cris honteux. C'était l'infâme vulgarité qui passait. J'en avais une horreur instinctive, et je pensais à ma pauvre existence d'autrefois quand aux côtés de ma mère je vivais dans son rêve de douceur et d'amour.

Les voix de la rue continuaient leur refrain :

> De joyeux tire-laine
> Qui ont tué Macelaretto...

Puis elles se perdirent au bout de la rue dans des hurlements et des sifflets.

Je levai les yeux vers la fenêtre. On voyait à peine un morceau de ciel là-haut, par delà les toits de la maison d'en face, et il était couleur d'opale, sous la caresse des derniers rayons du soleil. Il passa sur mon âme comme un souffle venu des champs, à la vue de toutes ces maisons sombres qui se pressaient, s'entassaient, comme si elles avaient horreur de l'air et du soleil, comme si elles voulaient se masser pour échapper au jour maudit. J'eus peur d'être suffoqué.

« Je vais me coucher, dit Omero en se levant.

— Tu n'auras pas beaucoup de chemin à faire, répondis-je.

— Je t'avoue, reprit-il, en s'asseyant auprès du grabat — un tas de haillons sur lesquels étaient étendues des couvertures déchirées — je t'avoue que je suis un peu fatigué, cela n'a rien d'extraordinaire ; on se fait vieux — et il jeta un soulier près de la porte. — C'est la ville qui me tue peut-être, car vingt jours de route ne m'ont jamais abattu de la sorte. Mais, pense — et le second soulier alla rejoindre le premier — ces rues pleines de poussière, de charrettes, de gens qui crient, de tramways électriques, des mille inventions diaboliques sorties je ne sais comment de la tête des hommes ; ces rues avec des maisons hautes comme des églises, si hautes qu'il faut se donner un torticolis pour en voir la fin ; ces rues où il y a tant de glaces pour attraper les gens, qu'il y a de quoi en perdre la raison, tant de merveilles qu'il y aurait de quoi en devenir riche, ces rues vous donnent le vertige. Moi... moi... — il ramena les couvertures autour de son cou — moi, je me suis toujours tenu loin des grandes villes. Quand j'en rencontrais une, je changeais d'itinéraire. Elles m'ont toujours fait l'effet d'une prison monstrueuse. Je peux avoir tort, je ne dis pas le contraire. Je peux avoir mille fois tort... mais que veux-tu... l'âne aime ses chardons — il se retourna sur le côté droit pour tourner le dos à la flamme de la chandelle — l'âne aime ses chardons — et il poussa un profond soupir — et pour lui ils sont un véritable régal. »

Il se tut. Dix secondes plus tard, il dormait. Je me trouvais seul et j'en avais besoin. Depuis quelques jours, je ne sais par quel mauvais orgueil, la compagnie d'Omero ne m'était plus aussi chère qu'autrefois ; cependant mon affection pour lui n'avait pas diminué, elle avait su résister à l'épreuve de la vie en commun ; la cause de ma gêne était plus profonde.

Omero n'aimait pas les villes; elles lui inspiraient une répulsion invincible. Depuis notre arrivée à Ancône, il aurait voulu s'arrêter dans quelque coin reculé des Marches ou de l'Ombrie; mais je ne voulus pas renoncer au voyage projeté; Rome était dans ma tête, parée des couleurs trompeuses du rêve.

Dès que la ville nous apparut, au matin, surgissant des nuages, sous un soleil d'hiver, vague encore et déjà majestueuse dans l'immensité grise du Latium, s'élançant du fond de l'horizon comme pour marquer ses bornes à l'ambition des hommes; dès ce moment, un léger désaccord s'éleva entre nous, et, tandis que j'exultais, ivre de joie devant l'apparition, Omero, hochant la tête, grommelait et déplorait l'inutilité du voyage.

Et aussi, plus je voyais ma route devenir difficile, plus je désirais demeurer seul Cette sorte de tutelle amicale à laquelle je m'étais d'abord soumis, finissait par me peser. Etais-je donc si faible et si poltron!

Il est des pensées qu'il faut enfermer dans le secret du cœur, qui ne sauraient être confiées, sans dépouiller leur charme, fût-ce à l'ami le plus intime. Puis, depuis que j'avais perdu l'amour de Serenella, j'avais continuellement un âpre désir de souffrance, car je sentais, au fond de moi, que la douleur est la source d'une intarissable énergie. Que ferais-je à Rome? Je ne savais pas. Mais je savais que je ne voulais pas abandonner la ville dont le nom seul m'enchantait; c'est à Rome que je devais accomplir ma destinée. Qu'il allât donc son chemin l'éternel voyageur; moi j'étais las du voyage; je voulais m'arrêter : nous nous retrouverions dans quelques années à Rome ou ailleurs.

Je résolus de lui parler le lendemain, et je sentais la douloureuse gravité de cet inévitable entretien. Que dirait mon bon compagnon? Rien, probable-

ment ; chez les âmes fortes la douleur est muette ; il se contenterait de me regarder fixement, et il partirait courbé sous sa besace sans me dire adieu et sans se retourner.

La nuit était venue et le froid s'était fait plus vif ; je ne le sentais pas, sauf, par instants, sur le visage, quand, par les fenêtres mal closes, entrait le souffle impéteux de la tramontane. En bas, dans la rue, tous les bruits s'étaient éteints, on n'entendait plus que, de loin en loin, des pas et quelques appels. Dans la grande maison tout était tranquille. Cajela elle-même dormait : le trépignement, qui le jour annonçait sa présence, avait cessé sur nos têtes. Quand le lumignon qui nous éclairait fut sur le point de s'éteindre, je m'étendis sur le grabat à côté d'Omero et les ténèbres ne vinrent pas troubler de cruelles pensées ma calme jeunesse qui ne connaissait pas la peur.

Les hommes perdent à leur insu des trésors de bonheur, les hommes qui craignent la douleur et qui lui doivent la vie; les hommes qui se font les esclaves de la peur, et qui méconnaissent l'Amour, le Dieu infiniment et éternellement puissant.



XII

HOMO HOMINI LUPUS.

Je me levai à la première clarté du jour. La veille au soir Omero, m'avait quitté ; j'étais seul et je possédais encore dix-huit francs. Je sortis dans la rue en chantant.

On se retournait sur mon passage. Mes habits de pauvre attiraient les regards. J'avais la casquette conique de feutre noir qu'on porte à Comacchio, des vêtements raccommodés de pièces disparates et un mouchoir rouge au cou : au total, un accoutrement plutôt étrange. Les agents me dévisageaient avec une curiosité peu bienveillante ; mais tout cela m'importait peu. La sérénité du jour était dans mon cœur comme un chant de fête, et enflammait mon espérance.

Cette belle journée d'hiver, une de ces journées comme on n'en voit qu'à Rome, avait mis de la joie partout. Des frimousses roses des enfants aux visages graves des ouvriers, toutes les physionomies reflétaient, avec des nuances diverses, la lumière de tout ce soleil. Les yeux étaient brillants et les visages avaient quitté cette sombre pâleur si fréquente chez les hommes des villes.

Je me dirigeai d'abord vers le quartier de Macao en marchant d'un bon pas. Il m'était indifférent d'être inconnu et seul dans la grande cité populeuse,

de penser que, sur tous ces visages, je n'aurais pu rencontrer un sourire ami : je me sentais citoyen du monde, et je songeais que tout l'orgueil des hommes ne peut empêcher que nous nous retrouvions tous, sans distinction, au seuil de la mort. Qu'importe, dès lors? Je n'ai jamais compris qu'on pût blasphémer contre le destin. C'est une entreprise aussi vaine que celle, célèbre chez nos pêcheurs, du vieux Riel qui voulait prendre les étoiles dans ses filets, ou de ce harponneur de Comacchio qui s'était mis en tête de capturer la lune tandis qu'elle jouait au milieu des lagunes immenses.

En marchant, je réfléchissais à l'avenir. Pouvais-je me présenter dans une fabrique ou dans un bureau, chercher du travail comme ouvrier ou comme scribe? Qui voudrait de moi? D'où venais-je? qui étais-je? qu'avais-je fait jusqu'à ce jour? J'étais un vagabond. Toute ma volonté, toute mon énergie, le peu d'intelligence que la nature m'avait accordé ne serviraient de rien pour me faire obtenir une meilleure place dans la considération des hommes. Je ne voulais pas me faire recommander. J'offrais mon travail, ma force, je ne demandais pas l'aumône. L'humiliation est le lot des lâches. Avec de telles idées on n'arrive à rien, je l'appris bientôt au prix d'une dure expérience. Le plus souvent, celui qui ne possède rien n'est pas un homme pour celui qui possède. L'orgueil n'est permis que s'il est appuyé sur l'argent. Et les humbles continuent à se plier à un tel esclavage.

D'ordinaire, si l'on ne fait pas appel à la pitié, ou si l'on ne joue pas la comédie, on est sûr de mourir de faim, et le lendemain on dira que vous êtes un vagabond dangereux. Cependant je ne pensais pas à la révolte, je n'avais en tête que l'idée du travail.

Je traversai la place di Cinquecento, cette place

immense et irrégulière, où il semble que palpite le cœur nouveau de Rome; j'arrivai à l'Esedra qui s'ouvre comme un calice au bout de la rue Nazionale et mène le chœur des fontaines où la ville chante l'éternel renouveau de son trône de fer; je montai la grande rue pleine de lumière que l'art moderne, malgré toutes ses extravagances, n'est pas arrivé à enlaidir.

Donc, que pouvais-je faire? moi qui haïssais la pitié et qui n'étais pas assez humble pour fouler aux pieds mon orgueil devant des hommes habitués à considérer un pauvre à peine plus qu'un chien. J'allais faire une tentative. Et si toute tentative était inutile....

Encore que l'avenir m'apparût obscur, je continuai tranquillement ma route. Arrivé à la place Venezia, je suivis la rue del Caso puis, par la place Colonna, et la place Montecitorio, je pénétrai dans ce dédale de petites rues qui entourent le Panthéon comme d'un inextricable réseau. Dans une de ces rues je rencontrai sur mon chemin une imprimerie. La porte de la grande salle, où se tenaient les ouvriers, était ouverte pour laisser entrer la lumière. Dans une vitrine appuyée au mur près de la porte étaient exposées diverses publications. Je m'arrêtai pour les regarder. Un monsieur était debout sur le seuil de l'imprimerie et de temps en temps il me jetait un coup d'œil.

Peut-être était-il surpris de ma longue station devant ces livres, et pensait-il, que, faisant l'ignorant, je méditais quelque mauvais coup. Un homme mal habillé est toujours suspect.

Quoiqu'il en soit, mon insistance le mit évidemment de mauvaise humeur. Il entra, fit un tour dans la salle humide, ressortit, se mit à marcher de long en large en me regardant, puis finit par s'arrêter et me demanda :

« Ça vous intéresse tant la couverture de ces livres ?

— Enormément.

— Mais... savez-vous lire ?

— Je sais lire.

— Alors vous épelez, il y a plus d'une demi-heure que vous êtes là.

— Je regarde travailler les ouvriers. »

Il haussa les épaules et reprit sa courte promenade de l'intérieur de la pièce à la porte.

A l'un de ses arrêts, je m'approchai et je lui demandai avec une simplicité trop candide :

« Pourriez-vous me prendre comme apprenti ? »

Le prote, qui passait à ce moment avec une pile d'épreuves, ayant entendu ma demande, s'arrêta pour me regarder. Il demeura un instant comme pour évaluer le poids de l'intrus, puis il s'en alla en souriant. Des ouvriers, debout devant leur casse tournèrent la tête. Dans les yeux de tous je lus clairement le mépris.

Le contre-maître ne faisait pas mine de répondre ; il semblait n'avoir pas entendu ; les mains jointes derrière le dos, sous le paletot, il se dandinait lentement en regardant dans la rue.

« Je travaillerai d'arrache-pied, repris-je en m'ap prochant.

— Enfin que veux-tu ? cria tout à coup le méchant homme.

— Du travail.

— Et tu crois que j'ai du temps à perdre avec toi ?

— Il me semblait que tes occupations actuelles n'étaient pas si importantes que tes minutes fussent comptées, répondis-je en pâlissant. Et je ne t'ai pas demandé d'argent pour me répondre comme à un mendiant. »

Il me lança un regard menaçant, mais il ne répliqua pas. Quand j'eus repris ma route, les ouvriers,

qui jusque-là s'étaient difficilement contenus, éclatèrent de rire bruyamment, et leur rire me fut plus douloureux qu'un coup de fouet sur la figure. Dire que j'avais entendu faire des contes sur la solidarité humaine!

Ce premier refus, si pénible qu'il eût été, ne me découragea pas. Je haussai les épaules: je m'attendais tellement à un semblable accueil. Mais je ne voulais pas avoir de remords. Je continuai jusqu'au soir.

Toutes les autres tentatives eurent le même résultat, et je repris le chemin du bouge où il m'était si pénible de dormir.

Je me trouvai sur la place di Spagna. En bas, dans la rue Condotti, dans la rue del Babuino, les grandes vitrines des magasins mettaient par endroits dans l'air légèrement brumeux de larges bandes de lumière, où les femmes s'arrêtaient volontiers, se sachant plus belles, entourées de cette auréole lumineuse.

Plus haut, contre le ciel qui était rouge à l'horizon sous les derniers rayons du soleil couchant, et dont les tons se dégradaient, aux bords de la nuit, jusqu'aux nuances changeantes de l'opale, plus haut, les lampes électriques répandaient leur clarté d'argent. Une brume légère formait, autour d'elles, une auréole de lumière cendrée. De loin, on aurait dit des astres minuscules, brillant dans la pâleur languissante du soir.

Place di Spagna, c'était la course des passants qui se croisaient et se dispersaient dans tous les sens. Les voitures roulaient parmi les cris et les jurons. Je me mis à monter lentement le grand escalier de la Trinita dei Monti. J'étais las, et l'heure était si douce. Des jardins qui s'étagent de chaque côté du magnifique escalier, arrivaient des voix et des rires; on entrevoyait, à travers le feuillage, de petites

chambres pleines de vie, de lumière et de couleur, parées de fleurs comme des autels. Je m'arrêtai et je m'appuyai à la balustrade pour me reposer dans la joie d'autrui. Mon âme, exempte d'envie, s'oubliait dans la douceur profonde de ces visions toutes proches, et si lointaines pourtant, plus lointaines que si des mers m'en eussent séparé.

Dans un bouquet de myrtes et de palmiers, s'ouvrait une porte vitrée, qui donnait du jour à un salon tendu de rouge sombre : au fond, près du piano, se tenait un groupe de personnes ; sur la porte, trois fillettes et un vieux monsieur causaient.

Au delà de la rue Condotti, au bout de la rue de la Fontanella, près du Tibre, on apercevait un lambeau de ciel dont les derniers rayons de soleil avivaient l'éclat ; par l'escalier montaient ou descendaient de temps en temps quelques rares passants. J'eus l'illusion de me trouver sur un pont solitaire de Comacchio en train d'attendre mon amie. Elle avait l'habitude, au retour du travail, de se serrer contre moi à cette heure si triste, et de me dire en souriant qu'elle n'aurait jamais cru que l'amour fût si grand. Mais ce ne fut qu'un éclair. Le son du piano se tut et j'entendis le babil des trois jeunes filles. L'une d'elles avait une voix sonore qui lançait, quand elle riait, une fusée de notes éclatantes.

Comme cette journée avait été lourde pour moi ! Il m'était doux de me reposer ainsi devant un spectacle aussi suave. On ne peut pas toujours se défendre du triste charme de la solitude.

Avant que le sommeil vous prenne, à l'heure de la lassitude, à l'instant où l'énergie morale assoupie vous laisse sans défense, alors au fond de vous-même un instinct de violence se déchaîne ; tout apparaît sombre. On se sent loin de la vie et des hommes.

Le mal dont on fut frappé redouble à vos yeux,

et avec lui la souffrance de l'âme ; l'effort épouvante ; on perd confiance, on rit de ses espérances ; on en pleure, on se lève en blasphémant. Ceux qui ont fait leur vie connaissent bien ces heures de lassitude. Elles mènent plus d'une fois au terrible carrefour où l'on se plante avec des yeux de folie. Deux chemins s'en détachent : le suicide et la prison.

Je ne sais combien de temps je restai de la sorte, perdu dans la contemplation du spectacle qui m'emplissait l'âme de douceur. Mes yeux pénétraient furtivement dans l'intimité de la paisible maison, et mes pensées avec eux. Il est des moments où la moindre satisfaction suffit à notre amour.

Tout à coup, je vis qu'une des trois jeunes filles m'avait aperçu et disait aux autres en me montrant :

« Regardez, quelle vilaine figure !

— Papa, dit une autre, fais-le partir, il y a une demi-heure qu'il est là à nous regarder. »

Comme le vieux monsieur se dérangeait, je me remis lentement à monter vers la Trinita dei Monti, qui s'élève sur Rome, comme un magnifique autel consacré au soleil couchant. J'étais un intrus, et l'on chasse les intrus, c'était justice. Je n'attendis pas des insultes pour reprendre mon chemin. Je m'aperçus à temps que ma douleur allait devenir une douleur de femme, tendre et amollissante, et que dans mon âme affaiblie la floraison des fleurettes sentimentales était prête à s'épanouir. Je secouai les épaules :

« Courage, Duccio della Bella ! La terre, stérile aujourd'hui, portera demain ses moissons ; courage ! Avec le soleil nouveau, un vol d'alouettes nouvelles montera en chantant jusqu'aux nuages. La vie est belle et elle t'invite ; elle ne te fuit que parce qu'elle t'aime ! »

J'oubliai. L'oubli est la force des pauvres. Peu

après, j'étais dans ma chambre, et je faisais honneur à mon maigre repas.

De longs jours s'écoulèrent sans changement. Je connaissais maintenant les femmes et les hommes que le sort m'avait donnés pour compagnons de misère.

A côté de moi, dans une chambre qui ne prenait jour que sur le corridor, par une ouverture pratiquée dans la porte, habitait une femme d'une cinquantaine d'années ; on l'appelait Terè. Les souffrances en avaient fait une vieille avant l'âge. Elle était grande, maigre, osseuse ; elle avait de rares cheveux gris éparpillés en mèches ou relevés en coques sur un crâne sale, des yeux presque blancs, enfoncés dans les orbites, le nez crochu, les mâchoires larges et puissantes. Elle parlait par monosyllables. Je ne l'ai jamais vue sourire.

Elle traversait le corridor, à demi-nue, débraillée, répugnante, horrible. D'abord je la crus folle, parce qu'elle me regardait fixement, sans remuer les paupières, sans dire un mot. Elle donnait l'impression d'une bête inconsciente, immonde, n'obéissant qu'aux obscures suggestions de l'instinct.

Dans son taudis, elle tenait enfermées deux pauvres créatures qui n'étaient pas ses filles. Elle les avait prises qui sait où et qui sait dans quel but. Une fois, en passant, je les vis arrêtées sur la porte. Elles se tenaient par la main. C'étaient deux petites filles, l'une de huit ans, l'autre de quatre ans. Le visage de la plus grande — un petit squelette revêtu de haillons — son petit visage d'enfant était tout couvert d'une sorte de croûte ; elle était jaune, et ses lèvres coupaient d'une blessure livide la maigreur de son visage. D'abondants cheveux tirant sur le blond lui descendaient sur la figure et la faisaient plus sombre encore, cette pauvre figure sans joues où la mâchoire saillissait. Je m'étais arrêté, elle ne bougea pas ; mais

son regard prit une expression d'épouvante. Elle dit, en se faisant petite :

« Ne me frappez pas ! » et elle me regarda. Seuls ses grands yeux mettaient un peu de lumière sur cette face convulsionnée.

La plus petite n'était qu'une ombre, un tas d'os et de peau qui se tenait à peine debout.

Terè tenait les deux enfants enfermées toute la journée dans son taudis. Elle ne leur donnait rien à manger qu'un peu de pain sec de temps en temps, et la nuit elle sortait avec elles. Elle marchait le long des grandes rues jusqu'à ce qu'elle eût vu les malheureuses créatures tomber épuisées par la fatigue qui les tuait. Alors, il y avait toujours des passants qui jetaient des sous pour chasser de leur esprit cette horrible vision. Mais parmi les voisins de Terè personne n'y faisait attention. Les misérables ne connaissent pas la pitié.

Au-dessus de moi, à côté, en dessous, jusque dans les caves, il y avait des hommes, des femmes, des enfants entassés dans une honteuse promiscuité. Beaucoup se livraient à la mendicité, d'autres vivaient de la prostitution ; d'autres du vol, de rapines, du crime.

Il y avait un homme qui vivait seul. On l'appelait Tomà. Il venait coucher dans le corridor sur les pierres nues aux jours de grand froid ; à la belle saison, il préférait la rue. Tous les jours, il prenait un pain qu'une dame lui laissait sur une fenêtre de la rue Palestro, et cela lui suffisait. Il passait la journée couché auprès du parapet du fleuve, à Lungotevere Tordinona, sommeillant. Il menait cette vie depuis qu'il avait perdu un fils, il y avait dix ans.

Tel était le terrible spectacle que le destin avait placé sous mes yeux, à cette époque sombre de ma vie. Je vivais à côté de ces malheureux, j'étais au fond, dans la fosse commune avec eux, et cependant

je ne m'avouais pas vaincu. Même quand je fus à bout de ressources, quand la fièvre de la faim me saisit, je ne me crus pas perdu ; seule, la mort pouvait m'arracher le dernier espoir.

Des jours sombres arrivèrent. Le ciel s'obscurcit et la pluie tomba sans discontinuer. Les rues de Rome étaient de véritables marécages. Il faisait froid et j'avais beau serrer autour de mon cou l'écharpe de laine — mon seul vêtement d'hiver ! — je n'arrivais pas à me réchauffer. De mon petit pécule, il ne me restait que deux lires. J'étais aux portes de la faim.

De ce qui aurait pu m'apporter quelque joie, dans ma misère, rien n'arrivait. J'avais écrit plusieurs fois à Serenella sans obtenir de réponse. Quel nouveau malheur l'avait frappée pour qu'elle gardât le silence ? Si elle savait que je ne l'oubliais pas, malgré ma lutte avec la misère, pourquoi n'avait-elle pour moi aucune bonne parole ? En ces tristes jours, la face de ma destinée était comme un soleil voilé.

Une fois, je rentrai chez moi avec mon dernier morceau de pain : il faisait nuit. Je m'étais attardé dans les rues parce qu'un homme riche, directeur d'un grand établissement industriel, ayant appris que j'étais son compatriote, m'avait dit :

« Qui sait ? Revenez. » Et je ne sais combien de fois, après des heures et des heures d'attente dans son antichambre, il m'avait fait revenir, pour me dire à la fin :

« Je regrette beaucoup ; en ce moment ce n'est vraiment pas possible ; mais plus tard, je ne vous oublierai pas. »

Ce qui, à parler clair, voulait dire : « J'ai autre chose en tête, laissez-moi la paix. » J'étais parti en levant les épaules sans le saluer, et avec mes deux derniers sous j'avais acheté un pain.

Quand j'arrivai dans le corridor obscur de mon logis, je trouvai Tomà, étendu comme d'ordinaire, près du mur, sur les moellons humides. Il ne dormait pas, il était couché sur le côté et tenait ses yeux ouverts fixés sur un point que je ne pouvais distinguer. Je lui souhaitai le bonsoir. Il répondit.

« Pousse par ici cette chique.

— Où est-elle ?

— A tes pieds. Ne marche pas dessus. »

Quand elle fut à portée de sa main, il la ramassa sans bouger, l'engloutit et ferma les yeux avec satisfaction. Pour cette nuit, il pouvait dormir sans souci du froid et de l'humidité.

Plus loin, au pied de l'escalier, je rencontrai un groupe d'hommes. Ils parlaient à voix basse. L'un d'eux tenait une lanterne à la clarté de laquelle je pus distinguer leurs visages. Beaucoup étaient mes voisins. Il y avait là Marco, un jeune homme de vingt-cinq ans, connu dans tout le pays et par la police sous le surnom de Sciupô. Il avait une figure pâle de criminel avec des maxillaires proéminents, des yeux, légèrement obliques, où passait parfois une expression de cruauté froide et féline. Il vivait du commerce honteux d'une pauvre femme qui l'aimait avec une fidélité de chien. Il y avait Ghetano, le savetier, qui habitait dans les caves où l'on descendait par la cour : c'était un homme au visage sombre, hérissé de poils. Il devait subvenir aux besoins de sept petits enfants et de sa femme, qui était épileptique. Je vis aussi Righetti, le mendiant ; Nino, le frère de Cajela et Matteo Adeva. Ce dernier tenait la lanterne et paraissait présider le colloque.

A mon passage, tous se turent et se tinrent à l'écart. J'entendis la voix de Matteo qui chuchotait.

« Je le connais ; il ne peut pas être des nôtres.

— Pourquoi ? demanda quelqu'un.

— Il est honnête, » répondit Matteo Adeva. Un rire

ironique s'éleva, tout de suite éteint. Quand j'arrivai au bout de l'escalier, la petite lumière de la lanterne avait disparu.

Le lendemain à l'aube, je sortis. Il pleuvait toujours. Il faisait froid et gris. Rome tout entière était couleur de boue, comme le ciel et comme les rues. Je pensais que j'avais épuisé toutes mes ressources. Dans la confusion de mon esprit, je ne trouvais aucune idée. J'avais tout essayé. Alors une anxiété folle, une fièvre de dément me poussa dans les rues les plus populeuses. Qui sait ? il allait peut-être m'arriver quelque chose d'imprévu. J'allais et je venais sous la pluie, regardant de tous côtés, dévisageant les passants, dans une attente fébrile. Je devais avoir le visage pâle et bouleversé et les yeux hagards ; deux agents s'arrêtèrent à plusieurs reprises pour me regarder, et me suivirent un bon moment. Ils me laissèrent tranquille cependant ; ils virent peut-être que c'était la faim qui me poussait dans cette course, à l'aventure.

Ce n'était pas de l'égarement, c'était un besoin fiévreux d'agir que je craignais de voir vaincu par l'oisiveté du vagabondage où j'étais réduit.

A midi j'avais parcouru vingt fois la rue Nazionale et la rue del Corso. Les gens regagnaient leur maison où les attendait la table préparée. J'entrai dans une église et je m'assis dans le coin le plus obscur. Il n'y avait pas une âme. J'appuyai mon front sur le dossier du prie-Dieu qui était devant moi et je restai je ne sais combien de temps dans cette position. Je n'entendais que la plainte monotone de l'eau et le craquement du bois qu'un ver rongeait dans le confessionnal voisin.

La grande église était muette et obscure comme son Dieu. La faim ne me tourmentait pas, mais la fièvre qui m'avait poussé dans les rues de Rome ne me laissait pas de répit.

Pourquoi m'arrêter? Chaque minute d'inertie m'éloignait davantage du travail; mais où aller à cette heure? à quelle porte frapper? à qui m'adresser? Il fallait attendre. Il n'était pas possible que personne, absolument personne, ne voulût de moi; on finit par trouver un homme qui sache lire la sincérité dans les yeux d'un homme....

Et si même ce jour-là...? Si tout était inutile? C'est que je sentais aux tempes les pulsations rapides de mes veines : je sentais mon inquiétude croître, monter, monter comme une suffocation; ma respiration devenait difficile, un tremblement nerveux me secouait tout entier, et le silence, l'obscurité de l'église augmentaient ce tourment. Ah! ceux qui connaissent la fièvre de l'attente, quand le désespoir est au seuil de l'âme, ceux-là savent que je dis vrai. Les plus forts parmi les hommes ont passé par l'atroce minute du doute; il y a un moment où la peur vous subjugue; malheur alors à qui n'a pas les épaules solides pour secouer le joug et se relever avec cri de triomphe.

Je ne pouvais plus rester assis, je me levai. Je sortis de l'église sous une pluie battante et je repris mon chemin. Deux heures, trois heures passèrent; il commençait à faire nuit, et mon mal n'avait pas de cesse. On me chassa de deux magasins où j'entrai pour offrir mes services. On me cria :

« Il n'y a pas de place!

— Sors donc, tu nous inondes avec toute cette eau que tu promènes avec toi!

— Va-t-en! »

Et je sortis, jeté dehors comme un chien enragé, comme un objet de rebut qui va pourrir au milieu de la rue. Les dents serrées de colère, j'allais toujours plus avant vers la nuit. Je commençais à sentir les morsures de la faim. « Je dois cependant trouver, disais-je en moi-même. Tous ces gens-là nourris-

sent les bêtes et n'ont pas un morceau de pain à donner à un homme. » De rue en rue, recherchant la lumière et la foule, je me hâtais le cou tendu dans cette poursuite angoissante. La pluie m'avait tellement mouillé que, par instants, de brusques frissons de froid me secouaient, me donnant la sensation que j'allais tomber évanoui. Trois fois je m'appuyai au mur et je demeurai ainsi quelques instants dans la rue de la Propaganda, où j'arrivai quand les magasins commençaient à fermer.

Je ne sais plus comment je me trouvai sur le seuil d'un grand magasin ; je me rappelle qu'un gros homme vint à moi et me dit d'une voix rude :

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Je cherche du travail, répondis-je. Je ferai ce que vous voudrez, même le métier de portefaix.

— C'est à cette heure que tu viens, vagabond ?

— Ne me chassez pas, repris-je — et je lui aurais donné la moitié de mon sang pour une bonne parole. — Je ne demande pas beaucoup... quelques lires... de quoi vivre seulement !

— D'où viens-tu ? demanda le gros homme qui avait une petite tête et des yeux de porc, d'où viens-tu pour être si mouillé ?

— Je viens de la rue où tout le monde m'a chassé. Ne me renvoyez pas. Je ferai ce que vous voudrez. »

Le triste sire qui n'avait rien d'humain qu'une stupide cruauté, me toisa, sourit en secouant la tête, et dit :

« Va-t-en, va-t-en ; je n'ai pas besoin de toi. »

Un éclair de révolte brilla dans mes yeux menaçants. Le visage de l'homme devint sombre, et il cria :

« Allons ! je t'ai dit de t'en aller, es-tu sourd ?

— Mais il faut donc que je meure de faim ? criai-je à mon tour. Veux-tu que je prenne le couteau pour ne pas mourir ? »

Je fus poussé dans la rue où je roulai dans la boue. Je me relevai fou de colère et j'allais m'élancer, mais quatre bras vigoureux me retinrent, me tirèrent en arrière et me poussèrent en me bourrant les côtes de coups de poings à me faire perdre le souffle. C'était la société qui intervenait. J'entendis les sifflets et les rires de ceux qui avaient assisté à la scène.

Quelques heures plus tard, je venais m'échouer sur mon grabat, claquant des dents, brûlant de fièvre.

Et le deuxième jour passa comme le premier.

Il fut terrible et silencieux. J'avais dans le sang comme un feu qui me consumait. Aucune parole ne sortit de ma bouche. La faim resserrait ses nœuds cruels, allongeait ses mains crochues pour déchirer mes entrailles; elle s'attachait à moi pour verser dans ma cervelle ses ténébreuses suggestions.... Il y a des gens qui ont trop.... Prends-leur! Prends! Prends! Je me surpris deux fois avec des mains tremblantes à la devanture d'un boulanger, et deux fois j'avalai ma salive amère et je continuai ma route.

A la nuit, je me trouvai à la gare Centrale. Le ciel était devenu serein et l'air était plus doux. J'attendis parce que beaucoup d'autres attendaient. Je me mis à l'écart. Un train arriva. Un flot de voyageurs se déversa sur la place de la Gare.

Je vis venir vers moi un monsieur qui portait deux valises; je m'approchai comme faisaient les autres; je demandai :

« Monsieur veut-il un porteur?

— Ce n'est pas la peine, » répondit-il.

« Je le suivis quelques pas encore.

— Donnez-moi deux sous, » repris-je en tordant ma casquette.

Le monsieur s'arrêta et me regarda.

« Prends, » murmura-t-il, en me tendant une valise. Puis :

« Tu as faim ? ajouta-t-il.

— J'ai faim.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-cinq ans.

— Et pourquoi ne travailles-tu pas ?

— Monsieur, il y a plus d'un mois que je cherche et je suis chassé de partout.

— Demain, à deux heures, viens rue della Mercede, n° 20.

— Merci, monsieur, je viendrai. »

Je n'avais pas fait quatre pas que j'entendis une course précipitée et des voix qui criaient :

« Voleur, il nous vole notre métier ! Voleur, il nous vole notre métier ! »

Je fus entouré d'une bande de forcenés qui m'arrachèrent la valise, me malmenèrent, me jetèrent à terre, et, pour la seconde fois, à mon corps défendant, je fus conduit au poste.

Quand je tombai, à bout de forces, sur mon grabat, je me dis :

« Duccio, l'heure est venue, souviens-toi de ta mère et prépare-toi. Demain, les quatre planches bénies t'emporteront d'ici. »

Puis je serrai ma gorge avec ma couverture pour ne pas pleurer. Je ne voulais pas pleurer ; je ne voulais pas avoir peur.

Je me recueillis dans un muet adieu aux hommes que j'aimais, à l'amie lointaine que je ne reverrai jamais plus ! Et je fermai les paupières, je serrai les lèvres parce que je ne voulais pas pleurer. Tout à coup je me sentis envahi d'une faiblesse étrange, mes pensées se confondirent et s'éteignirent peu à peu. C'était le sommeil de l'évanouissement.

Le lendemain, quand je rouvris les yeux, je trouvai près de moi un pain chaud et un gobelet de vin.

XIII

L'INESPÉRÉE.

J'AVAIS posé mes mains sur ses tempes, et lentement, en souriant, je lui renversais la tête en arrière, de sorte que sa gorge blanche se découvrait, toute frémissante sous les palpitations du rire. Vu ainsi, de profil, ce petit visage d'enfant ou de madone prenait une grâce nouvelle. Le contour délicat de la bouche entr'ouverte, le frémissement des minces narines roses, l'éclat des yeux légèrement renversés, la blancheur pure du front, et l'ombre que la lèvre inférieure mettait en haut du menton, là où les baisers sont le plus doux, tout cela me le rendait, ce cher visage, si nouveau et si beau, que je ne pus m'empêcher de crier mon admiration.

« Je te plais...? » demanda-t-elle en souriant, joyeuse de se voir tant aimée...

« Tu me plais plus que tout! Je ne sais pas ce que je ferais pour toi, mon amour. »

Et comme j'avançais les lèvres pour l'embrasser, elle se dégagea, en riant :

« Non..., non... pas encore. »

Nous étions dans un jardin, à Ravenne, et il me semblait que c'était le printemps. Serenella avait une robe vermeille; elle tenait un rameau de myrte dont le feuillage faisait une ombre sur ses épaules. Le

soleil avait à peine dépassé les haies du jardin, et il s'attardait dans les rameaux en fleurs des trembles. Nous entendions une alouette chanter en plein ciel, mettant comme une légère tache d'argent dans l'azur immense, et toutes choses, dans ce bain de pure lumière matinale, étaient ineffablement suaves. Ravenne apparaissait, élevant sa couronne de tours dans le nimbe d'or du soleil, et le petit jardin était au milieu d'une mer de lumière.

« Nous sommes seuls, maintenant, disait Serenella, bien seuls ! »

Et, tandis qu'elle s'abandonnait, inclinant sur mon épaule son beau visage qui sortait comme un merveilleux albâtre de sa robe vermeille, j'entendais le chant de l'alouette matinale monter de plus en plus vibrant ; ce n'étaient plus des trilles, ce n'étaient plus des gazouillements suivis de silences, des reprises, des sautes, des fusées de notes ; il devenait uniforme, il redoublait d'intensité, se fondant en un son éclatant, qui paraissait venir de distances infinies. Et, tandis que Serenella se serrait contre mon cœur pour me réclamer comme son bien, tandis que dans ses yeux je voyais la langueur méditative de la tristesse, je ne sais par quel mystérieux enchantement, ce chant, qui arrivait de l'infini, retenait mon âme vaincue inéluctablement.

Puis je m'éloignais. L'île de printemps disparaissait, elle était lointaine comme un flocon d'écume sur la mer, et le chant était proche, continu, toujours plus vibrant.

Je me dressai sur mon grabat, je restai un instant l'oreille tendue pour reprendre conscience, et je rejetai les couvertures. La sirène de la maison appelait au travail ; il devait être tard : les autres matins j'étais déjà dans la rue, à cette heure. Le sommeil m'avait vaincu.

« Si j'ai rêvé d'elle, pensai-je, je pourrais bien en avoir des nouvelles. »

Et je me plus à tirer de ce songe de joyeux pressentiments.

Tout à coup on frappa timidement à la porte.

« Entrez ! » criai-je.

La porte s'entr'ouvrit, et dans l'entre-bâillement apparut Dora, la plus grande des deux fillettes que ma vieille voisine faisait mourir à petit feu.

Nous étions devenus de bons amis, parce que tous les soirs je lui portais du pain en cachette.

Comme elle me regardait silencieusement, je lui demandai :

« Que veux-tu ?

— Hier soir une dame est venue te demander.

— Une dame ? Que voulait-elle ?

— Rien.

— Elle t'a parlé ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Elle a demandé si tu habitais ici.

— Et puis.

— Et puis elle a demandé si tu te portais bien.

— Elle était jeune ?

— Je ne sais pas.

— Mais tu as vu sa figure ?

— Non.

— Et elle ne t'a pas dit qui elle était ? Tu ne sais pas son nom ?

— Non.

— Tu étais seule ?

— Il y avait aussi ma sœur.

— Et dans le corridor, il n'y avait personne ?

— Personne.

— Elle est partie tout de suite ?

— Oui, elle est venue voir ta chambre, et puis elle est partie.

— La porte de ma chambre était ouverte ?

— Oui, tu ne l'avais pas fermée, mais j'y faisais attention.

— Et tu ne peux pas me dire si elle était jeune ?

— C'était une femme... » répondit Dora en clignant de l'œil, évidemment humiliée de ne pas trouver une réponse satisfaisante. Je caressai sa pauvre petite figure amaigrie, et, avec un sourire qui l'illumina, elle leva vers moi ses yeux brillants.

« Tu n'es pas fâché contre moi ?

— Non, mais si elle revient, viens m'appeler tout de suite.

— Et si je ne peux pas ?

— Pourquoi ne pourrais-tu pas ?

— Si maman m'enferme.

— Alors, peu importe. Fais attention cependant si l'on me cherche.

— Oui, répondit Dora.

— Adieu.

— Adieu. »

Elle ouvrit la porte et disparut.

Peu après, je me mis en route pour aller rue Flaminia, au magasin.

Ce que m'avait dit Dora s'était fixé dans mon esprit. C'était un problème difficile dont je poursuivais en vain la solution. J'avais beau chercher, je ne trouvais pas qui pouvait être la dame qui était venue me voir à Rome, où je ne connaissais personne.

Déjà, je n'avais pu m'expliquer comment j'avais trouvé, le troisième matin de mon triste jeûne, un pain chaud et un gobelet de vin près de mon grabat. J'avais eu beau interroger les voisins, personne n'avait pu me donner la moindre indication qui me mît sur les traces de mon mystérieux bienfaiteur. Je ne savais que penser ? Quelqu'un avait dû s'introduire dans la chambre pendant mon sommeil, et,

comme le pain que j'avais trouvé était chaud encore, il ne devait pas s'être passé longtemps entre la visite de l'inconnu et mon réveil. Était-il possible qu'aucun des locataires de la maison ne l'eût aperçu s'il était vraiment entré et sorti en plein jour ? Je ne m'en serais plus préoccupé, attendant une occasion plus favorable, si ma curiosité n'avait été réveillée par la visite de cette dame qui était venue s'informer de ma vie et de ma santé. Quelques jours auparavant, Matteo Adeva, me rencontrant sur la place dei Cinquecento, m'avait salué d'une phrase ambiguë :

« Attention, mon garçon, quelqu'un est sur tes traces ! »

Maintenant, cet avertissement me revenait en mémoire.

Je marchais le long de la rue, bordée d'un côté par la Villa Borghèse et de l'autre par les murs de l'Antique Rome.

Le soleil, coulant à travers les pins et les sapins de la Villa, mettait des taches sur les grands bâtiments de Sangalla, les colorant d'un rouge vif qui s'harmonisait heureusement avec le vert sombre des vieux arbres majestueux. Je marchais vite, la tête baissée, lorsque j'entendis une voix derrière moi, qui criait :

« Attends, ne cours pas ! »

Je me retournai et je vis Matteo Adeva qui me faisait signe de m'arrêter.

Cette nouvelle rencontre était loin de m'enchanter, et je manifestai ma mauvaise humeur, si bien que, quand il fut près de moi, Adeva s'écria :

« Ne faites pas tant le fier, mon prince ; j'ai à te parler de choses qui t'intéresseront. »

Il me rejoignit, et nous descendîmes ensemble vers Porta del Popolo.

Voyant qu'il continuait à m'observer sans mot dire, je lui demandai d'un ton irrité :

« Qu'as-tu à me regarder ? C'est tout ce que tu avais à me dire !

— Je te regarde parce que j'ai plaisir à voir comment est fait un gueux honnête. »

Il s'arrêta un instant, puis il reprit en clignant de l'œil :

« Mais es-tu bien sûr d'avoir toujours été honnête ?

— Que veux-tu dire ? demandai-je en m'arrêtant à mon tour.

— Ne te fâche pas ! quand on porte des souliers qui montrent les dents comme les tiens, on n'a pas le droit d'être orgueilleux. Du reste, je suis ici pour te rendre un service.

— Vraiment ? Et quel intérêt y as-tu ?

— Aucun. Je suis un grand admirateur de l'honnêteté et je veux t'être utile, voilà tout. Le directeur de mon cirque disait toujours qu'on ne vit pas de pain sec, et pour le prouver, il nous faisait marcher à coups de bâton. Les bêtes même avaient appris sa maxime. C'était un homme de cœur. Il s'appelait James Matulka et était né un peu dans tous les pays. Donc, comme je t'admire, je veux que tu me doives de la reconnaissance.

— Voyons, » répondis-je.

Matteo Adeva s'arrêta, et, baissant la voix, il me demanda :

» Tu connais Anna Dia ?

— Non.

— Anna Dia, comme son nom l'indique, est une femme, et elle a le bras long.

— Et puis ?

— Et puis, Anna Dia te connaît.

— C'est le vin que tu as bu hier soir qui te fait parler ainsi ? demandai-je en faisant mine de partir.

— Attends, reprit Adeva en me retenant par un

bras, je ne t'ai pas tout dit ! Tu es enragé. Calme-toi. Mon discours devrait t'intéresser.

— Je n'ai pas de temps à perdre. Explique-toi.

— Le patron peut t'attendre. Demain, très probablement, tu le planteras là. Donc Anna Dia a su que tu t'appelles Duccio della Bella et elle a su que tu es arrivé à Rome avec un compagnon qui a disparu.

— Elle sait aussi où il est ?

— Oui, mais cela ne te regarde pas. »

Il mit ses mains dans les poches de son gilet, puis il me demanda d'un air sournois, en baissant la tête. :

« Dis-mois un peu, avant de venir à Rome, où étais-tu ?

— Tu ne le sais pas ?

— Non.

— J'étais à Milan.

— Bravo, tu étais à Comacchio. Et... tu ne te rappelles pas pour quelle raison tu t'es enfui ?

— Si tu es si bien informé, tu peux parler clairement. J'ai la conscience tranquille.

— Anna Dia, reprit Matteo, est une pauvre vieille qui a besoin de clients. Elle m'envoie pour te dire qu'elle veut faire un pacte avec toi.

— Et lequel ?

— Ecoute-moi tranquillement et ne m'interromps pas. »

Nous nous remîmes à marcher en nous arrêtant de temps en temps.

« Tu es un garçon intelligent, plus intelligent que nous tous. Tu as de l'instruction. Je sais aussi cela. C'est un article qui peut être très utile, qui même, en ce moment, est de première utilité. Ecoute : service pour service. La justice est sur tes traces ; tu es inculpé de complicité dans un assassinat.

— Moi ! criai-je indigné.

— Calme-toi, quel mal y a-t-il? reprit Matteo

avec un cynisme irritant. Cela se comprend, il y a des moments où il faut agir, et, dame! on peut forcer la dose. Dans ton cas, d'ailleurs, si tu n'avais pas été le plus prompt, tu y laissais ta peau. Attends... laisse-moi finir. Les choses ne se sont pas passées ainsi, c'est entendu, mais la justice est persuadée de ce que je t'ai dit, et tu pourrais parler pendant sept ans sans la convaincre du contraire. Donc on te cherche. Il pourrait se faire que ce soir même on t'amenât à *Domo Petri*, et alors, adieu Duccio della Bella! Ton sort est réglé. Il ne te reste qu'une porte de sortie: écouter ce que veut te dire Anna Dia.

— Mais qui est cette femme?

— Elle est toute puissante. Il te suffit de savoir cela. Elle a des amitiés en haut lieu, là où est le dépôt des menottes. Elle connaît ta vie, et elle peut faire de toi ce qu'elle veut.

— Mais que peut-elle faire, au nom de Dieu? criai-je, écœuré de toutes ces malpropretés. Dis-lui donc à cette vieille espionne, dis-lui de me dénoncer! Je n'ai peur ni d'elle, ni de ta loi. Et maintenant laisse-moi la paix.

— Ne fais pas le têtu. Ce soir, à dix heures, je t'attends au Vicolo della Reginella. Tu me verras arrêté devant une porte. Prends garde que si tu refuses tu te perds pour toujours. »

Je repris ma route sans tourner la tête, je courais presque, en proie à un trouble qui m'empoisonnait la douceur du jour serein.

Cette âme louche avait livré mon âme au supplice du Doute. Je savais désormais quelle pauvre chose était, parmi les hommes, un isolé comme moi, et je savais que la vérité ne peut prévaloir contre la Société coalisée, jugeant au nom des préjugés qui forment son patrimoine sacré de défense contre les parias qu'elle a rejetés de son sein. Mon innocence et ma fierté se tourneraient contre moi et ne servi-

raient qu'à aggraver ma peine. Nos traces n'étaient pas effacées puisque Matteo Adeva connaissait mon passé. Ce qu'il avait prédit pouvait se produire. Quand j'arrivai au magasin de quincaillerie où, grâce à la protection de l'inconnu dont j'avais voulu porter la valise à la gare, j'étais entré en qualité de commis, mes camarades me dirent que le directeur m'attendait à son bureau. J'y allai, la gorge serrée par l'émotion. Etait-il possible que j'eusse à reprendre le terrible chemin que je venais de parcourir ?

J'arrivai auprès du pupitre sur lequel était penchée la tête chauve de notre chef et j'attendis quelques minutes sans que Sa Majesté bureaucratique daignât s'apercevoir de ma présence; enfin, il leva lentement les yeux, et me demanda : « Que voulez-vous?

— On m'a dit que vous désiriez me parler.

— Comment vous appelez-vous ?

— Duccio della Bella.

— Ah, Duccio della Bella ! » Il passa sa main sur son crâne, comme pour rafraîchir sa mémoire incertaine, et reprit :

— Ah! oui, vous êtes Duccio della Bella.

Monsieur della Bella, j'ai de mauvais renseignements sur votre compte.

— De qui viennent-ils ?

— C'est un rapport confidentiel..

— Ce ne peut être que des calomnies !

— Je ne vous ai pas fait appeler pour entendre votre défense. D'ailleurs je ne vous ai pas encore accusé. Je voulais seulement vous dire que, si de tels avis se répétaient, je serais contraint de prendre des mesures sérieuses. »

Il baissa de nouveau sa grosse tête sur les papiers sales, et reprit son travail.

« Je puis m'en aller ? demandai-je après avoir attendu quelque temps.

— Allez, » grogna la tête chauve.

Je me sentis un peu plus tranquille. La tempête attendue ne m'avait pas renversé. Ce fut seulement le soir, dans le silence de mon taudis, que l'angoisse de l'inconnu me ressaisit, plus cruelle que jamais.

Quand j'eus allumé la chandelle, j'aperçus sur le mur, au-dessus de mon grabat, comme une suite de mots tracés d'une écriture incertaine.

Je m'approchai, et la phrase qu je lus me donna une soudaine émotion au cœur. Elle disait: *Serenella est ici.*



XIV

A SUBURRE.

Le nom seul de Serenella suffit à me faire oublier mon nouveau malheur. Une joie soudaine, une force, une ardeur inusitées vinrent accélérer les palpitations de mes veines; je me sentais prêt à tout, puisque mon amie était près de moi. Qui pouvait avoir écrit son nom sur le mur ? qui était entré dans ma chambre ? Je sortis pour interroger Dora. Je la trouvai sur la porte de son bouge.

Comme j'allais lui parler, j'entendis sa voix plaintive :

« Maman est malade, dit Dora en réponse à la question muette qu'elle lisait dans mes yeux.

— Depuis quand ?

— Elle est tombée ce matin et elle ne s'est plus relevée. »

Elle donnait ces détails d'une voix tranquille, sans émotion, comme si la chose ne la regardait pas.

« Elle se roule par terre dans la chambre, ajouta-t-elle.

— Le docteur est venu la voir ?

— Je ne sais pas.

— Et maintenant elle est seule ?

— Non, il y a Cajela, et aussi Cirifischio.

— Qui est-ce, Cirifischio ?

— C'est l'homme qui nous bat. »

La dernière phrase dite, elle baissa la tête.

« Il est venu quelqu'un me demander, aujourd'hui ? dis-je après un silence.

— Oui.

— Qui ?

— Un homme.

— Il était déjà venu ?

— Non.

— Tu lui as parlé ?

— Je lui ai demandé ce qu'il voulait, mais il ne m'a pas répondu. Il est entré dans ta chambre.

— Tu l'as suivi ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a posé une enveloppe sur la table, puis il s'est assis sur le lit.

— Il est resté longtemps dans ma chambre ?

— Je ne sais pas, parce que Cirifischio est venu me chercher pour me battre. »

Je lui donnai son pain comme d'habitude et je m'éloignai. Je voulais vérifier si elle m'avait dit la vérité.

Je trouvai en effet dans mon sombre taudis la lettre annoncée. Je déchirai l'enveloppe et je lus :

« Viens dans la ruelle della Reginella, au nº 25. C'est pour ton bien. »

Il n'y avait pas de signature. L'écriture était mal assurée comme celle du mur. Pas de doute, donc, la même personne qui m'avait annoncé l'arrivée de Serenella, me conseillait de venir au rendez-vous équivoque qui m'avait été fixé. Un seul homme était entré dans ma chambre, un inconnu, peut-être Adeva lui-même.

Mais que pouvait-il y avoir de commun entre Serenella et le mauvais sujet qui m'annonçait son arrivée ? Etait-il possible que Serenella, trahie par

son inexpérience, fût la victime de ces fils de Suburre? N'était-ce pas plutôt un stratagème, habilement inventé pour jeter le trouble dans mon âme ?

Je ne savais à quel parti m'arrêter. Un doute terrible m'agitait : la colère, l'angoisse, la crainte, l'ironie, la défiance se succédaient dans mon esprit. Enfin, la pensée qu'elle pouvait avoir été attirée à Suburre me décida tout à coup ; je descendis l'escalier en courant et je me trouvai dans la rue.

Il faisait nuit. Rue Nazionale, je m'arrêtai à la porte d'un café pour voir l'heure. Il manquait quelques minutes à l'heure fixée pour le rendez-vous. Je repris mon chemin en toute hâte.

Je pensais à Serenella, à ma douce colombe que j'aimais autant que le soleil, et à qui ma jeunesse et mon intelligence avaient élevé un autel où sa belle âme régnait sans partage. Ainsi les genêts couvrent les sables de la lande pour parer les songes de leurs fleurs vermeilles.

La pensée qu'elle était peut-être à quelques pas de moi, qu'elle avait fait — qui sait comment — le voyage jusqu'à la ville dont elle parlait comme d'un pays lointain, là-bas à Comacchio, m'emplissait d'ivresse. L'amour avait guidé ses pas. Compagnon pensif et assidu, aux yeux sereins, il lui avait montré la route. « Marche, marche, il t'attend et il souffre ; tu seras pour lui comme une rosée bienfaisante, comme une ombre tutélaire. Dans la tristesse de sa vie, ses forces se consument ; marche, ma belle amie, quand ta jeunesse sera passée, tu n'auras plus de joie si tu perds ton ami ; vous serez comme deux sillons qui s'unissent au bout du champ, comme deux étoiles qui montent de l'inconnu pour se rencontrer, avant de retomber dans l'inconnu. »

« Marche : si tes petits pieds saignent, il les baisera en pleurant ; si tu es à bout de forces en arrivant, ses bras puissants te soutiendront ; si tu es toute trem-

blante de froid, il te réchauffera de ses baisers. C'est moi qui te guide, moi qui t'ordonne, Serenella, moi, l'Amour ! »

Ah ! je sentais bien que je l'enlèverais dans mes bras, fussé-je seul contre mille ; je sentais qu'aucun homme ne me la prendrait ; je sentais que je la sauverais de leur vulgarité brutale, dussé-je la couvrir, morte, de mon cadavre.

Et si rien de cela n'était ? Si elle attendait simplement mon retour dans son petit nid, au milieu des eaux ? Si j'étais victime d'un piège ? Cependant quelqu'un avait dû arriver de là-bas, quelqu'un avait parlé. Omero ? ce n'était pas possible. A cette heure, Omero voyageait dans des régions inconnues.

Tout ce mystère, où je me trouvais perdu depuis quelques semaines, me jetait dans une anxiété dont je voulais me délivrer à tout prix. Si le destin devait me replonger dans ces ténèbres, à quoi bon se révolter contre le destin ? Dans un instant, j'aurais le mot de l'énigme.

Je traversai les rues populeuses le long desquelles les lampes électriques projettent leur lumière légère, couleur d'aurore ou de perle. Je m'enfonçai, après avoir dépassé la place Venezia, dans un labyrinthe de ruelles et de passages où la lumière diminuait de plus en plus. Ces rues étaient resserrées entre de très hautes maisons, d'où ne s'échappait aucun bruit. Des portes entre-bâillées laissaient voir de longs corridors où une petite lanterne jetait une faible clarté rougeâtre. Le fracas des rues voisines, qui ne connaissent pas le sommeil, n'arrivait plus que lointain et affaibli. De rares bruits de pas, une ombre qui glissait dans l'auréole lumineuse d'un réverbère, le bruit sec d'une porte qu'on ferme, un son de voix passant à travers une fenêtre close, l'écho d'une chanson à boire, c'était peu à peu un autre aspect de l'âme de la grande ville qui se révé-

lait : son âme de tristesse que la misère relègue dans l'ombre. Les ruelles devenaient de plus en plus étroites, de plus en plus sombres. L'air sentait l'humidité. On se serait cru dans un souterrain.

Je hâtai le pas. Il faisait froid. La tempête s'engouffrait en hurlant dans ce labyrinthe de petites rues, et agitait la flamme vacillante des réverbères, en donnant naissance à tout un peuple d'ombres troublées par la nuit.

Derrière une porte, fermée par une barre de fer, à la lueur qui venait d'une chambre voisine dont la porte était entr'ouverte, il me sembla entrevoir une forme humaine. Je m'arrêtai et je m'approchai.

« Que veux-tu ? » demanda une voix rauque.

J'entrevis une vieille enveloppée d'un châle noir. Elle se leva, en murmurant :

« Veux-tu entrer ? »

Tandis que je m'éloignais, j'entendis dans l'intérieur de la maison un tumulte, des imprécations, des rires, des menaces. C'étaient les voix du vice, enrouées, rauques, entrecoupées de hoquets, ces voix qui tiennent du grognement et du rugissement, voix sans âge et sans sexe qui signifient l'extrême abrutissement de la misère et de l'ignominie. La vieille prêta l'oreille un moment, puis elle vint se rasseoir en jurant.

J'éprouvai tout à coup un sentiment de révolte contre le destin qui me plongeait dans cette boue humaine, où l'on oublie le soleil, où la vie se flétrit entre les jeûnes et les orgies. C'était l'antre de la grande cité, vieille de plus de mille ans, l'immonde repaire des misérables que la Rome impériale faisait brûler sur les bûchers pour rendre plus tragique le dénoûment d'un drame.

Des enfants, des vieillards, des jeunes filles, des femmes, grouillaient là-bas dans une horrible promiscuité, sans loi ni frein pour retenir leur instinct

de bêtes aveugles, incapables d'un sentiment humain. De ces grabats, dont le vice n'exclut pas la faim, des yeux troubles guettent le moment où la société sera ébranlée. Ce jour-là les barbares s'élanceront, la hache en main, avec des cris horribles, sur ses ruines pitoyables.

Je poursuivis ma marche, en regardant attentivement, parce que je ne savais pas où était le lieu précis de mon rendez-vous avec Adeva. J'aperçus une femme, assise sur les marches d'une maison malgré le froid. Elle avait la tête entre les mains et les coudes appuyés sur les genoux. Elle portait un petit châle de laine qui lui enveloppait les épaules; une mauvaise robe de satin jaune, toute déchirée, couvrait son corps affaissé.

Elle leva un peu le front à mon passage, elle me fit de la tête signe de la suivre, et, sur mon geste de refus, elle retomba dans son abrutissement sans pensée, sans douleur ; elle se tut, n'ayant plus de vie que dans ses yeux brillants, force unique de son âme à demi-morte.

Peu après, deux ivrognes s'approchèrent d'elle en titubant, l'accablèrent d'injures, la frappèrent, et lui crachèrent au visage; elle resta accroupie sur le seuil, honteuse, la tête dans les mains, immobile et taciturne comme une vieille rosse habituée aux cris et aux coups, sans une révolte contre ceux qui la bafouaient maintenant, oubliant que c'étaient eux qui l'avaient faite ce qu'elle était.

Dans la suite des siècles, un seul homme eut conscience et pitié d'une semblable misère : ce fut le fils de Myriam, le doux Galiléen.

Tout à coup, j'entendis une course précipitée, un bruit d'étoffes froissées, suivis d'un éclat de voix brèves. Je m'arrêtai pour regarder, ne sachant ce qui arrivait : au bout de quelques secondes, je vis des femmes passer devant moi en courant.

L'une d'elles se retourna pour m'avertir timidement :

« Les agents! les agents! »

En un instant, elles se dispersèrent dans l'enchevêtrement des ruelles. Derrière elle, à pas comptés, le visage à demi caché sous la visière du képi, apparurent deux agents; ils parcoururent la ruelle sans préoccupation apparente, tels deux philosophes attentifs à résoudre les problèmes obscurs de la destinée humaine.

Ma répugnance augmentait à mesure que j'approchais du but. Mais je n'eus pas une seule fois la tentation de revenir sur mes pas. Il vaut mieux, pensais-je, affronter le destin que se terrer dans l'ombre comme une bête stupide qui ferme les yeux pour se croire en sûreté. Et puis que m'importait mon propre salut si Serenella était en péril, si elle était victime de cette mauvaise engeance de vagabonds et de voleurs ?

Ce n'était chez moi qu'un doute assez vague; cependant je n'étais pas tranquille.

Vers le bout de la ruelle, là où l'obscurité était la plus profonde, derrière une porte entr'ouverte, j'entendis tout à coup un murmure de voix, puis quelqu'un prononça distinctement mon nom.

« Duccio della Bella ?

— Adeva ! » répondis-je.

Le vagabond apparut sur le seuil, et, rapidement, à voix basse, chuchota :

« Viens, tu es en retard. »

J'entrai, le corridor était absolument noir.

« Reste ici, dit Matteo Adeva à quelqu'un que je ne voyais pas. Ne ferme pas la porte. Nous attendons encore Sprillo et Boccia.

— Je ne bouge pas, » répondit une voix dans l'ombre. Alors Adeva me prit par la main et me conduisit le long du corridor jusqu'à un escalier

étroit et glissant qu'il se mit à monter lentement. Je marchais derrière lui. Mon cœur battait à coups précipités.

D'en haut, arrivait le son de voix discordantes. Nous nous arrêtâmes devant une porte disjointe qui laissait passer la lumière par de larges fissures.

Adeva frappa doucement trois coups.

On fit silence à l'intérieur :

« Qui est là ? demanda une voix tout près.

— Ouvrez, » répondit Adeva.

Nous fûmes introduits et la porte se referma derrière nous. La chambre était basse, sale, éclairée par une lampe à pétrole posée sur une table. Tout autour courait un divan bas qui perdait son crin, à force d'usure. Aux murs, étaient pendues de grandes peintures pornographiques et des photographies où ressortaient de pâles visages d'enfants.

Je remarquai qu'Adeva se tenait sur la porte d'entrée ; près d'une porte latérale, était assise une femme d'une cinquantaine d'années, grasse, huileuse comme une outre, avec des yeux de scarabée enfouis dans un large visage pointillé de vers.

Assis en travers ou vautrés sur le divan, j'aperçus Righetto le mendiant; Nino, le frère de Cajela; Ghetano le savetier qui habitait dans ma maison du quartier San-Lorenzo, et beaucoup d'autres que je ne connaissais pas.

« Catuba, cria Righetto à celui qui me parut être le personnage le plus considérable de l'assemblée, Catuba ne dors pas, c'est à ton tour maintenant. »

Ce Catuba était un jeune homme qui semblait avoir dépassé de peu la vingtaine, mais que le vice avait déjà marqué de son empreinte.

Il avait des joues décharnées, une bouche mince, des yeux légèrement sanguinolents, et son visage

exprimait un cynisme révoltant. Il portait un mouchoir noué autour du cou, et une casquette dont la visière était exagérément inclinée sur l'oreille droite de façon à laisser voir une mèche de cheveux rebelle qui achevait de lui donner cet air effronté de garçon coiffeur belliqueux propre aux ruffians de la Suburre.

Il était couché sur le flanc, la tête appuyée sur la paume de sa main droite, dans l'attitude d'un homme qui considère que la vie est insipide, et accorde autant de valeur aux hommes, ses pères, qu'à un tas de fumier. Il faisait mine de sommeiller, de s'ennuyer, et cet apparent détachement lui valait la considération de ses camarades.

Quand il entendit la voix de Righetto qui l'invitait à se souvenir du fugitif présent, il souleva les paupières, cracha, et demanda, sans bouger :

« C'est ça le merle ?

— Oui, » répondit Adeva.

Un ricanement parcourut l'assemblée.

Je restai immobile et je regardai. J'étais bien certain d'être tombé dans un piège, mais je ne comprenais pas pourquoi.

« A qui revient le mérite de l'avoir amené ici ? demanda Catuba.

— A moi, » répondit Adeva.

Catuba se mit sur son séant et dit à la femme qui se tenait à l'écart.

« Maddalè, apporte du vin. Nous voulons nous rafraîchir. »

Quand la femme fut sortie, il y eut un silence de quelques instants.

Je me tournai vers Adeva, qui s'était adossé à la porte, et je le regardai fixement dans les yeux sans parler. L'hypocrite eut un sourire dédaigneux, et, me désignant Catuba, il dit :

« Regarde par là : c'est lui le chef.

— Ne te presse pas, ajouta le jeune homme. Il n'y a pas de quoi te réjouir. »

Je comprenais la menace cachée sous ces paroles ambiguës, mais je continuais à me taire, refrénant mes idées de violence, et méditant un acte rapide et audacieux qui me délivrât, lorsque j'aurais satisfait ma curiosité et pénétré ce mystère.

Ils burent à grands coups en se passant le verre de main en main. Maddalè fit le tour avec la bouteille. Catuba fut le premier et le dernier servi. Quand il eut vidé le verre jusqu'à la dernière goutte, il frappa du poing sur la table, et cria :

« Et maintenant, à vous ! »

Tous se levèrent d'un seul coup et m'entourèrent. Adeva me prit les bras à l'improviste, si vivement que je poussai un cri en me dégageant d'un mouvement impétueux.

« Doucement, fit Catuba, calmez-vous ! D'ailleurs, il ne pourra nous échapper. »

J'eus un frisson, comme si la pointe d'une lame me passait le long du dos. C'était donc le spectre de la mort qu'ils voulaient évoquer devant mes yeux. Ils étaient une vingtaine d'hommes réunis contre un homme seul et sans armes. J'attendis les dents serrées, prêt à soutenir frénétiquement cette lutte inégale.

« Dépêchons-nous, cria Righetto.

— Fouillons d'abord les poches, ajouta un autre.

— Comment veux-tu qu'il prenne son couteau ?

— Oui....

— Donnons-lui un bon coup, et finissons-en !

— Eh bien, Catuba, y es-tu ? »

Catuba frappa violemment du plat de la main sur la table, et cria :

« Taisez-vous, par le Christ ! »

Tous se turent, en rechignant.

Je sentis tout mon sang affluer au cœur, et mon

visage devint blanc comme sous le souffle de la mort.

« Nous sommes d'honnêtes gens, reprit Catuba en me regardant du coin de l'œil et en souriant. La justice te traiterait plus mal, sans venger personne. Tu as tué un homme, il est juste qu'on te rende la pareille. »

Il fit une pause, puis continua :

« En conviens-tu ? »

Je regardai autour de moi ; dans tous les yeux brillait l'ivresse brutale du mal, un désir forcené de satisfaire l'aveugle instinct de violence.

« Qu'est-ce que c'est ? cria tout à coup Ghetano en se retournant vers la porte.

— Rien, répondit Matteo Adeva, c'est Lalla qui remue. »

Il y eut un nouveau silence, silence de mort ; puis Catuba se pencha vers moi et me demanda :

« Tu sais qui est là ? »

Alors dans ma voix passa l'âpreté soudaine d'un sanglot contenu.

« Qui, au nom de tes morts, qui ?

— Maddalè, dit Catuba à la femme qui se tenait à l'écart, Maddalè, fais-la entrer. »

Je me retournai, la flamme du désespoir dans les yeux, terrifié à la pensée de la voir apparaître, elle, ma sainte ! Pendant les quelques secondes qui suivirent, la respiration me manqua, mon cœur s'arrêta de battre ; je ne voyais plus, je n'entendais plus, j'étais comme mort. Soudain je fis un bond en arrière. Ne rêvais-je pas ? N'étais-je pas le jouet d'une hallucination ? Sita, la fille de Diavolo, était debout dans l'encadrement de la porte.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle. Elle avait la tête haute, et, au-dessus de ses vêtements noirs, ses cheveux roux flamboyaient.

« C'est lui ? demanda Catuba en me montrant.

— Oui.

— Faut-il agir tout de suite ?

— Oui. »

Je me ramassai sur moi-même, prêt à une lutte désespérée, mais avant qu'un seul d'entre eux ait pu faire un mouvement, un choc puissant enfonça la porte qui donnait sur l'escalier, et un homme fit irruption comme une trombe dans la chambre, jetant à terre Adeva. Il bondit vers la table, la renversa en poussant un cri et fit l'obscurité, puis du même élan je me sentis entraîné au dehors.

Quand nous fûmes loin, et que je pus me ressaisir, je levai les yeux sur le visage de mon compagnon inconnu.

« Omero ! toi ! criai-je.

— Marche, tu auras le temps de parler. L'air n'est pas bon par ici. »

Une fois encore avait surgi de l'ombre, pour mon salut, la grande âme fraternelle.



XV

OMERO.

Quand il eut enlevé de son sac tout ce qui m'appartenait, comme il me le dit ensuite, c'était déjà l'aube. La veille, il m'avait écouté parler sans m'interrompre une fois, comprenant trop bien mon désir ; d'ailleurs, il était juste que je voulusse essayer d'une vie solitaire, et il n'avait aucun droit de m'imposer sa tutelle. Il ne lui restait qu'à s'en aller. Il n'avait pu dormir, et, avant l'aube, il fut sur pied pour faire ses préparatifs et reprendre son voyage. Il voulait m'épargner la tristesse des adieux ; quand j'ouvrirais les yeux, il serait loin. Il avait préparé son sac, en ne me quittant pas du regard. Je dormais la tête entre les bras d'un sommeil paisible ; c'était mieux ainsi. Le matin je penserais peut-être qu'il allait revenir, et, peu à peu, je m'habituerais à la solitude ; seul, au fond du cœur resterait le souvenir fidèle de l'ami dévoué qui était allé porter son rêve vers des terres inconnues.

Quand il fut prêt, il jeta son sac sur ses épaules, ramena la visière de sa casquette sur ses yeux, et, avec d'infinies précautions, en se retournant à chaque pas, il gagna la porte. Il l'ouvrit, s'attarda quelques instants à contempler mon sommeil, puis la referma et partit.

Son vieux cœur stoïque n'était pas absolument

tranquille. Il y avait là-bas quelque chose qui lui enlevait sa tranquillité. Et il ne voulait pas en convenir, parce qu'il ne pouvait raisonnablement blâmer cette douce tristesse, amie du silence.

Dans la rue, il trouva les lanterniers en train d'éteindre les dernières flammes argentées; il allait, rasant les murs sans savoir par quelles rues il passait. Il marchait devant lui. Il lui était indifférent d'aller au nord ou au sud. Le ciel serein avait cette pureté cristalline que l'hiver connaît seul. On l'aurait dit de glace, de la glace limpide des fontaines. Omero ne sentait pas le froid, bien qu'il portât les mêmes vêtements qu'à Comacchio : un pardessus à l'ancienne mode et un pantalon qui lui arrivait à la cheville. Il marchait d'un pas rapide. On eût dit qu'il était poussé par le désir d'arriver à temps dans un endroit déterminé. Il traversa Rome, sortit par la porte San Giovanni, prit à gauche le chemin des Tre Madonne et se perdit dans la campagne.

Il continua à marcher, la tête basse, les mains dans les poches du pantalon, jetant un coup d'œil par instant sur la petite ombre qui le suivait, le précédait ou se tenait fidèlement à son côté; par moments, cherchant à éviter les profondes ornières ou les grosses pierres qui encombraient le chemin.

Quand le soleil eut dépassé le méridien, il s'arrêta près des ruines d'un aqueduc, et s'assit.

« Je ne dois pas être trop loin », pensa-t-il.

En effet, en regardant autour de lui, il vit à l'orient, blanchissant à l'horizon, la masse imposante de Rome. Et il n'en éprouva aucune contrariété, au contraire, il sentit que la présence de la grande cité lui était en quelque sorte nécessaire. Elle lui paraissait là-bas plus resplendissante que le soleil, plus riante que le printemps.

Le spectacle était d'une rare beauté. Cependant il devait poursuivre sa route; il m'avait quitté avec la

ferme intention de s'éloigner. Il devait donc aller droit devant lui jusqu'à la première ville qu'il rencontrerait. C'est ainsi qu'il avait toujours fait avant que le fils de Marthe della Bella devînt son compagnon.

Il resta de longues heures appuyé au vieil aqueduc; peut-être était-il fatigué, en tout cas ce prétexte le tranquillisa.

De temps en temps, il levait les yeux vers Rome qui brillait comme un diamant enchâssé dans le grand arc du ciel; il était si absorbé qu'il n'entendit pas un berger qui lui demandait un renseignement. Le soleil achevait sa course qu'Omero était encore là. A quoi pensait-il? Il se faisait dans son esprit un grand vide où apparaissaient les ombres des choses comme s'il était à des kilomètres de distance. Parfois, il lui semblait être dans un lieu obscur d'où il apercevait la lumière répandue à flots sur un immense entassement de maisons, de coupoles, de tours lointaines.

Puis la douce mélancolie des souvenirs le saisit. Il se vit tout à coup devant sa chère Ravenne — il y avait si longtemps qu'il n'y pensait plus! Elle était éclairée d'un soleil d'hiver, elle semblait toute de marbre et de diamant. Au port de Candiano, des navires et des navires étaient descendus. Il y en avait tant qu'on ne voyait plus de l'eau verte que des ruisseaux brillants entre leurs quilles; les voiles claquaient au vent du large, tirant sur les cordages, sur les tambours, sur les grands mâts superbes, ou, quand le vent diminuait, elles se plissaient comme les eaux, tout à coup, en faisant un bruit semblable à celui des premières gouttes de pluie sur le pavé. Il y avait des hommes de tous les pays, venus de la mer jusqu'au petit port que la *Pineta* lointaine et mourante ne surveille plus. Ils criaient et ils chantaient en déchargeant leurs navires sur les chantiers. Ils allaient à moitié nus, malgré le froid. Omero était

encore jeune, il venait à peine d'avoir seize ans. Tous les jours il était à Candiano. Quelque patron accepterait peut-être de l'enrôler parmi les marins de sa brigantine. Il voulait partir.

D'ailleurs, personne ne pouvait s'apercevoir de son départ. Sa mère? il ne la connaissait pas, car, par une criminelle aberration, elle avait refusé le fruit de ses entrailles, incapable d'opposer au cynisme, à la grossière inconscience de la foule la maternité qui est sainte, qui est un mystère sacré de la terre. Il était seul, et ceux qui sont seuls ont la nostalgie de quelque chose qui les attend au loin, toujours plus loin, jusqu'au jour de la mort.

Il vivait alors dans le faubourg de Porta Adriana avec un patron qui lui distribuait également les coups et le pain : peut-être même lui donnait-il un peu plus de coups que de pain. Il devait s'occuper des chevaux, de l'écurie, rester levé une grande partie de la nuit et coucher sur le foin auprès des animaux.

Il n'avait pas d'amis parce qu'il était taciturne ; il souffrait en paix sans éprouver le besoin de communiquer sa peine aux autres ; il prenait de bonne heure l'habitude du stoïcisme qui devait être dans la suite sa plus grande force contre la douleur.

De tous ceux qui vivaient autour de lui un seul être s'était intéressé à lui : une enfant, Donetta. Elle avait treize ans; elle était la fille d'un dresseur de chevaux et d'une prostituée. Grandie dans la rue, habituée, depuis que ses oreilles entendaient, à toutes les malpropretés du ruisseau, elle conservait, par une grâce mystérieuse, une sensibilité triste, qui mettait sur son visage comme un air de noblesse et de bonté.

Elle était gracieuse; elle avait des yeux d'azur et des cheveux noirs courts et frisés. Elle ressemblait aux anges qu'on voit dans les cieux d'or des églises de l'ancien temps.

Un jour, elle allait être renversée par un cheval emporté ; Omero la sauva au péril de sa vie. Depuis ce jour, Donetta restait de longs moments devant la porte de l'écurie, à regarder son grand ami travailler.

Omero lui avait fait quelques cadeaux, des cadeaux en rapport avec leur misère. Donetta l'avait remercié d'un sourire, et elle s'en était parée. Elle portait toujours un tablier bleu d'azur qu'il lui avait rapporté de la foire delle Alfonsine, et son visage était comme un printemps en fleurs au-dessus des douces couleurs du tablier.

Il se rappelait qu'un jour — c'était une après-midi de dimanche, son patron était allé à Russi, à la fête, et il n'y avait pas d'ouvrage à l'écurie — pour éviter les gens qui venaient au faubourg boire et s'enivrer, il s'était enfoncé dans la campagne vers la solitude de la Pineta. Peut-être était-on en avril ; les buissons d'aubépine étaient en fleurs ; le soleil était près de se coucher; personne n'apparaissait dans les champs. La terre appartenait tout entière aux âmes solitaires. Il vit deux enfants assis sur le bord d'un fossé ; ils regardaient le ciel qui devenait rose à la mort du jour ; il vit encore un vieux mendiant qui venait de tendre la main dans quelque village éloigné. Puis, plus rien. Les rares maisons qu'il rencontrait étaient silencieuses. Les coqs bruyants, eux-mêmes, semblaient subir le prestige de la grande âme taciturne du soir ; ils picoraient dans les carrés sans chanter, sans glousser, se rapprochant du figuier brun qui leur servirait d'asile pour la nuit.

Omero jouissait de cette paix auguste si profonde que les hommes la connaissent à peine, et il ne se sentait pas seul parce que la Grande Mère était dans son cœur et lui parlait.

Puis, aux champs cultivés succédèrent d'immenses prairies, et la Pineta apparut.

Il passa près d'un bouquet d'arbres penchés au bord d'un puits. C'étaient de vieux chênes au tronc lisse ; ils semblaient écouter la voix éternelle de l'eau dans les entrailles de la terre. Un seul à l'écart veillait, puissant et aveugle.

Quand Omero entra dans la Pineta, le soleil avait l'éclat du cuivre et grandissait de plus en plus, mourant sous le baiser de la terre. Une troupe de cavales blanches passa.

La douceur du lieu était si grande que le promeneur solitaire décida d'y attendre la nuit. D'ailleurs, son patron, revenant ivre de Russi, serait, comme les autres fois, étendu sur les escaliers d'où il ne se relèverait qu'au matin.

Il erra une grande heure sans but, et, la nuit venue, il s'en revenait tranquillement, écoutant les bruits étranges de la forêt, regardant les étoiles qui brillaient entre les feuilles, lorsqu'il aperçut un peu en avant, sur le même sentier, une ombre à peine visible à la pâle clarté des étoiles. Il hâta le pas et distingua la silhouette d'une enfant. Elle marchait lentement, peinant sous une charge de bois. Ses pieds enfonçaient dans le sable. Elle respirait avec difficulté et s'arrêtait de temps en temps. Peut-être, cachée comme elle l'était sous le lourd fardeau, n'avait-elle pas entendu l'approche d'Omero ?

Omero était très fort et il ne fut pas long à prendre un parti :

« Attends, lui cria-t-il, je vais t'aider. »

L'enfant s'arrêta : il lui prit le fagot et le mit sur ses épaules comme rien. La petite se taisait. Omero se mit à marcher. La route était longue et ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Tout à coup, sa silencieuse compagne lui prit les mains, et s'écria doucement :

« Comme tu es bon ! »

Il se retourna, frappé par le son de la voix et reconnut Donetta.

Ils ne prononcèrent pas d'autres paroles; mais Omero aurait voulu porter cette charge de bois jusqu'au bout du monde pour sentir toujours cette petite main dans la sienne.

La route fut brève comme un soupir. Et puis ce fut de nouveau Candiano et ses navires, ce furent les grandes églises où il n'allait pas pour prier, mais pour voir Dieu dans les nuages d'or. C'était toute sa jeunesse qui lui apparaissait avec l'image de Ravenne. Et, un jour, il sut qu'il ne reverrait jamais plus Donetta et il en fut affreusement bouleversé. La douce fleur de tendresse était morte.

Alors, il avait jeté son sac sur ses épaules pour ne s'arrêter plus jamais.

Tout à coup il tressaillit; le vent lui apportait un roulement de sons graves. Toutes les cloches de Rome saluaient le soir.

Il se leva. La campagne était déserte, muette, sans un toit. Omero n'avait jamais vu terre plus triste. Il reprit le sentier sans se demander où il le conduirait. Il lui semblait que le crépuscule fût de cendre; et la lande qu'il parcourait était de cendre et s'étendait à l'infini.

A la nuit noire, il se trouva aux portes de Rome. Il se persuada que le destin n'avait pas voulu qu'il s'éloignât.

Il revint au quartier de San Lorenzo. Il me suivit de loin; il veilla, dans l'ombre, sur ma vie.

Plus habile et plus heureux que moi, il avait trouvé du travail chez un négociant en vins. Étant très sobre, il gagnait assez pour deux.

Toutes les nuits, il montait l'escalier sale de ma maison, il écoutait à ma porte, puis il partait, tranquille si j'étais tranquille.

Il avait appris mes misères au fur et à mesure, et

le hasard l'avait aidé à découvrir le complot qui se tramait contre moi.

Une nuit, comme d'habitude, il était entré dans le corridor obscur, et il allait monter jusqu'à ma porte lorsqu'il s'aperçut qu'on descendait l'escalier. Il se cacha vivement dans le coin le plus obscur du corridor, et il attendit. Bientôt, à la clarté d'un rayon de lumière qui arrivait de la rue, il reconnut Matteo Adeva. Une femme était avec lui, dont le visage, la voix, les gestes le frappèrent. Il attendit quelques minutes pour leur laisser prendre de l'avance, puis, au lieu de monter l'escalier, il sortit, et, rasant les murs, il suivit Matteo Adeva et l'inconnue. Il s'approcha à quelques pas d'eux, faisant l'ivrogne pour qu'ils ne fissent pas attention à lui.

Alors il entendit, et il fut certain. Sita était à Rome depuis un peu plus d'une semaine; elle avait suivi Serenella qui était maintenant enfermée dans un couvent. Elle voulait venger son père.

En chantonnant, et en titubant d'un mur à l'autre, il fut mis au courant de leurs obscures machinations. Il apprit que Sita, pour venir à Rome, avait fait métier de son corps à Bologne, il sut qu'une vieille femme de Cologne lui avait indiqué à qui elle devait s'adresser, dans la capitale, pour accomplir son dessein. Il apprit que Catuba, Sprillo, Adeva, et tous les ruffians de Suburre, pour sa beauté et pour son amour, voulaient donner la vie de Duccio della Bella.

Alors Omero bénit son destin et se mit aux aguets.

Il épia; cependant sa surveillance fut un instant déjouée. Il fut remis sur la voie par la lettre qu'il trouva sur ma table. C'était l'invitation d'Adeva. Alors, il retrouva son agilité et il arriva à mon secours avant qu'un couteau se fût levé sur ma tête.



XVI

LA MAISON DU RÊVE.

« NE laisse pas échapper l'occasion, me dit Omero, continue ton chemin. Tout ira selon nos désirs. Dans quelques semaines, vous serez réunis.

— Elle sait ?

— Rien encore, ne sois pas si pressé.

— Je m'en remets à toi.

— Alors, tâche d'être prudent. Adieu.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Je n'en sais rien maintenant. Quand je pourrai.

— Ne tarde pas trop !

— Non. Adieu, Duccio.

— Adieu, Omero. »

Il s'attela à la petite charrette chargée de légumes, et il jeta dans l'air un long cri, qui se perdit dans la rue solitaire de San Teodoro.

A sa gauche, brillaient aux feux du couchant les grands arbres du Palatin, s'avançant, comme d'énormes toupets, sur le front des constructions cyclopéennes de la Rome impériale ; à sa droite s'élevait une longue rangée de maisons silencieuses et mélancoliques où s'ouvrait de loin en loin une misérable petite boutique.

Comme c'était un dimanche et qu'il n'y avait pas d'auberges dans cette rue, il ne rencontra personne,

à part quelques étrangers qui marchaient raides et tranquilles, en admirant le magnifique spectacle du Palatin. Grandes choses chez de pauvres gens; vains souvenirs de force dans une race d'histrions, c'est ce que pensent avec bienveillance les peuples du Nord.

Le jour était serein et l'air était tiède; on eût dit que l'hiver était exilé vers les cieux du nord.

Omero ne lançait plus son cri. D'ailleurs, à cette heure et dans cette rue, il n'aurait pas trouvé à vendre pour deux sous de sa marchandise.

A l'Arco di Giano, près San Giorgio in Velabro, une petite vieille l'arrêta. Il reprit ensuite son chemin et ne s'arrêta plus. Il traversa la Place dei Cerchi, et, lentement, il tira sa petite voiture le long de la rue de Santa Sabina.

Les dernières maisons se fermaient au pied de l'Aventin. Il montait maintenant le chemin tortueux, flanqué de basses murailles qui protègent les mystérieuses villas de la colline silencieuse.

La rumeur de la ville neuve n'arrivait pas jusque-là. Les ondes des sons, la marée continue de la vie se brisaient contre la citadelle du Capitole; un écho languissant traversait le Forum pour aller s'éteindre dans les vastes cavernes du Palais des Césars. Là-haut, entre les basses murailles du chemin, c'était un magique silence.

De temps en temps, comme la montée était raide, Omero s'arrêtait pour reprendre haleine, et, alors, le craquement de la petite charrette s'étant interrompu, on n'entendait plus que quelques frôlements de l'autre côté des murs, le long des jardins mystérieux, le long des vignes qui entouraient une cabane bâtie à l'ombre d'un pin couleur de fer.

Les obscures divinités antiques, les forces indéfinissables proposées à l'adoration sous la forme de vagues symboles; les voix qui parlèrent à l'âme des

frères Arvales, au fond des bois, dans les champs en fleurs, dans les solitudes désolées, la peur, le désir, l'enthousiasme, tout ce qui fut la religion de la Dea Dia, vit dans ces bosquets épais, qui s'élèvent au cœur de Rome, et qui sont si loin, cependant, de son âme nouvelle, encore engourdie dans l'apathique langueur qui est sur elle depuis des siècles.

On aurait pu croire qu'une des petites portes ouvertes au soleil levant allait s'ouvrir et qu'apparaîtrait dans l'encadrement, debout sur la pierre du seuil, le chef des douze frères Arvales, prêtres augustes de l'immense nature. Enveloppé de sa toge prétexte, le front ceint d'une couronne d'épis noués d'un bandeau blanc; la tête droite, ses yeux profonds fixés sur l'immobilité silencieuse du bois, il lançait, en levant les bras, l'appel à la danse, l'une des premières paroles qui soient issues de l'âme d'un peuple aux premiers temps de son Dieu bienfaisant. « Triumpe, triumpe, triumpe! » Et derrière lui, dans les flots du soleil, répondaient les cris de la multitude, prête à adorer l'esprit infini, le cœur du monde, l'âme du soleil et des épis blonds.

Le chemin bifurquait sous les murs d'un grand jardin; Omero tourna à gauche par la rue de Santa Prisca, vers le couvent perdu là-haut parmi le feuillage épais des cyprès, élevé comme une flamme pure dans l'air immobile. Le soleil, qui n'arrivait pas jusqu'au chemin, s'attardait à éclairer les rares tiges qui s'érigeaient au sommet de la muraille, les rameaux qui dépassaient, le revêtement de lierre et, par endroits, les ruines du mur écroulé; il prenait des tons plus doux, blanchissants; il luisait comme des lueurs d'or pâle sur la chaux éclatante de blancheur, ou s'étendait en une teinte chaude, presque sanglante, sur le feuillage pointu des cyprès.

De l'ombre, on eût dit parfois que les arbres, ainsi éclairés d'un invisible soleil, s'allumaient de

leur propre clarté pour montrer une route infinie jusqu'aux cieux.

Une voiture passa à vive allure, avec un grand tintamarre qui se répercuta et se perdit dans le lointain. Une impalpable poussière d'or s'épandait dans la sérénité du soir, sur les arbres et sur les plantes pour les revêtir d'un éclat doré, âme du soleil agonisant.

Le tintement lent d'une cloche arriva encore; puis ce son même s'éteignit, se perdit dans l'air, alla rejoindre le grand silence. L'enchantement du chemin tortueux, ombragé parfois de grands rameaux étendus, parfois tout clair entre les murs fleuris à leur crête de renoncules jaunes, devint plus prestigieux encore. Là-haut, dans cette couronne muette de jardins fermés, parmi ces frondaisons qui connaissent le silence et l'ombre, Rome dormait.

Omero s'arrêta devant une petite porte grise qui s'ouvrait au mur d'un jardin, et, du poing, il frappa trois coups lentement, à intervalles égaux.

Il n'attendit pas longtemps : la porte s'ouvrit et un petit vieillard apparut.

« Tu es en retard, ce soir, dit-il à Omero. Comment la vente a-t-elle marché?

— Bien, ou plutôt assez bien. Vous savez, Paolo, l'après-midi on n'achète pas beaucoup.

— Fais voir, reprit le petit vieux, en s'approchant de la petite voiture. Peuh! il ne te reste pas grand'-chose. Demain matin, tu te débarrasseras du reste.

— Ainsi soit-il, s'écria Omero en dirigeant la charrette vers l'ouverture de la porte.

— Attention, Paolo, reprit-il. Vous ne pouvez pas passer à la fois la voiture et vous. »

Paolo se rangea, et quand Omero fut entré, il referma la porte, qui grinça. Ils prirent par une allée bordée d'arbres nains.

« Vous avez parlé à la supérieure? demanda tout à coup Omero.

— Oui, répondit Paolo.

— Et qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Tu peux rester.

— Autant que je voudrai ?

— Autant que tu voudras.

— Mais comment lui avez-vous présenté la chose ?

— Tu comprends, ce n'était pas bien difficile.... Il s'arrêta pour enlever avec ses ciseaux des feuilles mortes à une plante.

— Ce n'était pas bien difficile, reprit-il en se relevant, et en poussant un soupir. Je suis vieux et le potager est grand ; puis il faut avoir aussi un œil au verger. Il y a vingt ans, j'en aurais fait le double. Mais maintenant les membres sont fatigués, et il n'y a rien à y faire. Je lui ai dit que j'avais besoin d'un aide.

— Et elle ?

— Elle ? C'est la bonne sœur Anna. Quand tu la connaîtras, tu verras quelle bonté angélique.... Elle n'a rien dit. Elle aurait pu répondre : « Je ne veux pas augmenter les dépenses. » Au contraire elle a dit : « Tu as déjà en vue l'homme qui doit t'aider ? » Et, après quelques mots, elle m'a accordé tout ce que je lui ai demandé. Tu coucheras dans la maison au fond du jardin. Samedi, tu viendras avec moi chez l'Économe du couvent pour t'entendre avec lui au sujet de la paye.

— Et je peux commencer à coucher ici ce soir ?

— Évidemment. Qu'est-ce que tu veux attendre ? Tu me tiendras compagnie. Je suis vieux et seul. Je serai plus tranquille.

— Mais sœur Anna ne vous a pas demandé qui j'étais, d'où je venais ? Elle n'a pas voulu prendre des renseignements sur moi ?

— Parbleu ! elle ne pourrait pas accepter ici le premier venu. Mais j'ai su tout de suite la rassurer en lui disant que je te connaissais depuis longtemps, et

je lui ai raconté tout ce que je savais de ta vie.

— Peu de chose, alors, dit Omero en souriant.

— Pas si peu que ça ! Deux ans, c'est long, et nous sommes bien restés deux ans ensemble à travailler en Vénétie. Tu ne te rappelles pas ?

— Je m'en souviens très bien. Vous aviez alors votre fille avec vous. Elle est à Rome en ce moment ?

— Non, elle est là-haut dans un village de la Sabine. Elle est mariée, elle a déjà trois enfants.

— C'est pour votre bonheur.

— Figure-toi, je ne vis que pour eux. A notre âge, s'il n'y avait pas les fils, les petits-fils, pourquoi vivrait-on ? Tu verras dimanche quels beaux enfants ! On dirait trois beaux rameaux feuillus. Moi, je bénis toujours le nom de Dieu. »

Ils se turent. Ils étaient arrivés à une cabane où Paolo remisait ses instruments de travail.

« Nous laissons la petite voiture ici ? demanda Omero.

— Oui, répondit le vieillard. Arrose seulement les légumes pour qu'ils se conservent mieux et nous irons manger un morceau.

— Tu as faim ? ajouta-t-il en prenant par terre un seau plein d'eau.

— Un petit peu », répondit Omero.

Ils rangèrent la charrette et ils bouchèrent l'ouverture de la cabane avec de la paille et des broussailles. Le soleil allongeait sur le sol des ombres bleuâtres.

La maison du jardinier s'élevait au bout du jardin, près d'un petit mur qui la séparait du verger. Ils prirent par un sentier que bordaient des vignes. Paolo marchait devant, s'arrêtant de temps en temps pour regarder un sillon, un cep, une plante. Omero suivait la tête baissée et les mains derrière le dos.

On entrevoyait à peine au fond, entre les rameaux, les briques rouges du couvent ; seule la pointe du

clocher resplendissait librement dans l'azur; au-dessus des arbres, des bandes de moineaux passaient dans l'air, avec des sifflements et des gazouillements.

La maison du jardinier, qui s'élevait dans un bouquet d'eucalyptus roses et gris, était à deux étages et son grand âge l'avait faite toute noire.

« J'ai préparé ta chambre, dit Paolo, lorsqu'ils furent à la porte. Elle est au levant, du côté du couvent, tu auras le premier soleil. Tu as le sommeil léger ?

— Non.

— Tant mieux, autrement le son des cloches t'empêcherait de dormir. Les premières semaines, je n'ai pas pu fermer l'œil.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. On pourrait sonner le tocsin, que je ne me réveillerais pas. »

Omero s'assit devant la table dans la petite pièce au rez-de-chaussée. Paolo, courbé sur le foyer, attisa la braise pour préparer le dîner.

« Et les sœurs ne viennent jamais dans le jardin ? demanda Omero tout à coup.

— Jamais, répondit Paolo sans se retourner. Jamais. Elles ne le pourraient pas à cause de nous. D'ailleurs, elles n'ont pas une minute; elles sont tout le temps en prières ou au travail.

— Donc, bien que nous soyons ici avec la permission de la supérieure, nous pouvons faire peur aux religieuses ?

— Sûrement, fit Paolo en s'arrêtant de souffler sur la braise. Elles ne doivent pas voir d'hommes. Et pourtant, ajouta-t-il en clignant de l'œil, elles ne devraient pas avoir peur de nous. »

Omero approuva d'un bref éclat de rire, puis il reprit :

« Vous l'avez vue aujourd'hui cette novice de Comacchio ?

— Oui, je l'ai vue dans la cour; elle passait sous le portique. »

Ils se turent; ils avaient épuisé leurs sujets de conversation. Omero savait ce qu'il désirait, et Paolo restait volontiers silencieux, par habitude plutôt que par tempérament.

Ils mangèrent une soupe de légumes, et, quand Paolo eut remis la vaisselle en place, il faisait déjà nuit. Alors, il alluma deux lampes, en tendit une à Omero, et lui demanda :

« Tu viens te coucher ?

— Oui. »

Ils se mirent à monter le petit escalier. Ils s'arrêtèrent à un palier sur lequel s'ouvraient deux portes. « Voici ta chambre à droite, dit Paolo, et voilà la mienne. Bonne nuit. »

Les deux portes se refermèrent en même temps. A peine entré, Omero fit des yeux le tour de sa chambre. Il y avait un hamac, une chaise, une caisse et un grand crucifix pendu au mur. Il se félicita de sa chance. Cette petite chambre était un véritable palais pour lui. Il posa la lampe sur la chaise et s'approcha de la fenêtre ouverte par où l'on apercevait des branches d'arbres et des étoiles. Il resta quelque temps à écouter, appuyé à la barre. Dans le silence de la nuit, un murmure sourd et continu arrivait à travers les arbres. On aurait dit un bruit de litanies, mais n'était-ce pas plutôt le murmure lointain des eaux, une plainte indéfinissable dans l'obscurité ? Peut-être le bruit venait-il de la petite église cachée au fond du jardin parmi les arbres. En écoutant plus attentivement, il distingua quelques mots. C'était la prière du soir des religieuses, ces pauvres isolées qui pleurent la vie, et, dans leur ignorance, cherchent Dieu dans le martyre.

Cela montait et descendait; à la voix unique qui

entonnait le cantique, s'en joignaient cent autres à intervalles égaux. Le son, aurait-on dit, mourait et renaissait de suite, comme le murmure de la mer.

Dans le silence du bois, à travers lequel filtraient à peine quelques lueurs venues de la petite église perdue dans les arbres, cette voix de l'angoisse humaine prenait un charme si douloureux qu'Omero en fut profondément pénétré. Il resta à écouter, l'esprit tendu comme lorsqu'on suit un cri de détresse dans une rue silencieuse, ou dans l'immensité tragique des champs par une nuit noire. Mais n'était-ce pas un cri de détresse ?

Cette misérable chair dont nous sommes revêtus sous le soleil, a ses droits elle aussi. L'Inconnu qui a mis de l'harmonie dans les étoiles a voulu pour nous, dans notre petit monde, une harmonie semblable d'amour et de pensée.

Celui qui ne sait pas voir le mystère de l'univers dans son infinie bonté adore un bourreau monstrueux, une idole implacable sculptée dans la pierre qui se réjouit des supplices qu'elle inflige, et, qui, sa large bouche tordue dans un ricanement, ses yeux triangulaires baissés, contemple dans la joie son œuvre de misère.

Dieu est trop loin dans l'inconnaissable infini. La voile de nos pauvres rêves, tissée d'asphodèles, nous conduit au naufrage, dans les mers tranquilles de la mort, infiniment loin des cieux et du Seigneur. Nous ne franchissons pas la grande porte.

Celui qui nous a donné l'harmonie vit en nous ; adorons-le en nous, et dans toutes les créatures. La mort ne nous enlève rien. Chacun porte son monde avec soi. L'amour, le simple amour est la parole de Dieu. Adorons-le avec joie : ses voies sont innombrables. Lui seul est maître de la douleur, et son royaume est l'éternité.

La prière lointaine s'éteignit tout à coup sans que

le silence de la nuit immobile en fut troublé. Ainsi tombe une goutte de rosée entre les branches ; ainsi meurt un monde dans les espaces intersolaires.

Omero écoutait encore. Il vit s'éteindre la lumière indécise qui paraissait à travers les arbres. Les sœurs s'éloignaient par un sentier caché dans le bois. Il écouta plus attentivement encore, mais il n'entendit plus que le léger frémissement qui court entre les branches la nuit, comme si d'invisibles ailes s'agitaient dans un vol ininterrompu ; il n'entendit que le fracas lointain d'une grande porte qu'on refermait. Et il pensa que Serenella aussi avait pleuré là-bas parmi les Inconsolables, il pensa au déchirement de la pauvre petite âme dont il connaissait l'ardeur amoureuse.

Il ne parvenait pas à s'expliquer, cependant, à la suite de quels singuliers événements elle s'était enfermée dans ce triste silence du cloître. La vie contemplative n'était pas pour elle, et, si elle avait entrepris le voyage de Comacchio à Rome, ce n'avait pu être pour s'isoler du monde. Le désir de consoler l'âme de Serenella dans la douleur lui aurait fait faire des folies. Mais, retrouvant promptement son équilibre accoutumé, il comprit qu'il fallait attendre. Bientôt il saurait à quoi s'en tenir, et ses prévisions étaient certaines parce que le cœur de Serenella ne pouvait être différent de ce qu'il était là-bas dans la ville des voiles et des mâts.

Il regarda autour de lui, puis il ferma la fenêtre et se jeta sur le petit hamac pour dormir ; mais là, dans cette paix inattendue, il pensa encore à toutes les difficultés qu'il avait dû surmonter pour découvrir le refuge de Serenella, à toutes les ruses auxquelles il avait eu recours pour approcher du couvent et parler aux gardiens, à son découragement quand tous ses efforts étaient restés vains, et à la chance inespérée qui l'avait amené là, et lui avait fait

retrouver comme gardien du couvent où était enfermée Serenella un de ses vieux amis.

La paix descendit dans son âme, et sans s'en apercevoir, il passa de la méditation au sommeil.

Quelques instants après, il n'entendit pas le tintement de la cloche qui appelait les religieuses au chœur.



XVII

SURGE ET AMBULA.

J'ENTENDAIS un bruit monotone et cadencé sur ma tête, le bruit d'une chaise balancée comme un berceau. Et une voix modulait une berceuse d'un rythme triste dont les phrases étaient séparées par de longs intervalles.

> Je vois là-haut, à l'Orient,
> Trois couronnes étincelantes!
> Ils porteront comme tribut
> De la myrrhe, de l'encens et de l'or.

Quand je levais la tête, cette voix de mère infatigable et douce, parfois légère comme un souffle, m'arrivait plus claire. Je suivais les paroles, car ma mère était près de moi, sortie pour moi de son silence, une fois encore. La femme qui chantait ainsi toutes les nuits, pour endormir son enfant, ne m'était pas inconnue.

Depuis que j'avais quitté mon taudis à l'improviste la nuit pour être plus sûr que personne ne m'espionnait et que je m'étais installé dans une petite chambre à un quatrième étage de la rue de Porta Salara, j'avais vu assise sur les marches de l'escalier, devant la porte, une jeune femme. Elle portait toujours, pendu à son sein, un petit enfant de quelques mois.

D'abord, j'étais passé sans faire attention, puis, remarquant que l'inconnue me regardait timidement, je m'étais arrêté à la regarder. Et j'avais été surpris, car ce visage ne m'était pas nouveau, je l'avais déjà vu, mais où ?

Mais je ne savais sous quel prétexte lui parler et je pouvais être abusé par une ressemblance; je ne cédai pas à la tentation de lui adresser la parole. Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la jeune femme debout sur la porte de la rue: on aurait dit qu'elle m'attendait.

En me voyant, elle sourit, puis, quand je fus auprès d'elle, elle rougit et dit :

« Vous ne vous souvenez pas de moi ? Vous avez été bon pour moi... vous nous avez trouvé l'avocat qui a défendu mon père. Je m'appelle Pavona. »

Je me rappelais maintenant. Il ne s'était pas passé longtemps depuis ce moment, mais ma vie avait été si aventureuse ! Il m'avait semblé la reconnaître dès le début, mais je n'aurais pas su retrouver son nom avant de lui parler. Maintenant je me rappelais tout, et j'étais content de la rencontrer si loin de chez nous.

Elle m'écoutait en souriant, et ses grands yeux étaient devenus plus lumineux. L'enfant dormait entre ses bras, la tête appuyée sur son épaule, et le contraste était saisissant entre le visage pâle et épuisé de la mère, et les couleurs de l'enfant blanc et rose; il semblait que la pauvre mère eût payé de son sang la force et la vie de son enfant. Elle me raconta — son doux accent toscan monta comme une musique; elle était de San Benedetto de l'Alpe, dans la Haute Romagne — avec la concision qui est le propre de tous ceux qui ont souffert, et ne connaissent pas la vanité de leur douleur — elle me raconta comment, malgré la défense de l'avocat à

qui je l'avais recommandée, son père avait été condamné à tant d'années de prison qu'il en aurait pour le reste de sa vie si toutefois il résistait à une telle épreuve.

Ç'avait été une peine, un déchirement indicible.

Elle parlait à voix basse, les yeux baissés comme si elle craignait de me fatiguer. Sa respiration était devenue haletante.

« Quand nous revînmes chez nous, nous avions le cœur serré, nous étions condamnées à la solitude pour la vie. Des jours passèrent qui n'en finissaient pas, on eût dit que c'était le commencement de l'éternité. Puis ma mère eut l'esprit dérangé : elle commença à pleurer et à hurler à faire retentir les forêts. Moi je n'avais plus conscience de rien. Pendant des jours et des jours ce fut un martyre continuel ; ma mère ne parlait plus ; il fallait la faire manger comme un enfant. Par moments on aurait dit qu'elle priait ; puis, tout à coup, elle s'arrêtait, croisait les mains et laissait tomber sa tête sur son sein, abandonnée. Elle ne retrouvait plus le sommeil si ce n'est dans des cauchemars. Son esprit avait oublié les vivants. Et plus de quarante jours passèrent ainsi. Je les ai comptés par les gouttes de mon sang. Puis Dieu eut pitié d'elle, et elle mourut.

Elle se pencha pour effleurer d'un baiser, sans le réveiller, le visage rond de son enfant, puis elle reprit, d'une voix lourde de sanglots : « Quant au récit de tout ce que j'ai souffert depuis, ce serait une histoire à donner le frisson. »

Et elle se mit à pleurer silencieusement, doucement, en femme habituée à la douleur.

Qu'elle avait changé depuis le matin brillant où elle m'avait donné la joie de la voir — telle la saison qui décline quand les jours brillent à peine, quand la neige s'annonce à travers les nuages et que

le vent fait rage! Le printemps avait passé et il ne restait plus rien de ce qu'elle avait été. Quand la neige s'amoncelle, il semble qu'il n'y ait jamais eu de printemps. — Pavona, par une rapide intuition de femme, comprit mes tristes réflexions; elle se tut et elle rougit.

Ah! puits splendide aux claires eaux, source limpide qui sortis des sables brûlés! Tes bords noircis ne connaissent plus le rire, ni les pleurs, ni le frémissement de la lumière, ni les étoiles; tendus vers le ciel comme une bouche altérée, comme un œil éteint, ils attendent la vaine promesse des nuages vagabonds. Ils attendent la promesse des rêves comme notre vie, quand, la jeunesse, une fois flétrie, l'amour s'est enfui avec elle.

Pavona continua son triste récit. Abandonnée à elle-même, elle avait pensé à l'avenir. Il lui avait semblé qu'elle côtoyait un gouffre. Elle n'avait personne au monde, pas un parent pour la recueillir. Alors l'homme à qui elle s'était toujours refusée, dans un sauvage désir de solitude, qui lui faisait voir le monde plus grand que l'amour, l'homme qu'elle croyait offensé par son refus était une fois encore venu à elle, et ils s'étaient mariés. Puis, leur vie avait été celle de tous les pauvres gens qui n'ont rien à espérer. Ils avaient été de souffrance en souffrance. Arrivés à Rome quand il y avait du travail, ils avaient maintenant de la peine à vivre. Encore si Jean-Marie n'avait pas eu une mauvaise santé, ils auraient pu espérer des jours meilleurs....

Je retrouvais tous les soirs son doux visage pâle, sa jeunesse fanée, et la nuit j'entendais le chant maternel où son âme pensive s'enfermait comme pour suivre un rêve, vivant et splendide.

Cette fois, comme toujours, Pavona se tut et s'abandonna au sommeil lorsqu'arriva le tintement

d'une cloche qui sonnait les heures. Il était dix heures. La paix de la nuit s'étendait....

De ma petite table, contre la fenêtre, je voyais, en levant les yeux un grand morceau de ciel étoilé; aux instants de repos, l'imagination m'emportait dans ses abîmes. C'était la compagne miraculeuse de ma solitude, l'inépuisable qui apporte les enchantements et les terreurs de l'inconnu, et court, infatigablement, des entrailles de la terre au gouffre de l'espace infini, la généreuse magicienne qui connaît la terre d'oubli et entraîne avec elle tous les hommes, petits et grands, jeunes et vieux, pour les enivrer de rêve dans ses palais qui dominent la cime des monts, plus haut encore dans l'azur de ses bois enchantés.

La Reine de l'Idéal apparaissait par moments pour me délivrer des fatigues de la journée. Devant moi surgissaient les lumières des astres les plus lointains, je voyais avec des yeux nouveaux la vie qui nous a donné une infime parcelle de ses trésors, plus nombreux que les sables du désert ou les gouttes des océans.

Toutes les apparitions fugitives de la nuit descendaient sur ma solitude, là-haut, dans ma petite chambre, au-dessus des toits en pente, près des cheminées qu'ornent des rubans de fumée bleue, et qu'égaie le gazouillement contenu des moineaux frileux.

La halte est douce à la pensée qui va faire une longue route.

J'avais repris mes études, que la mort de ma mère m'avait fait soudainement interrompre, et je constatais avec une vraie joie que je n'avais rien perdu du peu que je savais. Ma mémoire s'était fortifiée, et mon intelligence était plus agile, plus prompte à comprendre, à associer et à déduire. Je retrouvais mon « moi » qui avait tant aimé, aux premiers temps de ma jeunesse, les longues veilles sur les li-

vres, et cherché avidement la science à toutes ses sources. Alors, les immenses bibliothèques, où s'entassent des montagnes de mots, m'inspiraient une terreur sacrée : j'étais ignorant, et je croyais renfermée dans le silence de ces volumes, antiques ou modernes, la réponse à toutes les questions, la solution de tous les doutes, la paix de l'esprit, l'harmonieuse tranquillité que je cherchais avec angoisse.

La mort et Dieu, les deux terribles problèmes qui tourmentaient mes longues nuits d'insomnie, les deux pôles entre lesquels mon âme inquiète s'agitait sans trêve, cherchant, interrogeant, désireuse de croire, mais ennemie de tout dogme, de toute école, de toute adhésion aveugle à un principe imprescriptible, la mort et Dieu étaient sans cesse devant mes yeux. Parmi les systèmes des philosophes qui avaient apporté quelque paix aux hommes, je cherchais la source tranquille où je pourrais me pencher pour apaiser ma soif ardente. Les paroles, les pensées ne jetaient dans mon esprit que de fugitives clartés. Je cherchais trop loin la paix qui était là sous mes yeux dans le grand livre de la nature. C'est qu'alors je n'avais pas appris à y lire, je subissais son attrait irrésistible sans en comprendre le sens. Mon âme était égarée, vagabonde ; elle allait comme une barque perdue, comme un nuage que chasse le vent ; elle n'avait pas encore aimé.

Sans l'amour toute réflexion est vaine, et l'âme ne peut trouver le repos.

J'avais maintenant repris mon labeur quotidien. Un jour, je passais par la rue Nomentana dans la direction de Sant'Agnese — c'était deux semaines après l'attentat de Sita — le hasard, compagnon des hommes et de la science, me fit rencontrer un ancien ami. Il s'appelait Leonello Robbia, et appartenait à l'une des plus riches familles de notre ville natale.

Il était venu passer l'hiver à Rome. Il menait une vie élégante, et il s'ennuyait, parce que l'ennui est chose élégante, du moins selon la Bible des riches. Nous étions camarades de classe. A cette époque Leonello ne songeait pas à s'ennuyer. C'était un enfant gâté à qui deux institutrices étrangères, disgraciées de la beauté et de l'amour, n'avaient pas pu, malgré tous leurs efforts, faire perdre sa belle franchise de manières. Il n'était, malgré sa condition, ni un perroquet, ni un petit animal domestique, selon les règles d'une étiquette prétentieuse et gourmée. Il aimait courir, rire, jouer, et il avait un cœur d'or. La sympathie de nos âmes nous avait faits amis. Puis la vie nous avait séparés.

Malgré l'éloignement, que l'extrême différence de nos conditions faisait chaque jour plus grand, nous avions été très heureux toutes les fois que nous nous étions retrouvés ; mais les occasions s'étaient faites de plus en plus rares. Leonello voyageait, dépensait ses rentes ; moi je consumais inutilement ma jeunesse dans une besogne servile.

Il y avait environ cinq ans que nous ne nous étions pas rencontrés quand le hasard nous mit en présence à Rome. Bien que j'eusse reconnu tout de suite Leonello Robbia dans l'élégant jeune homme qui venait vers moi dans la grande rue, je ne voulus pas le saluer le premier, de crainte qu'il n'interprétât mal mon geste. Je continuais mon chemin d'un air indifférent lorsque j'entendis sa voix qui, à ce moment, me fut plus douce que tout.

« Duccio ? »

C'était encore le bon ami d'autrefois.

Il se jeta à mon cou, sans s'inquiéter de mes habits misérables.

Puis il m'accompagna ; il voulut savoir toute mon histoire et m'écouta avec passion.

Il me semblait que je renaissais à la vie. Une foule

de sentiments, de pensées, d'amertumes, que je n'avais jamais pu confier complètement à personne, qui étaient restés longtemps, trop longtemps enfermés dans mon âme, pouvaient enfin se faire jour. La douleur me rendit éloquent. Je vis plus d'une fois les yeux de Leonello se mouiller.

Ma parole purifiait la vulgarité de la vie où j'avais été réduit; il me semblait qu'elle me couvrait d'un vêtement neuf. Mon âme sortait plus noble de cette confession, où je pouvais en toute liberté, avec pleine certitude d'être compris, tout dire, exprimer sincèrement ma pensée. Je me sentis plus fort. Mes enthousiasmes et mes lointains espoirs revinrent en foule du moment que ma jeunesse renaissait, impétueuse et régénérée, prête aux luttes nouvelles que lui imposerait sa destinée d'amour.

Le lendemain Leonello Robbia me trouva une occupation plus lucrative qu'agréable.

Une personne de sa connaissance avait entrepris une étude sur la vie et les œuvres de Sénèque et elle voulait faire suivre cette étude d'une traduction claire et exacte de certains passages. Manquant de temps pour mener à terme un travail aussi considérable, elle me proposait de m'occuper de la seconde partie, moyennant un prix très généreux et elle me faisait une avance de 500 lires afin que je pusse tout de suite me mettre à l'œuvre.

C'était une chance inespérée: je n'hésitai pas. Du moment qu'on payait mon travail, j'étais prêt à tous les efforts pour obtenir le meilleur résultat possible. De plus, comme il ne s'agissait pas d'une aumône déguisée, mon orgueil n'était pas alarmé. J'acceptai et je m'engageai formellement à remettre dans quinze jours une grande partie de la traduction, quand j'eus pourvu aux premières nécessités, que j'eus changé de logement, acheté des habits et des livres indispensables, je me mis à cette

nouvelle besogne avec une ardeur extraordinaire, travaillant jour et nuit.

Les heures passaient sans que j'en eusse conscience. J'étais content. Serenella allait arriver bientôt. Tous les jours j'attendais qu'Omero m'annonçât sa venue. Elle était auprès de moi, la charmante fille des eaux, la petite rêveuse que l'amour avait guidée qui sait dans quels chemins douloureux? Comment ses petits pieds avaient-ils pu résister à une si longue route? N'avait-elle pas marqué son passage de son sang? Autrefois, Rome appelait des plus lointains pays les âmes lasses, que fascinait un Dieu vivant au cœur des foules; aujourd'hui c'est l'amour qui accomplissait le miracle.

Ferme dans sa foi, la faible jeune fille était arrivée jusqu'à moi pour me porter le don superbe de sa tendresse, de sa jeunesse. Et que demandait-elle en échange? Une place à mon côté, pour se reposer, une bonne parole qui la rendît heureuse. Jamais elle n'aurait voulu que la loi mît entre nous l'ombre de son inutile lien.

Quand l'amour est mort, il vaut mieux se quitter.

Elle me l'avait dit plus d'une fois là-bas, dans le pays perdu des lagunes.

Et cependant, même si l'idée d'un abandon lui avait traversé l'esprit, elle ne s'était pas laissée troubler, et seule, au milieu des dangers de toute sorte que sa beauté pouvait susciter à chaque pas, elle était partie.

Pourquoi n'arrivait-elle pas maintenant? Je l'attendais avec tant d'impatience. Parfois un léger bruit à la porte, un craquement du loquet me faisaient tout à coup tressaillir. Je me retournais, retenant mon souffle, anxieux, pensant voir apparaître en face de moi, encadré de son foulard bleu, son beau visage de madone.

Sita, la maudite, n'avait pas réussi, grâce au destin. Maintenant, je ne la craignais plus.

Ce n'était pas de cette boue que pouvait s'élever une accusation vengeresse contre moi, qui étais innocent du meurtre de son père. Sita l'avait compris dans sa perfidie lorsqu'elle avait cherché à me faire supprimer à Suburre. La magie terrible de ses grands yeux verts, mystérieux dans son visage brun où les lèvres sensuelles faisaient une tache rouge; l'enchantement de son impérieuse beauté, déjà fatale à Zalebi, avaient enivré les enfants des rues; sans se donner, elle avait réussi à les rendre esclaves de sa volonté. Mais ce jeu ne pouvait plus durer maintenant.

Voilà ce que je pensais, et ce m'était une source de tranquillité. Pour moi aussi allait sonner l'heure douce de la paix. Ma vie, après tant de tribulations, y aspirait ardemment.

Le chant des coqs me fit lever les yeux de mes papiers. L'aube était venue; dans l'excitation du travail, je ne sentais plus la fatigue. Une fois de plus, je ne pensai pas à me coucher.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, et j'entendis le pas lourd de la propriétaire, une femme de six pieds, au visage rond, à la poitrine opulente, aux yeux clairs, au regard à la fois bourru et bienveillant.

Elle venait tous les matins m'apporter le café. Elle s'arrêtait un moment derrière ma chaise et comme elle voyait que je ne faisais pas attention à elle, elle avait toujours la même phrase.

« Allons, debout, ne dormons pas ! » C'était une femme de cœur et une silencieuse. Pendant les nombreux mois que je vécus chez elle, ce furent ses seules paroles.

J'en ai conservé un souvenir infiniment doux.



XVIII

ARTIFEX VIVENDI.

« ET ça, qu'est-ce que c'est ? demanda Giusto Sorani en montrant, pendu au mur, une espèce de calendrier bourré de signes cabalistiques.

— Qu'est-ce que j'en sais ? répondis-je en haussant les épaules, nous sommes en pleine magie, tu ne vois pas ? »

Oddo Spiro, le jeune Sicilien, soutenait une conversation des plus animée avec Sulpicio Alanna qui, par extraordinaire, semblait prêter une très grande attention aux paroles du bizarre philosophe.

Spiro parlait, comme toujours, avec une extrême volubilité, en accompagnant ses longues périodes de gestes inspirés.

« Oddo, cria Giusto Sorani, quand tu auras fini ton discours, tu voudras bien nous expliquer, j'espère, ce que signifie ceci.

— Quoi ? demanda Oddo en s'interrompant tout à coup et en se tournant de notre côté.

— Voici, reprit Giusto Sorani en montrant le calendrier. Il y a une heure que della Bella et moi nous nous mettons l'esprit à la torture sans arriver à en déchiffrer une syllabe. »

Oddo Spiro resta un instant silencieux, sourit et dit :

« Deux mots encore et je suis à vous. »

En attendant, nous regardâmes de plus près le curieux almanach. Il contenait les trois cent soixante-cinq jours de l'année ; chaque jour était divisé en cinq parties et chaque partie comportait des annotations spéciales.

« Aujourd'hui, c'est le 20 janvier et dimanche, dit Giusto Sorani. Voyons un peu ce qu'il y a de marqué. »

Il s'approcha et lut :

D. 20 Janv. — Ciel. — Entrée du soleil dans le Verseau.
— Terre. — Génie du Décan : Dtiau, Oroasoer.
— Homme. — Influence de Jeiadel.
— Opérations. — Spécialisation de l'influence de Mercure sur le plan intellectuel (Uranus).
— Memento. — 1556. Jean Dee adresse un mémoire à la reine Marie.

« Ce doit être une formule cabalistique pour trouver les numéros gagnants de la loterie, reprit-il après avoir lu. Oddo est bien capable de cela et d'autre chose encore.

— Je ne crois pas, dis-je à mon tour. Oddo Spiro est un enthousiaste et il est toujours de bonne foi, même quand il expose les plus grandes extravagances. Je crois même qu'il prend les choses d'autant plus à cœur qu'elles sont plus extravagantes.

— Il faudrait admettre qu'il a une invraisemblable dose de crédulité, et ce n'est pas possible : Oddo Spiro est un garçon intelligent.

— Cela n'empêche pas, répondis-je. C'est une intelligence éprise d'abstractions, une âme avide de mystère, douée d'une sensibilité excessive, que nous ne connaissons pas.

— Alors, c'est un halluciné, » conclut Sorani en haussant les épaules.

Nous nous tûmes parce que Oddo Spiro et Sulpicio Alanna venaient vers nous.

« Ceci, dit Oddo en s'approchant, c'est l'agenda magique ou calendrier qui sert de guide aux initiés. Chaque jour porte quatre indications essentielles. La première renseigne sur les positions des astres indispensables à connaître pour accomplir les opérations magiques; la seconde est consacrée à certaines fêtes spéciales, au génie de Décan, et aux remarques personnelles de l'opérateur; la troisième donne les opérations magiques ou hermétiques à exécuter en des jours déterminés, et la quatrième rappelle des événements importants, comme, par exemple, la naissance de Sainte-Thérèse le 28 mars, la condamnation de Cagliostro le 7 avril, la mort de Shakspeare le 23 avril, et ainsi de suite.

— Ah! c'est un beau pandémonium? conclut en souriant Giusto Sorani.

— Mais pas du tout, s'écria Oddo Spiro. C'est là nécessairement la partie esotérique de la doctrine, celle qui est réservée aux initiés. Si vous prenez la peine de vouloir savoir, vous verrez qu'il n'est plus question de cet obscurantisme dont vous vous moquez. Nous nous approchons du mystère qui vous fait peur ou vous laisse indifférents et nous l'étudions selon des principes scientifiques.

— C'est une métaphysique de fous! dit Sulpicio Alanna en haussant les épaules.

— Je vois que je ne vous ai pas convaincus, constata tristement Oddo Spiro. Et pourtant il m'avait semblé d'abord, à l'impression que j'ai eue en vous voyant, que nos âmes étaient liées par le « Karma ».

— Comment dis-tu? » s'écria Giusto Sorani avec un léger froncement de sourcils.

Nous nous mîmes tous à rire. Seul Oddo Spiro resta sérieux, évidemment contrarié de notre accès de gaîté intempestif.

« Mais, sais-tu seulement ce que c'est que le Karma? demanda-t-il en s'adressant à Sorani.

— Pas du tout, répondit l'interpellé, et c'est justement pour cela que j'en ai peur.

— Pourquoi ris-tu alors ?

— Par principe. Le rire est le bouclier magnifique de l'ignorance.

— Maigre compensation.

— Oui, mais belle. Mes grands-parents qui n'avaient appris à connaître que l'ombre et le soleil disaient que rire c'est se faire du bon sang. Je me rallie à leur principe parce que je tiens à ma santé.

— Ton âme est l'esclave de ton corps; elle est soumise aux instincts bestiaux que tu préconises.

— Tu as peut-être raison. J'ai la conscience tranquille d'être un gracieux animal venu au monde pour goûter la somme de jouissances, petite ou grande, que le monde peut donner. J'ai peut-être tort.

— Et tu ne te soucies pas de rechercher la vérité ?

— Non. Je vous regarde. Je me contente de mon humble place au parterre. »

Oddo Spiro sourit, en secouant lentement sa tête dont les longs cheveux châtains, séparés au milieu du front en deux grands bandeaux, tombaient sur le cou en une masse épaisse, puis il se tut, convaincu de la vanité de ses raisonnements en face de la joyeuse indifférence de Giusto Sorani.

Sulpicio Alanna rompit ce silence gênant.

« Mais, dites-moi, Spiro, vous croyez vraiment à la logique de vos études ?

— En apparence tout ce que vous avez vu et tout ce que je vous ai dit pourra vous paraître illogique, et cependant il ne s'agit que des effets naturels de causes qui nous sont encore inconnues.

— Oui — et ses yeux étincelèrent soudain dans le feu de l'enthousiasme qu'excitait toujours en lui la discussion de ses doctrines — on trouve logique l'action de la machine électrique qui, isolée sur des

pieds de verre, transforme en énergie le travail mécanique; mais, raisonnant *a priori*, on trouve plus qu'absurde, absolument insensé l'acte du mage qui, isolé au centre de son cercle tracé au charbon, transforme en énergie astrale le long et pénible travail d'immatérialisation auquel il a soumis son organisme, et condense la force produite dans la boule de métal fixée au bout de sa baguette de bois enduite d'un vernis isolant. Est-ce que c'est logique, cela? »

Il s'arrêta un instant, puis il reprit avec plus de force :

« Et l'on ne trouve pas logique, peut-être, et rationnelle l'action du paratonnerre qui attire et affaiblit l'énergie électrique d'un nuage ? Et l'on ne trouve pas logique l'action d'une pointe de métal qui permet la dilatation de l'électricité contenue dans la machine de Ramsden, ou la direction de l'aiguille aimantée qui tend mystérieusement et constamment vers un point déterminé de l'horizon ? Mais qu'un adepte des sciences magiques, armé d'une pointe de métal appelée épée magique, mette en liberté l'énergie condensée dans un glomérat de force astrale, cela, ce ne peut être logique pour personne; pour les hommes de science ce sera un fou, un halluciné; pour la masse, ce sera un charlatan.

« Et cependant, reprit-il, en fixant les yeux à terre, la folie d'aujourd'hui sera la sagesse de demain. Les forces sur lesquelles opère un adepte de la magie sont du même ordre que toutes les autres forces de la nature, et elles obéissent aux mêmes lois. Nous, nous ne croyons pas au surnaturel.

— Il ne s'agit pas d'une querelle de mots, dit Sulpicio Alanna. En tout cas, votre défense est bonne.

— Mais elle ne vous convainc pas !

— Ne soyez pas trop pressé, ce n'est pas le fait d'un homme de science. Je ne vous ai pas encore dit que vous ne me convaincriez pas.

— Je ne veux pas me faire le prédicateur de mes idées, répondit Oddo Spiro, cependant je ne serais pas étonné que votre esprit vînt à nous. Dans ces dernières années, des hommes d'une grande valeur scientifique se sont adonnés à l'occultisme, attirés par les grandes vérités qu'a révélées cette science antique entre toutes. Aux sceptiques qui pensent que nos études ne sont que songes creux nous demanderons si la loi d'évolution ne doit pas s'appliquer aux forces physiques comme elle s'applique à toute la nature et si nous avons le droit de fixer des limites à l'énergie, sous quelque aspect qu'elle se présente. »

Il se fit un nouveau silence. Oddo Spiro était devenu très rouge, et il paraissait secoué d'un tremblement nerveux. Sa pensée était comme une flamme secrète dont vibrait tout son corps. Comme tous les jours, le jeune théosophe était simplement vêtu de noir, sans aucune recherche; aucun de nous ne lui avait jamais vu un habit de couleur.

Giusto Sorani l'accusait de porter le deuil de ses mélancolies transcendantales, d'autres prétendaient qu'il voulait se donner un air sacerdotal : en tout cas, il passait la plus grande partie de son temps dans la solitude; se montrant rarement dans la société de ses semblables, et, quand il y paraissait, il restait généralement silencieux, vaincu peut-être par le terrible scepticisme de ses amis.

« Quand nous conduis-tu au sanctuaire? demanda Giusto Sorani.

— Tout de suite si vous voulez, répondit Spiro, mais d'abord faites-moi une promesse.

— Laquelle?

— Ce que vous verrez ne troublera certainement pas votre imagination encline à la moquerie, ni votre conscience résignée qui me paraît plongée dans une terrible inertie. Vous resterez indifférents et je

ne m'en préoccupe pas. Je vous demande seulement de ne pas rire. Cela me ferait de la peine. Tout idéal est sacré, puisque c'est un effort pour élever notre âme.

— Je vous promets que Giusto Sorani se tiendra tranquille, répondit Sulpicio Alanna.

— Et je te le promets aussi, » ajouta Giusto.

« Alors Oddo s'avança vers une porte cachée par une lourde tenture rouge.

Le cabinet de travail de Spiro était très simple. Sur les murs blanchis à la chaux, outre l'agenda magique, étaient pendus les portraits d'Eliphas Levi, de Camille Flammarion, de Hœne Wronski, d'Eugène Dus, de Charles Fauvetry, maîtres illustres des sciences occultes. A l'écart, sous la petite fenêtre garnie d'un rideau bleu de ciel, était une table couverte de crânes, de cornues, d'alambics, de vieux bouquins reliés en parchemin et d'objets divers consacrés à la mémoire des alchimistes du moyen âge. Dans le coin le plus sombre de la pièce se trouvait le bureau sur lequel gisaient des papiers et des livres pêle-mêle ; en face du bureau était pendue au mur une énorme croix noire. Je remarquai encore, au-dessus de la porte de la chambre secrète, un hibou royal qui nous regardait fixement de ses gros yeux jaunes d'une expression à la fois terrible et stupide.

« On peut entrer ? demanda Giusto Sorani.

— Pas encore, » répondit de l'intérieur Oddo Spiro.

Quelques instants après, la tenture se souleva comme par enchantement et nous nous trouvâmes dans une petite pièce toute noire, dans laquelle nous ne distinguâmes à première vue qu'une vapeur bleuâtre et lumineuse dont les flocons se perdaient dans l'air. Puis nous pûmes apercevoir, à la lueur d'une lampe à essence, une longue table recouverte d'un tapis noir. Au milieu de la table était une étoile entourée de sept cubes. Aux quatre bouts

étaient placés un vase de verre, une coupe, un fourneau à pétrole, et une lanterne magique qui, projetant tout à coup son faisceau lumineux sur les vapeurs qui sortaient du fourneau, y fit passer de magnifiques irradiations d'une lumière irisée.

Derrière la table, sur le mur tendu d'étoffe noire, il me sembla apercevoir le mirage d'un miroir, habilement disposé de façon à donner l'illusion de faibles lumières qui s'éloignent dans l'espace.

« Voici l'autel magique », dit Oddo Spiro dans l'ombre.

Suivant notre promesse, personne ne souffla mot. Nous nous groupâmes sur la porte, attirés par une curiosité vive.

« La magie, reprit Oddo Spiro, est l'application de la volonté humaine, considérée comme un mécanisme, à l'évolution rapide des forces vivantes de la nature. Toute opération magique doit être soumise au moins aux règles du rituel suivant : Dynamisation de la volonté de l'opérateur au moyen du désir, purification des objets employés ; évocation des influences bienfaisantes de l'inconnu (anges planétaires et anges des heures), congé. »

Je sentis le bras de Giusto Sorani presser fortement le mien ; n'avait été la promesse faite, il est très probable que le joyeux incrédule aurait rompu le charme.

« Je passe sur la première et la seconde opération, continua l'aimable mage, c'est-à-dire sur la dynamisation de la volonté et les objets employés ; ces sujets n'auraient pas grand intérêt pour vous et je m'arrêterai à l'évocation des esprits bienfaisants. Toutes les opérations doivent être effectuées pendant que la lune est au premier quartier. L'opérateur, revêtu de ses habits sacrés, tient dans la main droite la baguette et dans la main gauche l'épée, et il se place au centre exact du cercle magique tracé sur le

sol. A côté de lui, il a disposé un brasier de charbons ardents au-dessus duquel il vient répandre de l'encens, en prononçant la formule sacrée : *Au nom de Iod, Iah, Iaô, Ieve, Adaii Eloim, Aglaon, ce que je demande s'accomplit par ma volonté et par la volonté des esprits invisibles de l'Astral.* »

La voix d'Oddo Spiro arriva de l'ombre avec tant de force, si mystérieuse et si terrible que Giusto Sorani se cramponna à notre bras et ne put s'empêcher de s'écrier : « Jésus, sauvez-nous ! »

Nous lui mîmes la main sur la bouche. Oddo Spiro n'entendit pas, et continua :

« Après avoir prononcé cette formule, l'opérateur pourra brûler un papier sur lequel il aura écrit son désir dynamisé au moyen des caractères hiéroglyphiques du tétragramme placé aux quatre coins du papier.

« Ensuite, il faut invoquer le génie du jour et le génie de l'heure. Pour compléter l'opération, on congédie les esprits en les remerciant au nom de Dieu tout puissant. »

A ces mots, la tenture s'abaissa, et la chambre magique disparut à nos yeux.

Nous nous regardâmes, et nous ne pûmes nous retenir de sourire.

« C'est du charlatanisme, dit à voix basse Giusto Sorani.

— Je crois Spiro de bonne foi, ajouta Sulpicio Alanna. D'ailleurs, cette tendance de notre esprit n'est pas nouvelle, elle réapparaît à toutes les époques de scepticisme et de relâchement moral. Rome a eu ses mages plus d'une fois, à des époques plus intéressantes que la nôtre : la cité de tous les mystères et de tous les dieux ne peut éprouver grande surprise des cabales, des autels et des évocations de notre mage. En dépit des protestations d'Horace, la Rome païenne croyait au merveilleux ; les songes et les

miracles l'enthousiasmaient. Le poème de Manilius sur l'Astrologie eut alors d'innombrables lecteurs. Tibère proscrivit les devins, les fit battre, emprisonner, tuer, mais en même temps il ne pouvait se passer d'eux, dans son palais. La magie, alors comme aujourd'hui, prétendait posséder des secrets pour soumettre à sa volonté les forces de la nature et les dieux eux-mêmes. Elle aussi ressuscitait les morts. Nos ancêtres du temps de Tibère subissaient une crise intellectuelle assez semblable à celle qui agite notre siècle. Les antiques croyances s'écroulaient; le christianisme n'était encore qu'une aube trop pâle: alors, plus que jamais, dans l'aveugle furie qui annonçait la tempête, les âmes, à qui le stoïcisme avait appris le dédain des antiques idoles, cherchaient de quoi apaiser leur soif de surnaturel; tout était bon pour l'aveuglement de leur foi. Le plus grand succès allait aux plus beaux mensonges. Aujourd'hui, ce n'est pas très différent. On s'est obstiné si absurdement à la négation de toute croyance qu'on finira par croire aveuglément aux inventions les plus extravagantes jusqu'à ce que s'élève avec force un cri nouveau qui rassemble le troupeau dispersé. Je ne crois pas cependant que le moment soit venu. L'Église, chancelante, ne répond pas à la voix de ses nouveaux fidèles. Le champ reste libre, et restera libre longtemps encore. Oddo Spiro a le temps de faire des prosélytes.

— Peut-être parmi les fous, s'écria en souriant Giusto Sorani.

— Et ailleurs aussi, répliqua Sulpicio Alanna.

— Mais pour étudier un phénomène quelconque, est-ce qu'il est besoin de tout cet appareil charlatanesque ?

— Ils te répondront que ce sont les seules conditions dans lesquelles le phénomène peut se manifester. Les procédés antiques seraient sans effet sur la

sensibilité moderne. Rappelle-toi, dans la *Pharsale* de Lucain l'histoire de cette magicienne qui, possédée par la fureur sacrée, se jetait sur les mourants, leur murmurait ce qu'il plaisait aux puissances infernales de lui ordonner, puis, feignant de les embrasser, leur donnait la mort. C'est cette magicienne encore qui déterrait les morts, et les forçait à répondre à ses questions. Elle leur arrachait les yeux, et se livrait impunément à d'horribles sacrilèges. Aujourd'hui, tout cela est changé. La partie exotérique de l'occultisme moderne n'est plus populaire. S'adressant de préférence à des esprits raffinés, il a recours à des procédés plus raffinés, alors qu'en son fond il demeure identique. »

Il s'interrompit. Oddo Spiro avait reparu. Nous remarquâmes l'extrême pâleur de son beau visage d'adolescent.

« Vous ne vous sentez pas bien ? demanda Sulpiccio Alanna.

— Ce n'est rien, répondit Oddo Spiro. Chaque fois que j'invoque les génies de Décan, l'émotion, trop forte, me laisse un peu de fatigue. Mais je me ressaisis bientôt. Le grand air m'est un baume salutaire. Sortons-nous ?

— Certainement, répondit Sulpicio Alanna.

— A quelle heure avons-nous rendez-vous avec Leonello Robbia ?

— A cinq heures, à la place del Pincio, répondit Giusto Sorani. Il n'y a pas de temps à perdre. Il va être l'heure dans quelques minutes. »

Quelques instants après, nous étions dans la rue, pleine de clartés, qui conduit en ligne droite de la place de l'Esquilino à Santa Trinita dei Monti, puis descend, et remonte, en une admirable perspective, par-dessus trois collines, bornée à l'extrémité par deux colonnes de granit, consacrées aux victoires de Rome.

En bas, derrière la coupole de San Pietro, gigantesque dans les cieux comme l'audace du génie qui la conçut, le soleil, avec un luxe incomparable de lumière, saluait la terre qui attendait sa couronne d'étoiles. L'enchantement des derniers feux du couchant était prodigieux sur la ville magnifique.

Immense sur l'ondulation des sept collines, Rome lançait la pointe de ses toits vers la lumière. Des rayons, dardés obliquement sur le faîte, apparaissaient et disparaissaient comme emportés par un tourbillon. Derrière la masse de la cité, le soleil s'était évanoui entre les hautes colonnes des cyprès rigides.

Au haut du ciel, une large bande de lumière demeura, qui prit bientôt la forme d'une auréole figurant une dernière fois dans l'air la grande ombre du soleil. De l'invisible foyer surgirent les formes harmonieuses des étoiles, et les nuages blancs, qui paraissaient à l'orient, se bordèrent de flammes.

La lumière resplendit un instant d'un éclat unique, l'horizon prit une couleur brune, nuancée de l'or et du gris perle à l'azur sombre, puis l'enchantement du soir se répandit dans toute l'étendue du ciel.

D'abord ce fut comme un voile jaune d'une beauté merveilleuse. Mais, en une seconde, il pâlit aux extrémités; des gouttes de feu le pointillèrent, une bande plus sombre le traversa, améthyste, béryl, puis du vermeil le plus vif. Son éclat vainquit les nuages voisins, qui se réunirent en une couronne de grenats; elle porta sur les monts de l'orient l'auréole d'aurores inconnues.

Alors la ville apparut à nos yeux dans sa triomphante beauté.

Au-dessus des palais et des églises, au-dessus des obélisques et des tours, se détachant mieux que les collines dans son isolement, la coupole de San Pietro veillait. Depuis la place del Popolo où vien-

nent mourir harmonieusement les pentes de la colline delle Palme, en avant et en arrière du Tibre invisible, on eût dit que chaque monument s'épuisait en efforts impuissants pour atteindre sa hauteur sculptée dans une montagne de bronze, tirée du néant par un geste divin ; elle se dressait, semblable au dos courbé d'un cyclope, géante au sommet de la basilique géante.

Dans le fond, le mont Mario s'élevait, avec sa couronne de noirs cyprès : tout autour la masse du château Saint-Ange, les coupoles et les tours de San Giacome et de San Carlo, la masse sombre du Panthéon, et, plus loin, la colonne de Marc-Aurèle, la façade escarpée de Santa Maria in Aracœli surgissaient noires, ou rougeâtres, des vallées ou sur les collines.

Des églises, des palais, des maisons se pressaient, grandes ombres serrées les unes contre les autres, ondulant comme une obscure marée ; seules les cheminées brillaient dans les cieux.

Et, dans le lointain, sentinelles avancées sur les déserts de la campagne romaine, les cyprès du Palatin, les pins du Janicule s'élevaient, torches énormes allumées en l'honneur du dieu mort.

A cet instant miraculeux, on n'entendit pas un mot ; nous étions arrêtés devant la balustrade, comme à la proue d'un antique navire, saisis de stupeur, perdus dans l'admirable vision.

Le temps était aboli pour nous. L'éternité n'est qu'un instant qui dure. Notre âme était exilée dans ce ciel enflammé où Rome régnait.

Puis l'enchantement commença à se dénouer. Le ciel changea ; il se couvrit des nuances délicates du rose clair. Une gamme infinie de couleurs se déroula. Il y eut des lacs d'émeraude légèrement teintés d'orange sur les bords, des nuages qui avaient la couleur des opales, ou la blancheur de la lune dans

la splendeur sereine du soir, des nuages roses semés de gris, de blanc, d'une blancheur délicate d'hermine ; des arcs de lumière voilés de vapeurs laiteuses jusqu'à l'extrême occident, où sur les choses déjà confuses s'étendit une rougeur charmante de paysage hivernal.

L'enchantement se dénoua un peu plus; chaque ton se perdit dans une dernière langueur violette, qui fit des objets des ombres légères, irradiées de lumière, et qui s'éteignit bientôt comme le soleil quand parut la première étoile.

Puis, tout d'un coup, de la cité cachée, un torrent de lumière se précipita, couleur de perle. L'âme nocturne de Rome se levait et envahissait le ciel.

Nous allâmes en silence jusqu'à la place Santa Trinita dei Monti. Leonello Robbia s'était joint à nous et marchait à côté de Sulpicio Alanna.

Les derniers équipages passaient, presque sans bruit. On entendait distinctement le choc des sabots des chevaux et les légers soubresauts des caoutchoucs sur les pavés inégaux.

De la place di Spagna, des groupes d'ouvrières montaient d'un pas pressé et tournaient par la rue Sistina; des passants arrivaient du Pincio et se mêlaient au flot incessant qui se dirigeait par la rue Capo vers les Case, les hauts quartiers, ou vers la place San Silvestro.

Le roulement sourd et le timbre des tramways électriques, lancés sur la pente rapide de Porta Pinciana nous arrivaient mêlés aux rumeurs qui montaient de la cité affairée. Tout le monde était dehors à cette heure, pauvres et riches, ceux qui admiraient et ceux qui étaient admirés, vaincus et vainqueurs, côte à côte et cependant si éloignés les uns des autres, plus isolés qu'en un désert.

Oddo Spiro marchait un peu en avant. Il s'était déjà arrêté pour admirer comme il le faisait chaque

fois, en passant devant la Villa Médicis, la belle fontaine qui tombe dans la grande vasque ronde sous le dôme touffu que forment les rameaux des yeuses entremêlés, et il avait prononcé quelques mots incompréhensibles, cependant que ses yeux moqueurs étincelaient; maintenant il marchait absorbé dans ses pensées, les mains derrière le dos, levant la tête de temps en temps pour éviter les obstacles. C'était le type le plus étrange que je connusse de tous ceux que je fréquentais à cette époque; étrange par la complexité de ses manières bizarres, par son tempérament qui avait quelque chose de déséquilibré et d'insupportable. Son prénom même indiquait qu'il n'était pas le seul de sa race qui eût aimé les extravagances.

Son visage, un peu pâle, avait des traits d'une beauté virile: dans ses yeux bleu clair ne brillait jamais cette lumière de voluptueuse gaîté habituelle chez les beaux jeunes gens qui connaissent tôt l'amour; ils reflétaient la méditation continuelle d'une âme tourmentée. Il souriait rarement; il parlait par boutades et parfois trop longuement, étant accoutumé à se taire pendant des heures. Il apportait la même irrégularité dans les visites qu'il nous faisait. Pendant des jours et des jours il était assidu à nos rendez-vous, puis il laissait passer de longs mois sans se montrer. Giusto Sorani disait alors qu'il voyageait dans les régions astrales.

Il aimait à s'entourer de mystère, il répondait à nos questions par des sourires ambigus et des paroles évasives, en passant sa main blanche, couverte de bagues, sur ses longs cheveux châtains, d'un geste qui lui était habituel, dans l'intimité comme à sa chaire de conférencier. C'était un des apôtres les plus fervents de la théosophie à laquelle il avait été conquis par les prédications d'un brahme. Les mauvaises langues assuraient qu'il s'était laissé sé-

duire par le costume étrange du prêtre de Bouddha beaucoup plus que par ses paroles, car le mage hindou prêchait en anglais, et, à cette époque, Oddo Spiro ne savait pas l'anglais.

En tout cas, il se concilia bientôt la faveur des exotiques qui, dans la loge théosophique romaine, occupaient les rangs les plus élevés de la hiérarchie bouddhiste. Dès lors sa fortune fut faite.

Il joignit ensuite à la pure morale de Bouddha les pratiques de la magie, appela la science à leur secours, et se déclara prêtre de cette religion composite. Comme il était beau, les femmes de tous les continents, qui forment à Rome cette extraordinaire Babel du cosmopolitisme féminin dont la capitale se glorifie, lui engagèrent leur foi. Plus elles venaient de loin, moins elles savaient notre langue, plus elles étaient disposées à voir en Oddo Spiro un nouveau Messie. Lui se contentait pour le moment de son cortège d'étoiles, attendant des moissons meilleures.

Il espérait même qu'il pourrait un jour soulever Rome, la Rome moderne, cité de la paix. Ainsi, sans conviction, mais avec l'intime espoir de jeter le doute dans notre âme, il nous avait fait assister à la séance particulière d'où nous étions sortis quelques instants auparavant plus tranquilles que jamais.

« Pauvre Spiro, dit Giusto Sorani, on dirait qu'il est toujours sous le figuier de Bhodimande en train de méditer, comme son maître, sur la triple science.

— Miss Twopower, dit à voix basse Leonello Robbia, a parlé de lui à Gino Spada avec enthousiasme.

— Cela fait pitié! Cette vilaine vieille en jupons et en cotillons n'a pas honte de faire la mijaurée devant une créature bénie de Dieu comme lui ! »

L'éternel enjouement de Giusto Sorani fit dévier la conversation vers d'autres sujets et nous y prîmes

tous part, entraînés par la gaîté de ses propos.

On arriva ainsi aux Prati di Castello, devant la petite villa qu'habitait Edouard de Diensi. Nous étions invités, ce soir-là, par le raffiné qui devait nous faire faire la connaissance d'une courtisane nouvellement apparue à Rome.

Devant la grille qui séparait le petit jardin de la rue, Leonello Robbia me demanda :

« Il y aura aussi ton Honorable ?

— Je ne crois pas, répondis-je.

— Il est chez Monna Primavera, dit Sulpicio Alanna. Ne parlez-vous pas de l'honorable Miaggi ?

— Oui.

— Il donne une fête en l'honneur de Primavera, là-haut, dans la nouvelle villa qu'il lui a fait construire dans le quartier Ludovisi. Enrico Deral en parlait aujourd'hui chez Aragno.

— Il était invité ? demanda ironiquement Giusto Sorani.

— Puisqu'il en parlait, il fallait bien qu'il le fût. Il vantait sa marchandise.

— L'aimable esthète ! s'écria Sorani, qui sait quelles puérilités compliquées il aura inventées pour émouvoir la Primavera ?

— Il ne s'y frotte pas. L'honorable Miaggi est d'une jalousie féroce, et, si le pauvre homme a l'intelligence d'un mouton, c'est, en revanche, un escrimeur de première force.

— Le beau duel ! Voyez-vous ça d'ici ? Le grand Miaggi, le gros Miaggi planté sur ses jambes de vieux pont romain, comme pour enjamber un ruisseau, le bras tendu, la main, gantée de noir, posée sur la garde de l'épée, la tête de trois quarts, ses noirs sourcils froncés sur ses petits yeux rouges, sa grande bouche, que le rire ouvre comme une caverne, serrée par la rage et, en face de lui, Enrico Deral, l'avorton, dans sa faiblesse blonde, plus pâle encore que d'or-

dinaire, avec sa figure longue, ses bras, ses pauvres petits bras débiles perdus dans les larges manches de la chemise de cérémonie, sa blanche main, d'une perfection achevée, crispée sur la garde ciselée du fer à double tranchant, immobile dans cette attitude solennelle avec une grâce étudiée et un peu tremblante. Imaginez ce duel des deux extrêmes avec la Monna Primavera pour témoin...

« A propos, ajouta-t-il en s'interrompant, l'un de nous sait-il pourquoi le noble nom de la dame de Cavalcanti a été donné à une impudique « hétaïre » ?

— Demande-le à Oddo Spiro, dit Leonello Robbia.

— C'est ton œuvre ? demanda Giusto Sorani en se tournant vers le taciturne Oddo.

— Non, répondit Oddo Spiro.

— D'ailleurs Inès ne doit pas connaître la littérature du *Trecento* !

— C'est précisément ce qu'il y a de merveilleux ! s'écria tout à coup Oddo en levant la tête et les bras. C'est elle qui s'est donné ce nom un soir, pendant qu'elle était en état d'hypnose, en notre présence. Les esprits lui suggérèrent ce nom charmant qui lui fut ensuite conservé. »

Oddo, Giusto et Sulpicio montèrent les escaliers pleins de lumière. Leonello était resté avec moi, un peu en arrière.

« Et maintenant, me demanda-t-il, tu ne travailles plus pour l'honorable Miaggi ?

— Tu as des remercîments à lui faire, répondis-je. Grâce à ta bonne amitié, il a été le premier à m'aider ; sans l'aide de l'honorable Miaggi, qui sait combien d'épreuves j'aurais encore subies ? Du reste, il paie cher la vanité de mettre son nom sur des travaux qu'il n'a pas faits ; mais il ne s'en soucie pas. Et à moi le travail qu'il me demande ne me

coûte pas trop de fatigue, et il me reste du temps pour mes études.

— Tu travailles beaucoup ?

— Un peu, oui; mais, tu vois, cela ne m'empêche pas de prendre des distractions. Ton monde me séduit, il est si nouveau pour moi, il m'enchante.

— Tu en seras bientôt fatigué.

— Qui sait ? Je le connais trop peu. Il y a quelque chose d'assoupissant dans toute cette mollesse, quelque chose qui endort, et qui, parfois, me fait peur. Mais la joie que j'en éprouve est bien plus forte. »

Nous étions arrivés dans la vaste antichambre qui s'ouvrait au haut de l'escalier, éclairée par une magnifique lanterne en fer forgé. La lumière descendait, légère et diverse, à travers les vitraux colorés. D'une pièce voisine, arrivaient des accords musicaux. C'était comme si des doigts légers parcouraient le clavier d'un piano. L'air avait des tiédeurs printanières. Une sensation de bien-être coulait en moi comme une ivresse. Je me sentais véritablement renaître à la vie. Mon sang circulait avec force, comme excité par une nouvelle jeunesse ouverte à un vent soudain de désirs infinis, encore inconnus à mon esprit. La route parcourue rentrait dans l'ombre; le passé s'effaçait. J'entrais au palais enchanté de la joie.

J'étais arrivé là comme un ignorant qui, d'abord, stupide, se tient dans l'ombre, saisi de crainte, puis, s'étant peu à peu familiarisé, anime de tout son enthousiasme la vie nouvelle qui l'a accueilli. Il y avait tant d'ombre, tant de mal derrière moi, si près que j'en sentais encore la terrible menace. Combien de fois, dans une crise de pessimisme, réduisant à de vaines espérances la confiance que j'avais en mon intelligence, je me suis démontré que j'étais le jouet d'une éphémère fortune qui pou-

vait, à chaque instant, me rendre au passé, me laissant, comme autrefois, réduit à l'âpre lutte pour le pain quotidien. Mais le contraste ne faisait que me rendre plus belle la conquête présente.

A mes yeux, à mon âme avide de sensations nouvelles s'était ouverte une route inespérée que je souhaitais parcourir à la vitesse vertigineuse du désir. Il me semblait alors qu'une vie entière ne serait pas suffisante pour découvrir les aspects infinis de la joie. Je voulais m'en abreuver, jusqu'à l'ivresse. Excité par un angoissant désir, j'en arrivais à voir mes rêves tout proches, possibles. J'avais la foi de l'ignorant, la simplicité du solitaire.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis ma première rencontre avec Leonello Robbia. En travaillant avec une ardeur de bénédictin, j'avais terminé en quelques semaines la courte étude d'exégèse sur les œuvres de Sénèque. Encouragé par mon gain et par l'estime de mes nouveaux amis, j'avais fait, pour mon compte, divers petits travaux, qui, par leur fraîcheur, avaient soulevé une certaine curiosité autour de mon nom. C'est à ce titre que j'avais pu pénétrer dans le monde où fréquentait Leonello Robbia. Après quelques hésitations, le milieu nouveau me séduisit. J'en voyais uniquement la belle apparence.

Je vivais par moments dans l'oubli complet ; à d'autres moments, je luttais contre moi-même. O ma pauvre âme tourmentée ! petite barque ballottée sur l'océan de la vie !

Deux fois Omero avait monté mes quatre étages pour me dire que Serenella m'attendait, qu'il la ferait sortir du couvent quand je voudrais, et deux fois je le priai de patienter en lui faisant, pour m'excuser, un tableau peu brillant de mes finances.

« C'est bien, dit Omero, et je vis ses yeux devenir subitement froids comme l'acier. C'est bien, tu

viendras quand il te plaira. Tu sais où nous trouver. » Il était parti sans ajouter un mot et depuis il n'était plus revenu.

Un mois passa sans que je montasse le chemin solitaire de l'Aventin. Mon labeur absorbant m'était une bonne excuse ; il endormait mes remords.

« J'irai, me disais-je, pourquoi me presser ? Elle sait que je travaille pour elle. »

A vrai dire, un sentiment nouveau naissait en moi, et, plus fort de jour en jour, s'imposait à mon esprit. Un froid égoïsme prenait possession de ma pensée, de tout mon être, qui, avec une ardeur nouvelle, aspirait à son entière libération. Je ne voulais pas fixer à ma vie d'étroites limites, ou fermer les routes de la joie qui s'ouvraient, m'ensevelir dans l'ombre, avec le tourment de n'avoir jamais vécu. Tout était nouveau pour mes yeux : la nature, les hommes, les choses, et, du premier jour où je fus émerveillé, une ferme volonté de prendre ma part de la vie raffinée que j'avais entrevue s'était implantée dans mon âme.

La jeunesse est comme une envolée, un vol rapide à travers les cieux ; je pourrais du moins l'accomplir avec un cri de joie et monter, monter jusqu'où l'œil embrasse tout l'espace. Ce n'était pas la force qui me manquerait pour soutenir mon audace.

L'instinct qui, autrefois, m'avait poussé à quitter mon pays pour suivre mon rêve de farouche liberté, revenait, s'élevait en moi, m'agitait, me jetait vers l'inconnu où était toute la joie, l'unique joie, jamais rencontrée, à peine imaginée dans l'ardeur de quelque désir superbe. Un nouvel horizon s'ouvrait devant moi, je n'avais pas la force d'en détourner les yeux, de songer au passé, de retourner sur mes pas pour enfermer volontairement ma jeunesse dans un étroit cachot. Mais, si je devais avoir perpétuellement cette horreur de toute limite, si mon âme était

comme une eau qui doit couler éternellement pour garder sa limpidité? Cet égoïsme pouvait me conduire au joug, à l'inertie, à la mort. Marcher toujours, comme le voulait l'enseignement de mon rude maître, marcher de terre en terre, sans trouver de bornes, s'arrêter à peine pour se reposer, et reprendre sa route vers le but lointain, où, aux confins de la terre et des cieux, attend la sœur bienfaisante, pour nous conduire à la demeure éternelle, voilà la vie! Voilà ce que je souhaitais. Tout mon être, d'un élan irrésistible, s'unissait en une telle volonté. Redoutais-je la solitude? Quand même je serais abandonné de tous, que la misère et toutes les douleurs viendraient me martyriser de leurs plus subtiles tortures, ne me resterait-il pas mon âme que le mal ne saurait blesser, qui est comme un feu éternellement pur? Seul avec elle, je pourrais mourir dédaigneusement, à l'ombre de quelque arbre taciturne rencontré sur ma route solitaire.

Mais que m'avait demandé Serenella? Rien. Elle demeurait silencieuse, dans son asile de paix. Elle mourrait ainsi, enfermée dans son rêve d'amour de toutes les forces de son être. Ce silence d'une créature faible et douce n'était-il pas héroïque? Qui sait par quelles épreuves elle avait passé pour retrouver son bien, qui maintenant lui échappait. J'oubliais, la vie était devant moi, mais Serenella était seule dans le silence d'un cloître. Si elle me perdait, c'en était fait de toutes ses espérances. N'était-ce pas un froid égoïsme et une sotte révolte qui me poussaient à l'oublier?

Et aussi, elle était une âme, une conscience et une force. C'est par orgueil, un légitime orgueil, qu'elle se taisait; et je voyais en elle le symbole de la douleur venue sur la terre pour démontrer la divinité de l'amour.

Parfois, j'éprouvais du dépit à voir ma pensée

revenir incessamment à elle, et je qualifiais mon état d'âme de sentimentalisme morbide. Pourquoi devais-je renoncer à développer pleinement ma personnalité? Et si je cédais à la voix du cœur, ne me perdrais-je pas dans les pénibles vicissitudes d'une vie difficile? Pour satisfaire aux obligations nouvelles qu'entraînerait mon union avec Serenella, ne serais-je pas forcé de refuser toutes les promesses de l'avenir? Ne risquais-je pas d'étouffer en moi des volontés multiples qui, plus tard, pouvaient me fournir autant de sujets de haine contre elle, qui ne se doutait pas de mon tourment.

Mille tentations m'assiégeaient, m'assaillaient de tous côtés : il valait mieux leur céder pour me délivrer d'elles.

Un soir, je voulus être sincère avec moi-même; je me demandai si je l'aimais encore, si mes tergiversations n'avaient pas pour cause véritable que mon amour était mort.

Non, cela n'était pas : je ne pouvais oublier Serenella. Plus que jamais, maintenant qu'un courant contraire m'emportait loin d'elle, je sentais que je l'aimais. Il y avait deux âmes en moi : l'une avide de vivre, éternellement inassouvie, enfermée dans ses désirs par une volonté irrésistible d'égoïsme, nourrie de la violence de l'instinct, ivre d'une impossible liberté; l'autre enfermée dans l'harmonie de l'amour, lumière et vie universelles.

Et elles étaient aux prises dans une lutte sans trêve, dont témoignaient les alternatives de ma volonté et de mon action.



« Elle viendra ? demanda Leonello Robbia.

— Peut-être tard, répondit de Diensi.

— Et... et elle est vraiment très belle, cette Sarah ?

— Divine, simplement divine !

— Elle est blonde ?

— Non.

— Brune ?

— Je ne veux pas déflorer votre impression. Vous la verrez.

— Comment peux-tu renoncer, même pour une fois, au plaisir d'une telle description ?

— Vous m'en remercierez. La beauté de Sarah est de celles qui ne se décrivent pas. Elle est comme un rayon de soleil : elle éblouit.

— Et... vous avez des renseignements sur sa vie?

— Aucun.

— Mais d'où vient-elle ?

— Mystère.

— Elle est italienne ?

— Je crois.

— Et qui l'a lancée ?

— Le marquis de Narva ; mais, par un hasard étrange... je vous raconterai.... Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle vaut la peine qu'on pénètre le mystère qui l'entoure. J'en ai encore la tête et le sang en feu. Les légendes les plus étranges courent sur son compte.

— Par exemple ?

— On dit qu'elle est une envoyée secrète d'une nation étrangère. Elle serait venue en Italie avec une mission de la plus haute importance.

— Vraiment ?

— Et elle a fixé son choix sur le marquis de Narva? demanda Giusto Sorani, incrédule.

— Je vous ai dit que c'était une légende. D'ailleurs, ces histoires lui font un cadre sympathique. Sarah, pour son compte, parle très peu ; on la dirait muette, et elle n'a pas tort ; de la sorte, elle conserve entier l'attrait de sa beauté.

— Qu'en dis-tu, Oddo ? » demanda Giusto Sorani

en se tournant vers le jeune homme qui se tenait assis à l'écart sans prendre part à la conversation.

« Lui, il est pur, répondit de Diensi, il n'a pas encore péché... c'est-à-dire que c'est un raffiné de la volupté. »

Oddo Spiro ne répondit pas ; il leva les yeux vers une copie de la victoire de Samothrace et il sourit, d'un sourire ambigu. Il s'était étendu sur les riches coussins d'un divan placé dans le coin le plus obscur de la vaste pièce octogonale tendue de tapisseries Renaissance. Derrière lui, s'étageaient les riches plis d'une tenture de soie olive à dessins d'azur.

Edouard de Diensi tourna un peu son visage grave et froid, beau d'une beauté classique, et, avec une étrange animation dans ses yeux, noirs comme l'onyx, il regarda fixement Oddo Spiro, et reprit :

« Et cependant, vous pourriez enrichir votre jeunesse de tous les trésors ; aucune femme ne se refuserait à vous parce que vous possédez le plus précieux des biens, la beauté.

— La beauté est éphémère, répondit Oddo Spiro.

— La beauté est tout, s'écria de Diensi en appuyant sur les mots comme pour se complaire au son de sa voix, qui avait les nuances exquises et les rythmes infiniment doux de la flûte.

— Pour vous, hédonistes, elle est tout ; pour nous, non. Je voudrais être vieux et avoir atteint ce degré de sagesse que je vois si lointain encore. Est-ce qu'un bien passager me peut émouvoir ? Dois-je renoncer au bien suprême de la connaissance, pour la simple grâce d'une ombre. Vous vivez de vanité, ou plutôt vous vous êtes fait un déguisement de la vanité. La vie vous aveugle. Nous sommes réincarnés pour racheter des fautes d'une vie antérieure. C'est seulement en cultivant l'idéal que nous pouvons constituer en nous la destinée future. Aussi bien, les êtres humains ne sont que les cellules de l'huma-

nité : un homme ne peut être absolument heureux tant que d'autres hommes souffrent. Pour moi c'est un axiome. »

Il s'arrêta un instant, puis il ajouta :

« Peut-être voudrez-vous aussi nier la noblesse de ma foi ? »

Edouard de Diensi sourit. Il était appuyé au piano, et venait d'enlever quelques corolles à un bouquet d'aubiers, qui sortait d'une amphore de cristal bleu. Il répondit, les yeux fixés sur les fleurs :

« C'est un noble motif qui vous pousse à une sotte action.

— C'est pour atteindre ton idéal, ajouta Giusto Sorani, que tu as troublé le sommeil séculaire de la petite Crepereia Triphaena ?

— Qui est celle-là ? demanda Leonello Robbia, en avançant la tête avec curiosité.

— Je vis de ce souvenir, répondit Oddo Spiro en pâlissant. Mon amour est dans l'infini avec elle. Je sais que, devant ce froid cercueil où vint reposer il y a tant de siècles sa jeunesse éteinte, une cruelle douleur se réveilla dans mon âme. Je n'étais pas, comme vous tous, devant une chose muette, étrangère, qui n'a d'autre valeur que son antiquité ; je me trouvais ramené à la souffrance d'une vie antérieure. Vous ne pouvez pas me comprendre. Je la vénère, oui, je la vénère, la petite Crepereia. Ses parents la couvrirent d'or quand elle fut morte. Moi je couvre son cercueil de fleurs et je lui apporte mes plus belles paroles. Cette pureté vous offusque, je le sais. Vous employez votre force nerveuse à satisfaire les désirs de passions inférieures. Moi je spiritualise mon idéal. Ma joie vous est étrangère comme le petit cercueil blanc où repose son corps, sa cendre. Elle a atteint les régions de l'Astral, et je l'ai choisie pour mon guide dans le chemin difficile de cette vie, et je souffre maintenant, pour toutes les douleurs

que je lui ai fait souffrir quand elle vivait. Vous ne pouvez pas me comprendre; mon amour a la pureté des choses éternelles, il est comme une fleur des astres; je voudrais en mourir! »

Il mit ses coudes sur ses genoux et cacha son visage dans ses mains. Ses doigts, enfoncés dans ses cheveux, les divisèrent en mèches soyeuses qui tombaient sur son front.

« Vous vivez dans l'erreur, reprit Edouard de Diensi, et je ne voudrais pas vous en tirer. Vous vous êtes composé un rêve merveilleux et insensé sur le mystère de l'irréel, et vous nous prenez en pitié. Vous êtes trop jeune encore pour dire : je ne passerai pas par-là. Ce qu'il y a de certain, vous l'avouerez peut-être, c'est que le profond mystère de la terre est dans le visible. »

Après un court silence, il reprit :

« Vous exaltez et vous observez la chasteté, en croyant suivre une loi supérieure de la nature, et c'est ici que commence l'erreur. La nature, si elle a une voix et une loi, la révèle à chaque instant dans le cri du plaisir. C'est là sa volonté imprescriptible, souveraine. Si vous prenez la peine de réfléchir un instant, vous pourrez vous convaincre que c'est l'unique volonté que nous devons comprendre en toute intelligence. Au lieu de combattre le plaisir et de rechercher un martyre continuel, qui demeurera toujours stérile, et ne pourra que vous rendre dur à vous-même et à vos semblables, cherchez la complète satisfaction des désirs qui germent, qui naissent, innombrables, dans votre âme, comme les fleurs de l'amandier quand arrive le printemps. Accordez-vous à vous-même tout votre plaisir. C'est seulement quand vous serez satisfait que vous pourrez dire que vous êtes bon, mais pour vous, non pour vos semblables. Que peut signifier pour votre âme cette masse amorphe de l'humanité? Vous êtes

seul dans la vie, et vous ne pourrez jamais être compris des hommes qui vous entourent, plongés dans les ténèbres. Les hommes sont, pour la plupart, des esprits mesquins, combattus par d'antiques et sottes terreurs. Dieu les menace dans le ciel, la société sur la terre. Entre la double épouvante de ces deux mains menaçantes, ils vivent dans l'oppression, misérable nichée d'oisillons. Voulez-vous être de leur foule? Voulez-vous vous mutiler, vous renier vous-même? Vous enchaîner de la chaîne de fer séculaire? Vous mêler au noir troupeau qui piétine dans la boue du berceau à la tombe? Ah! écoutez le cri de votre jeunesse; suivez l'élan du plaisir; ne vous emprisonnez pas dans un aveugle renoncement. Créez à chacun de vos songes une merveilleuse réalité! Le martyre que vous vous imposez aujourd'hui pourra vous devenir amer, trop amer demain, quand l'ignoble vieillesse viendra, de ses mains crochues, enlaidir votre visage; quand elle fondra la vigueur de vos membres, et fera de vous une affreuse et horrible chose douloureuse, à laquelle elle ne voudra pas enlever le triste héritage de la pensée.

« Vous croyez au péché, eh bien, si vous voulez être sincère, vous ne nierez pas que vous avez péché en intention. Cela est laid et hypocrite. L'acte même, que vous appelez péché, quel qu'il soit, est pour moi comme une purification. C'est un tourment qui disparaît. »

Il s'interrompit encore; il s'assit sur le divan, à côté du piano; il tira d'un étui d'or une cigarette, l'alluma, et après avoir aspiré la fumée bleue, il reprit :

« Je ne veux pas vous convertir, après tout. Ce serait immoral; je ne veux aucunement faire de vous l'écho de mon âme. Je me permets seulement de vous donner un conseil : d'ailleurs, je sais trop bien que vous ne le suivrez pas! »

Sulpicio Alanna, qui était resté jusque-là silencieux, occupé à feuilleter devant le piano la partition d'un opéra de Wagner, leva les yeux de dessus le magnifique volume !

« Chacun vit selon l'erreur qui lui plaît davantage, dit-il. Toi-même tu n'éprouves pas la sincérité des théories que tu exposes.

— Je sens leur beauté et cela me suffit. La sincérité se peut rencontrer parfois chez les apôtres, mais elle est toujours un privilège des pauvres d'esprit. Il faut se renfermer dans le cercle étroit d'une morale quelconque pour être sincère, et c'est déjà là une pauvreté d'esprit.

— Répondez-moi, en toute franchise dit Oddo Spiro en levant la tête : votre conscience n'est jamais troublée? Elle ne vous laisse pas quelquefois perplexe?

— Vous parlez de la conscience morale? Non, elle ne me trouble pas, elle est pour moi comme si elle n'était pas. J'affirme que, si une bonne fois on a le courage de soulever le poids du passé qui pèse sur nos âmes, et de commettre un de ces péchés qui révoltent Dieu et la société, on reviendra ensuite à ce péché avec une joie toujours nouvelle; voilà la pure vérité; nous vivons dans une perpétuelle erreur.

— Il faut tout essayer, il faut suivre toutes les modes avec une égale indifférence. Une seule chose est digne d'être prise au sérieux, c'est notre Moi. Cela suffit. Vous ne sentez peut-être pas combien il est ridicule d'invoquer sérieusement un témoignage moral. Il y a des ennemis des préjugés qui ne s'aperçoivent point qu'ils en sont esclaves, des esprits libres que la morale enchaîne. La contradiction est des plus fréquente et elle passe inaperçue. Peu d'hommes ont le courage de vivre déliés de tout lien, uniquement pour leur plaisir.

— Et quand la jeunesse sera passée? Quand le plaisir aura perdu son attrait et que ses tentations

solliciteront en vain ton corps épuisé, alors ta froide logique ne te deviendra-t-elle pas cruellement amère?

— Non, reprit en souriant Edouard de Diensi, non, parce que je n'aurai pas de regrets. Je pourrai tourner mes regards en souriant vers le passé. Je fais de ma vie le développement de mon rêve d'art. La beauté est pour moi une chose tangible, elle vit à côté de moi, elle est à moi. Tant que je vivrai m'accompagnera la vision des harmonies que je me compose à moi-même dans les courts moments que la nature accorde à notre joie. L'artiste, d'ordinaire renonce à tout au profit d'autrui, et il reçoit pour prix de son sacrifice le tribut d'admiration que lui apporte la foule. Crois-tu que cela en vaille la peine? Pourquoi vicier notre âme en la mettant en contact avec celles des autres hommes, qui sont incapables de la comprendre? Que sait de l'amour et du plaisir toute cette foule qui est vulgaire, même quand elle se donne la mort? Vous n'avez qu'à prêter l'oreille aux voix qui arrivent d'en bas : vous entendrez, où que vous tourniez la tête, les gémissements de la pitié; et la pitié n'est pas seulement un sentiment inférieur : elle est aussi la perpétuelle exaltation de tout ce qui est laid, honteux, dégoûtant. Nous vivons en un siècle qui s'éloigne de la beauté, qui n'en a pas la moindre idée, dans un siècle pauvre, rebutant, mesquin, vil, où les clameurs de l'altruisme s'élèvent parmi les plaintes, les gémissements et les menaces les plus grotesques. Que peut être un altruiste sinon une infime méduse qui prend les couleurs de l'océan et s'y perd? Nous avons perdu le sens de la joie et du rire; seule l'incomparable Grèce en a connu toute la valeur et l'a exalté. Aujourd'hui ce sont les larmes que l'homme connaît et exalte. Et par là, il devient le plus bas des êtres vivants. A quoi bon s'en inquiéter

et rechercher son approbation ? A quoi vous servirait votre intelligence dans ce cas ? Je te répète que celui-là seul peut prétendre être un organisme supérieur qui cherche à multiplier la vie tant qu'il en a le pouvoir, qui écoute la voix de son unique mère, et ramène tout à soi sans rien accorder à la vulgarité de la foule. Soyez tel qu'un chêne centenaire : il étend de toutes parts ses racines sur une immense surface, et aucune autre plante ne peut pousser à l'entour parce que tous les sucs de la terre montent jusqu'à son faîte. Et il s'élance sous le ciel au-dessus de toutes les choses vivantes ; il est fort, il est seul ; le royaume de l'azur est à lui. Si la mort s'arrête à ses pieds, il la dédaigne ; son âme est là-haut sous l'arc lumineux du ciel. De la hauteur où il est monté, il ne peut plus abaisser ses regards sur ce qui gémit dans son ombre. Son instinct est de dominer, sa loi est la joie de vivre. Il exerce son droit à la vie en toute puissance, et quand la foudre l'abattra, il s'écroulera avec un cri, et, à ce cri de sa grande âme solitaire, les petites choses d'alentour trembleront une fois encore. »

Il ne s'arrêta qu'un instant, puis reprit :

« Non, la vieillesse et la mort ne me seront pas cruelles si ma vie peut être pareille à celle de ce chêne. »

Personne ne dit mot quand il se tut ; chacun de nous paraissait approuver. Il n'en était rien pourtant. Mais la séduction de ses paroles nous laissait dans la stupeur, comme sous l'action d'un narcotique. Un parfum étrange en émanait. Sa voix langoureuse et pénétrante, avec des accents d'une musique voluptueuse, savait émouvoir l'esprit, l'engourdir et comme le fasciner, et ses yeux soutenaient la musique exquise des paroles ; on eût dit que toute son âme, enflammée et tranquille à la fois, vibrait dans le cercle étroit de ces noires prunelles illuminées d'une joie profonde.

Tandis qu'il parlait, j'avais remarqué que tous les visages étaient attentifs au son délicat de ses paroles : c'était une conquête lente et sûre. Son âme se répandait en nous comme une onde d'harmonie, sans violence, comme par sortilège. Par instants, je me sentais secoué comme si une voix m'avait réveillé en sursaut ; un trouble profond envahissait tout mon être ; chacune de mes pensées s'imprégnait de cette conception épicurienne de la vie. Une ivresse nouvelle m'étourdissait.

« Alanna, dit Giusto Sorani, nous attendons toujours le petit duo de Tristan. Veux-tu être gentil ?

— Joue-nous la superbe strophe d'amour, ajouta de Diensi, tu me feras plaisir. »

Dans le silence, les premiers accords s'élevèrent légers, s'égrenèrent doucement, préludant à l'ineffable crise d'amour. Puis le soupir, d'abord contenu, monta plus pressant, vint se perdre dans le magnifique chant où Tristan exprime sa passion, la passion universelle. Les yeux à demi fermés, je vis les objets devenir lointains, s'évanouir lentement dans la pénombre. Une auréole d'or descendant des lampes électriques, rassemblées en éclatants bouquets d'étranges fleurs irisées, vint mettre en valeur le contour des objets. Je vis les objets voisins, un paravent ancien en cuir de Cordoue, une amphore d'agate tachetée d'où tombaient en s'effeuillant des roses jaunes, un morceau des tapisseries couleur de feu, se fondre dans cette lumière chaude et diffuse. Une subtile sensation de plaisir dilatait mon âme ; toute raideur disparaissait de mon esprit par l'enchantement de la musique divine qui s'élevait, répandant une joie voluptueuse. Tant de douceur émanait du suave cri d'amour que tous les visages autour de moi étaient dans l'extase. Je fermai les yeux, et Serenella m'apparut.

Le souper, offert par Edouard de Diensi, touchait à sa fin, au milieu d'une grande animation.

« Ta mystérieuse inconnue n'arrive pas? demanda Giusto Sorani. Je brûle de la connaître. Il faut qu'elle ait quelque chose d'extraordinaire pour avoir pu te plaire.

— L'unique mérite que puisse avoir une femme c'est d'être décorative, et Sarah est merveilleusement décorative.

— Elle est intéressante ?

— Tout à fait intéressante,... elle ne sait absolument rien.

— C'est peu, dit Oddo Spiro.

— Cela suffit pour qu'elle plaise. Son ignorance l'empêche d'étaler la terrible insignifiance de ses pareilles. Elle se tait.

— Une belle statue, alors! s'écria Leonello Robbia.

— Tu trouves que ce n'est pas beaucoup? répliqua Giusto Sorani.

— Vous réduisez à une misérable question des sens le mystère qui enveloppe l'être le plus aimable de la création ! » cria Oddo Spiro avec vivacité.

Un brusque éclat de rire accueillit ses paroles.

— Mais je te croyais misogyne? répartit Giusto Sorani.

— Vous ne pouvez pas vous y connaître, dit à son tour Sulpicio Alanna, puisque, suivant vos déclarations, votre amour aussi poursuit un idéal. Je suppose que vous n'avez jamais parlé à Crepereia Triphaena.

— Ne troublez pas sa pure mémoire, répliqua vivement Oddo Spiro. Ce n'est ni le lieu ni l'heure de parler d'elle. Je vous en prie. Mon amour est un rêve, et c'est bien ainsi. Mais j'ai fréquenté, moi aussi, beaucoup de femmes de mon siècle et je n'en ai rapporté qu'une impression de dégoût....

— Tout le monde n'est pas si dégoûté ! interrompit Giusto Sorani.

— Il est incorrigible, » dit de Diensi en souriant.

Oddo Spiro baissa la tête et se tut. On servit les fruits, et la blonde mousse du champagne pétilla dans les coupes de cristal étincelantes. La conversation devenait plus animée. Sulpicio Alanna avait composé, avec les branches de lierre et les fleurs qui jonchaient la table, une couronne d'un bel effet.

« Tu veux couronner de Diensi ? » demanda Giusto Sorani.

Alanna se leva, et, se dirigeant vers une statue d'Antinoüs dressée dans la pénombre, il mit la couronne au front de l'éphèbe que la folie d'un Auguste divinisa, et dit en se retournant :

« A la gloire de tout ce qui est souverainement beau !

— Et au prestige de la Beauté, ce fait absolu, divine et tangible expression du Plaisir ! répondit de Diensi.

— Attention ! qu'Oddo Spiro ne vous entende pas ! s'écria Giusto Sorani.

— Je ne vous entends pas, et je ne voudrais pas vous entendre, répondit Oddo. Nous ne pourrons jamais nous comprendre.

— Je crois, reprit-il en me regardant, que Duccio della Bella, qui ne dit rien, est plutôt de mon côté que du vôtre.

— Moi ? je vis dans une parfaite indifférence, repartis-je. Tout m'intéresse parce que tout m'est nouveau. Je me garderais bien de prendre un parti à la légère.

— Della Bella fait de l'art, mais il ne ferait pas de sa vie une œuvre d'art, ajouta Giusto Sorani.

— Comme tu vois, j'essaie de m'initier à votre vie.

— Quel original!

— C'est évident. Il serait naïf de prétendre qu'un homme peut se dépouiller à volonté de son passé.

— Vous savez, dit Leonello Robbia, Albula, la nymphe des marais, nous abandonne.

— Et où va-t-elle ? demandèrent-ils en chœur.

— Elle suit son peintre, le Russe, qui est fou d'elle et qui l'épouse.

— Il le lui aura promis, dit Giusto Sorani.

— Et il tiendra parole, répliqua Alanna. Ces étrangers sont parfois prodigieusement naïfs et profondément moraux.

— Du reste, Annuccia et Bibiana ont eu la même chance, reprit Sorani.

— Bibiana ? Celle qui a épousé le peintre malais ? fit Leonello Robbia.

— Oui. Elle était si belle ! Et ce museau de travers l'a tuée !

— Fin sentimentale, qui en attend bien d'autres ! dit de Diensi en manière de commentaire. Les femmes vous aiment d'autant plus que vous les traitez avec cruauté. Leur intelligence inférieure ne conçoit que l'esclavage. Les tuer, dans leur esprit, c'est prouver qu'on les adore.

— Bibiana n'était pourtant pas romanesque, dit Leonello Robbia.

— Comment, alors, a-t-il pu lui venir à l'esprit d'abandonner sa joyeuse cour d'adorateurs pour suivre cet Othello Mongol ? demanda Sulpicio Alanna.

— Il était richissime.

— Elle avait bien d'autres moyens de devenir riche. Elle aurait toujours pu choisir un mode d'union plus élégant que le mariage, conclut Edouard de Diensi.

— On dit qu'elle était folle de son Malais.

— Quelle femme ennuyeuse alors ! reprit de

Diensi. Encore une de celles qui ont trop souvent sur les lèvres le mot *toujours* et rêvent de l'éternité ! Ce sont les plus terribles ennemies de l'homme ; elles le détruisent, tout simplement, elles lui enlèvent sa personnalité. Quel est le sentiment qui ne doive pas finir ? Il faut savoir apprécier le passé et lui laisser son charme. Seul un imbécile peut aimer une seule fois, et la grande passion est le privilège des faibles d'esprit. Si la femme est un être aimable, c'est que d'ordinaire, elle oublie facilement. C'est son plus grand charme. Après tout, un amour économe n'est pas sans attrait. »

A ce moment, un domestique vint parler à voix basse à de Diensi, qui répondit :

« Fais entrer.

— C'est Sarah ? demanda Giusto Sorani.

— Je crois que c'est elle.

— Elle est la bienvenue.

— Nous boirons à sa beauté !

— Et à son silence.

— Je m'en suis fait une image étrange. Je m'attends à voir une sorte de magicienne, dit Sulpicio Alanna.

— Tu ne te trompes pas, répondit de Diensi.

— Quelle est la couleur de ses cheveux ?

— Et ses yeux ?

— Ils doivent être sombres, j'imagine, dit Sorani, sombres et profonds, et terribles dans la volupté.

— Imaginez-vous une malachite brillante, veinée de noir.... Je n'ai jamais rien vu de plus beau ! s'écria de Diensi.

— Ils sont un peu obliques ?

— Ils ont la grâce d'une feuille de lotus.

— Elle doit rappeler Rodopis.

— Non, une beauté égyptienne.

— Vénus anadyomène.

— La voici, » murmura de Diensi.

Tout le monde se tut. Nous nous retournâmes,

attentifs. Les tentures remuèrent légèrement, puis elles s'écartèrent en se relevant à la façon de deux bandeaux, et, dans ce cadre harmonieux, apparut l'enchanteresse beauté.

J'eus soudain la sensation que tout mon sang s'en allait; je sentis la glace d'un frisson courir le long de ma nuque et des reins, je me levai d'un bond et j'allais crier : « Sita, Sita ! » mais ses yeux, avec une expression inaccoutumée de prière, me retinrent, me vainquirent.

Je retombai sur ma chaise. Elle s'avança, saluée par des acclamations.

Elle avait une robe de la couleur vert pâle des eaux; de ce voile léger son altière beauté surgissait pleinement épanouie. La grande flamme rouge de ses cheveux se séparait en deux, pour encadrer la grâce du pâle visage d'albâtre, dont les traits paraissaient rigides, immobilisés dans une expression dominatrice. Les yeux verts, grands, obliques, projetaient des lueurs et des ombres soudaines sur la froideur de ce visage, où seules les lèvres vermeilles mettaient une étrange flamme. Elle était grande, majestueuse. Elle paraissait descendue d'un trône. Et je l'entendis parler. Sa voix était grave, d'une douceur infinie; je vis avec quel tact elle savait se conduire dans ce milieu raffiné.

Bientôt un vent de folie passa sur tous les cerveaux.

. . . .

A une heure tardive, tandis que je feuilletais un livre dans un salon voisin de la pièce où était le piano, je sentis à l'improviste le suave contact d'un bras nu autour de mon cou, et une voix caressante murmura près de mon visage :

« Duccio ? »

Je me retournai. Sita était penchée sur moi. Ah ! le merveilleux visage d'amour !

« Tu me pardonnes? » demanda-t-elle, et je vis ; trop près de mon visage la blancheur de ses dents éclatantes sous ses lèvres relevées en un sourire. « J'ai tant souffert ; tu me pardonnes? » Son ardeur coulait dans mon sang, elle m'affolait.

Elle se rapprocha davantage.

« Ne me trahis pas! » murmura-t-elle, puis sa bouche me baisa; s'appliquant comme un étau, elle mordit mes lèvres; ses bras me serrèrent d'une caresse frémissante; ses grands yeux semblèrent perdus dans un rêve de volupté.

La fatale magicienne avait jeté son enchantement terrible. Je le subis en frissonnant comme sous le baiser de la mort.



XIX

DANS LE SILENCE.

De temps en temps, il se tournait pour la regarder. Elle était assise sur le seuil d'une des petites maisons qui s'élèvent autour de Sant'-Agnese, au milieu des champs et des jardins; son visage était tourné vers le couchant.

On entendait, derrière la haie, le bouillonnement continu de l'Anio :

« Comment te sens-tu ?

— Comme ça. »

Il écoutait. Le coucher du soleil éveille un écho au cœur de certains hommes.

« Tu ne veux pas aller à l'église ?

— Je suis fatiguée, Omero.

— Tu as dormi, cette nuit ?

— Un peu.

— Le remède ne t'a pas soulagée ?

— Je ne l'ai pas pris.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas la peine, Omero; il me rendrait plus malade.

— Mais il faut guérir !

— Votre affection suffit : je guérirai. »

Il se retourna, et se remit à frapper avec la serpe sur les branches sèches d'un ormeau. Le bruit du rude instrument agreste arriva plus fort. Les grosses

branches tombaient au pied du tronc qui restait immobile. Elle le regardait, debout au sommet de l'arbre. Sa tête hirsute, sa large poitrine et ses bras se détachaient dans la splendeur du ciel, tandis que, de la ceinture aux pieds, le corps se perdait dans l'ombre. La dure écorce de l'orme s'était-elle ouverte pour porter cet étrange rejeton ? Au sommet du tronc décapité, réduit à la misérable couronne de ses échalas tordus, se dressait le tronc de l'homme, prolongement monstrueux de l'arbre. Cet esclave de la terre et des créatures maudites de Dieu, accoutumé à l'assaut des éléments, à la serpe et à la cognée, et toujours prêt cependant à donner à chaque printemps la fraîcheur et la gaîté de sa verdure, avait pris aux hommes la force rapide qui mutile et qui abat. Il élevait sa nudité vers le ciel, et au-dessus de lui, les faucons tournaient en cercle, sur leurs ailes égales, au plus haut des cieux.

Les cloches de Sant'-Agnese sonnèrent vêpres. Le tintement clair et doux s'étendit à travers les campagnes tranquilles ; il alla se perdre dans le lointain, aux confins de l'ombre et de la lumière, parmi les dernières habitations, dans les champs déserts. Il y a des solitudes, sur la terre et sur la mer, qui n'entendent, pendant des années et des années, d'autre son qu'un écho affaibli, à peine perceptible, de cloches très lointaines. Chaque soir, si le vent n'est pas contraire, lorsque le soleil descend dans sa demeure dernière, il arrive à travers les airs, on ne sait de quel horizon. Il a parcouru des distances infinies, il vient mourir, pèlerin de l'inconnu, dans ces solitudes muettes. L'homme qui marche, marche incessamment à travers monts, plaines et déserts, sans rien apercevoir devant lui, et derrière lui ne voit que la trace de ses pas ; l'homme qui n'a pas de frères l'entend parfois ; il s'arrête et, levant ses yeux fiers, il regarde si l'ombre du Dieu des légendes n'apparaît

pas avec lui. Il lève les yeux et la face, sa face forte, bronzée, où les rides se creusent comme les sillons dans les champs, où les yeux enfoncés dardent un double éclair où la joue barbue se contracte sur une mâchoire de loup; il lève les yeux pour apercevoir l'image d'un rêve qui est dans son cœur indompté depuis le temps lointain de son enfance : ton rêve, ton rêve profond et mystérieux, Dieu des astres, éternelle espérance! Puis il reprend son chemin. Pas plus dans les cieux que sur la terre il n'a trouvé de frère. Le monde s'engloutit dans le gouffre de son âme avec le blasphème qui s'échappe comme un sanglot de son pauvre cœur gonflé, et il marche, il marche, il marche, un peu plus perdu maintenant, suivi de son ombre torse, vers les déserts, le plus seul et le plus grand des hommes, celui qui n'a pas de demeure.

Le rêve crépusculaire passa, et Serenella le distingua dans les sons harmonieux des vêpres; elle pencha la tête pour la prière accoutumée. Elle croyait en Dieu avec la sincérité d'un enfant, elle voyait ses tentes d'or dans l'immensité. Ce soir-là, des paroles nouvelles lui montèrent aux lèvres, et elle les murmura pour que l'Esprit-Saint les entendît. C'étaient des paroles d'amertume et elle ne voulait les faire entendre qu'à Lui. Elle se sentait si malade ! Elle voulait cacher à Omero la vérité, pour ne pas le décourager; mais, depuis quelque temps elle pensait que sa route allait bientôt finir.

Une nuit, entre Fano et Sinigallia, sur les bords de la mer, elle avait été assaillie par une terrible tempête sans pouvoir se protéger, et c'est d'alors que datait la terrible maladie qui rongeait ses poumons. Peut-être aurait-elle pu guérir, parce qu'elle était assez forte pour ne pas se laisser vaincre par le mal; mais à quoi bon se soigner?

Elle n'avait pas de tristesse, elle ne se lamentait

pas sur son sort ; abandonnée au courant fatal, elle portait en elle son amour plus grand que la vie.

Elle n'avait pas demandé à Omero où j'étais ni ce qui me retenait : mon silence était juste. Elle avait trop attendu de moi. Comment aurais-je pu accepter de vivre avec une petite ignorante comme elle ? N'aurait-elle pas été pour moi un perpétuel embarras ? La vie était trop compliquée à Rome, ce n'était plus comme là-bas, dans la ville des voiles, recueillie dans la simplicité de l'amour. Elle n'était partie que pour me revoir, et, qui sait ? elle ne me reverrait peut-être que pour me dire adieu, pour me dire la douce parole qui ne pèse pas, qui ne lie pas, qui ne demande rien. Si l'amour était mort, tout était inutile ; on ne ramène pas l'eau aux forêts des sommets : tout a une fin.

Un jour, elle avait dit à son père, Giovanni della Nave :

« Papa, les pèlerins vont partir pour accomplir leurs vœux, dans les Alpes lointaines ; laissez-moi partir, papa ; moi aussi j'ai un vœu à remplir.

— Tu veux partir seule ?

— Je partirai avec mes compagnes.

— Et qui restera à la maison pour nous ?

— Teodora s'occupera de tout ; elle me l'a promis. »

Giovanni se tut.

« Vous me laisserez partir, papa ?

— Et quand reviendras-tu ? » demanda Giovanni, en la regardant fixement.

Elle baissa la tête.

« Je reviendrai avec mes compagnes, je ne sais pas quand.

— Dieu soit avec toi, » dit encore le père.

Elle s'agenouilla à ses pieds.

Quelques jours après, elle se joignit à la troupe des pèlerins, et elle se dirigea vers l'horizon. Parmi ses

compagnes, se trouvait Sita. Une fois, elles s'arrêtèrent dans une ville de la plaine près d'un grand fleuve. Jusqu'à ce jour, Sita ne lui avait pas parlé.

C'était le moment pour Serenella d'abandonner le pèlerinage, parce que la route de son rêve était différente. Elle se tenait silencieuse à l'écart quand elle entendit tout à coup une voix qui la fit tressaillir.

« Où vas-tu ? »

Elle se retourna, et elle vit le visage ambigu de la maudite.

« Je vais à Rome, répondit-elle en la regardant, sans crainte, dans les yeux.

— Il t'attend là-bas ?

— Il m'attend.

— Je le saluerai de ta part ; je crois que j'arriverai avant toi.

— Salue-le, et dis-lui que je lui porte un précieux cadeau.

— Quoi, dit Sita en souriant ?

— Le couteau de Zalebi ! » Elle fouilla dans son corsage et en retira l'arme luisante qu'elle fit briller à la hauteur du visage pâle.

« Et dis-lui aussi, reprit-elle, dis-lui que je vais seule sous la protection de Dieu, et que je n'ai pas peur parce que j'ai avec moi ce talisman. »

Sita s'était reculée, elle voyait une lueur sinistre dans les yeux de Serenella. Elle n'aurait jamais attendu une telle colère d'une créature aussi douce. La haine et l'amour l'avaient transfigurée.

« Quand pars-tu ? lui demanda encore Serenella ?

— Cette nuit.

— Par la diligence ?

— Oui.

— Et que vas-tu faire à Rome ?

— Je vais prier pour l'âme de mon père ! » répondit mystérieusement la sorcière.

Les deux femmes se trouvèrent un instant face à

face, les yeux dans les yeux, pâles et tremblantes, prêtes à la violence. Leurs courageuses volontés durent faire effort pour se vaincre ; leur haine, profondément enracinée dans leur cœur, se mesura dans un geste de défi.

« Tu arriveras la première, murmura Serenella d'une voix sourde, mais rappelle-toi que mon jour viendra.

— Et que m'importe ?

— Je ne te pardonnerai pas, rappelle-le toi !

— Mais, est-ce que j'ai jamais imploré ton pardon ?

— Ne te trouve pas sur mon chemin une autre fois. Tu m'as fait plus de mal que la mort. Prends garde à toi ! Zalebi m'a laissé son souvenir... je n'ai pas peur ! »

Son mince visage, d'une pâleur extrême, restait immobile, seuls ses yeux menaçants jetaient des flammes.

« Tu traînes l'héritage de ta maudite famille, dit Sita.

— Je porte avec moi mon amour sacré, répondit Serenella en élevant la voix. Et mon chemin est à moi, et tu n'y passeras pas, vipère !

— Nous verrons ! « s'écria Sita. Puis elle tourna le dos. Serenella la vit se perdre dans la foule. Quand elle eut disparu, elle leva les yeux au ciel. Il faisait nuit maintenant ; il valait mieux attendre quelques heures.

Le lendemain, à l'aube, tandis que ses compagnes dormaient encore sur la paille, la tête appuyée sur leurs paquets, elle se leva et sortit.

Le long du chemin qui suivait les sinuosités de la vallée, elle entendit les chants d'une troupe de pèlerins qui se dirigeaient vers la grotte du saint. Elle vit, aux pâles lueurs de l'aube, à un tournant de la route, une masse noire et compacte qui gravissait lentement la pente, où les minces flammes des

cierges et des torches mettaient autant de petits yeux lumineux : une seule voix s'élevait, plaintive et continue.

A cet endroit, la jeune fille s'arrêta. On lui avait indiqué le chemin. Elle devait se diriger vers la mer, et suivre la côte tout le long jusqu'à des villes dont elle n'avait jamais entendu parler.

Elle s'arrêta. Le ciel était serein et il faisait très froid. Elle s'enveloppa du mieux qu'elle put dans son manteau bleu, et ses yeux firent le tour de la petite éminence sur laquelle elle se trouvait. Elle vit à ses pieds la ville, où, de temps en temps, s'éteignait une lueur argentée, la verdure sombre de la plaine, et la ligne claire de la mer lointaine. L'aube fleurissait parmi les jasmins. Au plus épais des ténèbres, vers le nord, dormait Comacchio, berceau de son enfance. Elle tourna les regards de ce côté et son âme se recueillit dans une prière pour les morts et les vivants de sa famille, pour les vivants qui allaient reprendre leur âpre lutte de chaque jour et pour les morts, au nom de l'amour ; les uns résignés au labeur incessant, les autres portés sur le grand navire stellaire vers le soleil inaccessible. Peut-être le destin lui réservait-il un coin sur le vaisseau d'argent aux blanches voiles, peut-être ne devait-elle pas revoir la terre solitaire, ses parents, et le douloureux visage de son père ? Si telle était sa destinée, elle souhaitait que son âme allât doucement, pour ne troubler le doux sommeil de personne, porter dans l'humble maison l'adieu de l'exilée qui ne reviendrait jamais plus. Le monde n'est qu'un séjour de quelques instants. Qui saura jamais où il va ? Dieu nous envoie sur la terre et nous attend. Le monde n'est qu'une halte. L'amour est la volonté de Dieu le père, et elle subissait son destin d'amour. Et rien de plus. Elle resta quelques instants à suivre du regard parmi les nuages flottants les formes des

objets qui émergeaient peu à peu, souhaitant anxieusement apercevoir quelque point de vue familier; puis, comme le jour grandissait, elle se retourna, et se mit résolument en route.

Elle marcha ainsi des jours et des jours, s'arrêtant pour dormir près des villes dans quelque chaumière. A mesure qu'elle s'éloignait de son pays, elle prenait plus de défiance des passants qu'elle trouvait sur sa route. Elle ne rencontra aucun obstacle sérieux. Elle serrait sur son cœur la lame brillante, le talisman de Zalebi; elle se serait défendue jusqu'à la mort.

Les rôdeurs la laissèrent tranquille. Elle avait dans les yeux des éclairs d'indomptable fierté, elle portait dans son cœur de vierge l'esprit de sa race révoltée. Et elle marcha, elle marcha comme la belle de la légende, s'arrêtant à peine, se mettant en route avec le soleil. Les quelques sous que lui avait donnés son père, avant de partir, lui étaient plus que suffisants pour avoir du pain. Elle voulait arriver, et elle arriverait. Mais la route était interminable. Toujours de nouvelles villes, de nouvelles haltes, et Rome s'éloignait dans les cieux comme le soleil.

La pensée de Sita tourmentait son cœur. Que ferait la maudite si elle n'arrivait pas à temps? La vengeance guidait la fille de Diavolo, et Duccio ne saurait pas se défendre.

Mais Sita, après s'être rendue à Bologne, y avait trouvé d'utiles recommandations pour Rome. Elle rejoignit Serenella, et à son insu s'attacha à ses pas.

Elle la vit prolonger de plus en plus les haltes à mesure qu'elle approchait de la capitale; elle assista à l'affaiblissement de ses forces, épuisées par l'extrême fatigue.

Sans se laisser abattre, le sang brûlé par la fièvre, Serenella continua son chemin. Les derniers jours, il lui semblait vivre dans un cauchemar. Parfois,

elle défaillait ; son visage était maintenant décharné et son corps n'était plus qu'une ombre. Mais son amour chantait au fond de son cœur, et son chant l'entraînait vers sa destinée. Pourvu qu'elle pût voir Duccio un seul instant. Elle arrivait de si loin ! Il n'était pas possible qu'il l'eût oubliée ; il n'était pas possible qu'elle fût venue en vain de si loin, au prix de tant de douleur. Et si la longue route l'avait rendue laide ? Pouvait-elle le revoir ainsi ? Un matin, elle se regarda dans un petit miroir ; elle n'était pas laide, non, mais qu'elle était changée ! Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ses yeux s'étaient agrandis, son menton aminci ; ses joues étaient pareilles à des fleurs des neiges. Enveloppée de son fichu, elle ressemblait à une petite morte. Elle eut une commotion, puis détourna les yeux, jeta le petit miroir, sourit et se leva. Comme il y avait du soleil dans ce pays ! N'était-ce pas pour elle, tout ce soleil ? Alors arriva du fond de l'éternité une voix familière qui était sortie du silence pour l'amener à la lumière du printemps. Ah ! quelle voix gémissante ! Si elle ne pouvait plus avancer maintenant ? si elle n'arrivait pas ?

Mais elle se leva, elle se traîna sous le soleil, brûlée par la fièvre ; elle se traîna à la poursuite de son rêve ; elle voulait arriver, comme l'hirondelle blessée, mais arriver pour s'abandonner sur ma poitrine, vaincue, exténuée, à bout de forces.

Elle poursuivit sa route un jour encore, dans une quasi-inconscience, et arrivée le soir dans un petit village aux portes de Rome, elle tomba, en proie au délire, et ne se releva plus.

On la recueillit. Une société féministe se proposa de la guérir et de la réhabiliter, croyant que c'était une fille de mauvaise vie. Lorsqu'elle eut repris conscience d'elle-même, elle se trouva enfermée dans le triste couvent de l'Aventin.

Sita le sut et se réjouit dans son cœur de louve.

La convalescence fut longue et pénible. Quand Serenella alla mieux, elle restait de longues heures au soleil, dans le jardin où poussaient mille petits arbustes au feuillage d'un vert éclatant. C'étaient des orangers. Elle n'en avait jamais vu : elle ne connaissait que leur fruit savoureux, splendide et brillant comme un écrin d'or. Des souvenirs de légendes fleurissaient dans son esprit, elle laissait vagabonder son imagination comme au temps où elle s'arrêtait sur les ponts pour écouter les vieux conteurs. Mais bientôt elle n'eut plus un instant de liberté. Une vieille sœur était toujours auprès d'elle pour lui parler du Seigneur miséricordieux et des péchés qu'elle avait commis. Elle sentait la menace. On ne la laisserait plus sortir. Et pendant ce temps que devenait Duccio ?

A mesure que les forces lui revenaient, sa douleur augmentait. Elle venait chercher l'amour : Dieu ne lui inspirait que de la haine, au milieu de ce silence. De quels péchés lui parlaient donc ces vieilles femmes toutes en os ? Que connaissaient-elles de sa grande âme souffrante ? Comment pouvaient-elles savoir le martyre qui la torturait ?

Sita, pendant ce temps, pourrait accomplir sa vengeance, et Serenella se disait que si elle le faisait, il n'y aurait plus de salut ni pour elle, ni pour la fille aux cheveux roux. Elle l'avait juré sur le nom et la croix du Seigneur.

De longs jours passèrent encore ; puis le hasard lui vint en aide. Elle vit Omero. Le miracle de joie lui rendit sa vigueur en un instant.

Un soir, avec son vieil ami, elle sortit par la poterne du jardin dans la rue de Santa Prisca. Elle était sauvée. Ils allèrent habiter dans la cabane que Paolo, le jardinier du couvent, avait abandonnée à Omero à la condition qu'il cultivât le petit carré qui

l'entourait, et depuis ce jour-là, comme elle avait compris aux brèves paroles d'Omero que je savais tout, elle se renferma dans le silence, elle perdit ses couleurs revenues, et ne résista plus au mal qui la minait.

La vie s'écoula péniblement dans le silence de la cabane perdue au bout du champ désert. Au début, Serenella sortit quelquefois avec Omero; ils allaient du côté du pont Nomentano, le long de l'Anio tortueux.

Omero marchait à côté d'elle sans parler. Elle s'appuyait à son bras; ils s'asseyaient sur le parapet du pont, et rentraient avant le coucher du soleil. Les passants se retournaient pour les regarder : la beauté de Serenella brillait comme un pur argent.

Encadré par le fichu, son visage était pareil à une fleur de lys; il prenait une grâce alanguie par la fatigue, une douceur douloureuse. Quand elle levait les yeux en souriant, elle avait le charme d'un matin joyeux.

Quoique les passants fussent habitués à voir tous les soirs, assis sur l'étrange pont à tourelles, le vieillard et la jeune fille, ils se retournaient toujours pour les regarder. Puis ils ne parurent plus. Serenella se mourait rapidement, comme un jour sans lendemain.

« Tu veux rentrer ? lui demanda Omero quand il eut achevé son travail fatigant.

— Oui. »

Il la regarda : elle était livide.

« Nous allons mal ce soir. On ne s'est pas soignée; on veut faire encore de la peine à son vieil Omero, » reprit-il, en secouant la tête.

Elle leva ses yeux lumineux.

« Pardonne-moi, Omero. Je prendrai le remède; je ferai ce que tu voudras.

— Allons, donne-moi la main, » dit-il en courbant

sa haute taille. Mais il la prit sous les bras pour l'aider à se redresser, puis il l'enleva et la porta comme une enfant. Elle abandonna sa tête sur l'épaule du vieillard.

Le soleil était mort. D'un étang éloigné arrivait le croassement tremblant des grenouilles.

«Tu veux rester seule? lui demanda-t-il quand il l'eut installée sur le petit lit aux blanches couvertures.

— Oui, je voudrais dormir, dit Serenella. »

Il sortit sur la pointe des pieds et laissa la porte entre-bâîllée.

La nuit vint et Serenella ne put trouver le sommeil. Omero veillait dans la pièce voisine.

Elle s'était couchée sur le dos, elle avait ensuite essayé de se retourner, mais son extrême faiblesse ne le lui avait pas permis. Elle essaya de nouveau, mais sa respiration se fit encore plus faible ; son cœur battait à peine, un froid glacial montait le long de ses jambes et de ses bras. Qu'était-ce ? si vite...? Au milieu du silence solennel, elle eut peur de la mort. Elle ouvrit les yeux, elle voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Alors une angoisse terrible l'étreignit. Non, elle ne voulait pas mourir, pas ainsi, elle voulait au moins poser ses lèvres sur les miennes, me revoir; après il valait peut-être mieux qu'elle s'endormît pour toujours, mais avant, c'était trop horrible! Elle tourna son âme vers Dieu ; elle pria dans une angoisse croissante, elle supplia dans sa détresse. C'est juste, Seigneur, une fois, une seule fois!

Réunissant toutes les forces de sa volonté rebelle, elle jeta un grand cri.

La porte s'ouvrit d'une poussée, et Omero apparut sur le seuil.

« Serenella ? »

Elle se souleva dans un suprême effort; elle

ouvrit ses yeux, déjà plongés dans le rêve suprême, et dans un souffle, elle dit :

« Omero, pour la dernière fois... va... va... je veux le voir, je meurs ! »

Omero partit en courant.

Elle entendit encore, l'infortunée, le bruit d'une course rapide se perdre au loin dans la nuit profonde.



XX

LE PLAISIR.

A QUELLE irrésistible illusion avais-je cédé de nouveau ? J'avais pleine conscience de l'erreur où je vivais ; une vague anxiété m'étreignait au fond du cœur sans vaincre ce sentiment nouveau d'indifférence, auquel se heurtaient en moi les scrupules du doute, et les protestations de ma conscience.

Mon organisme, ma nature physique, arrivée au paroxysme de l'excitation, existaient seuls en moi. Ma jeunesse chaste s'était tout d'un coup changée en une flamme impétueuse ; une sorte de vertige l'enivrait et l'affolait.

Je ne pensais pas, je ne voulais pas penser. Je vivais dans une sorte de terrible discontinuité psychique, sous l'impure violence de mes sens. Toutes les visions de mon esprit étaient troubles, elles revenaient par mille détours aux mêmes images, aux mêmes spectacles, aux mêmes délires de la volupté. Une folie diabolique m'entraînait sur l'ardent bûcher, où, parmi les cris de douleur et les contorsions, se consume le désir insatiable et frénétique.

Cette crise est restée dans mon souvenir comme un cauchemar, c'était comme si une horrible pieuvre, aux tentacules innombrables, m'eût enveloppé de sa hideuse caresse, resserrant sans cesse son étreinte,

multipliant ses baisers visqueux jusqu'à l'évanouissement, jusqu'à la mort.

J'étais ivre, ma chasteté même avait hâté mon ivresse; au sortir d'un état de calme parfait, toutes mes forces avaient sombré dans une sorte de délire.

Mes lèvres avides, tendues vers les bords dorés de la coupe, jusque-là défendue, tremblaient de désir. Tel le voyageur qui a gravi à grand effort une cime escarpée atteint d'un dernier bond le sommet et s'y dresse triomphant, tel le plaisir s'était levé dans mon âme.

C'était donc là le but de ma vie agitée et aventureuse ?

C'était donc là le bonheur suave et paisible de l'amour?

Si des doutes s'élevaient timidement aux rares moments où ma pensée n'était pas troublée, je les repoussais aussitôt comme de sottes terreurs, comme des lâchetés d'une âme esclave du préjugé. Je ne sais quelle cynique violence bouleversait mon intelligence. Je n'avais que rarement conscience de ma folie.

Je ne pensais à Serenella qu'aux moments d'abandon, et alors elle m'apparaissait inaccessible, perdue dans un silence infini comme l'étoile de l'aurore.

Sita complétait sa vengeance.

Depuis le premier soir, dans la petite villa d'Eduardo de Diensi, elle s'était emparée de moi avec une telle puissance qu'elle m'avait fait perdre le souvenir menaçant du passé. Elle m'était apparue comme une femme nouvelle, inconnue. Et, en vérité, elle n'était plus la même, pour les yeux, mais dans son âme la perversité était demeurée.

Les jours suivants, je ne la revis pas, et je m'abstins de fréquenter la villa de Diensi pour ne pas la rencontrer. Je pressentais son influence néfaste et je voulais m'en défendre.

Mais mon sang était enfiévré à tel point que mon esprit ne pouvait trouver le repos.

En vain, je me contraignais à passer des heures et des heures sur mes livres ; mon attention se dérobait ; je lisais des pages entières sans en comprendre le sens, je les recommençais obstinément. Mais j'avais beau tendre ma volonté, après quelques lignes, par un phénomène habituel de dédoublement, la partie la plus vive de mon intelligence ne suivait plus la lecture, qui devenait un simple acte mécanique, et elle se plaisait à former une succession rapide et variée d'images impures, de tableaux lascifs, de scènes violentes et sauvages. Après des heures de lutte vaine, je me levais, la tête en feu, le pouls et toutes les artères tremblantes, et je m'appuyais à la balustrade de ma fenêtre, attendant le calme de la brise nocturne.

De ces états d'excitation extrême je tombais subitement dans la prostration et je me relevais furieux contre moi-même et contre la sotte peur qui me retenait encore loin d'elle. Pourquoi souffrir ainsi ? N'était-elle pas ridicule et puérile, cette lutte continuelle qui m'enlevait jusqu'au pouvoir de travailler ? Une fois le désir satisfait, le calme viendrait et peut-être le dégoût.

Mais l'image de Zalebi, mon frère mort, me retenait encore et m'aurait toujours éloigné de Sita ; il me semblait que la sorcière était encore souillée du sang de mon ami ; il me semblait que j'éprouverais un frisson d'horreur si son ombre plaintive surgissait entre nous. Et puis, de temps en temps la petite étoile de l'aurore apparaissait avec son calme sourire triste, entre les nuages roses, son souvenir était vivant au fond de mon âme.

Sita m'avait dit, le soir funeste de notre rencontre :

« Duccio, dis-moi que tu as tout oublié, que rien

du passé ne viendra nous séparer, que tu me regardes maintenant comme si tu me voyais pour la première fois. »

Et, bien que j'eusse compris la perfidie de ses paroles, attiré par le vertige de sa beauté provocante, j'avais promis ce qu'elle voulait.

« Je t'ai toujours aimé, toujours, avait-elle repris, c'était la jalousie qui m'aveuglait; même là-bas j'ai pensé à toi du premier jour où je t'ai vu. Mais à présent tu me pardonnes, oh ! oui, tu me pardonnes; je me jetterai à tes pieds, je baiserai la trace de tes pas, je te bénirai et tu me battras; si tu veux me battre jusqu'à me faire mourir, je te bénirai encore, je te bénirai toujours parce que je t'aime et que je souffre de t'aimer. »

Je n'eus pas la force d'être ironique, fasciné par le pouvoir diabolique de Sita. Quel crime nouveau méditait-elle ? Quelle ruse essayait-elle pour m'attirer au mensonge auquel j'avais déjà échappé une fois ? Mais son masque admirable dissimulait si bien le mensonge; il y avait dans ses paroles un tel accent de sincérité que je secouai les épaules et que je pensai : qu'importe le passé si je puis la posséder, si je puis la tenir vaincue dans mes bras ? Et l'esprit engourdi et obscurci, je cédai.

Ce fut aussi un orgueil viril qui me poussa : cette femme, que tant d'hommes désiraient vainement, pour qui ils auraient donné des trésors, venait s'offrir à moi et me suppliait de la prendre. Pouvais-je la dédaigner par une mesquine poltronnerie ? Je ne connaissais pas la peur, surtout quand la menace était faite ouvertement; je n'hésitai pas; je promis tout ce qu'elle voulut.

« Viendras-tu me voir ?

— Oui.

— Quand ?

— Bientôt.

— Je puis te recevoir dignement. Tu connais ma villa, au quartier Ludovisi.

— Je la connais.

— Viens dans l'après-midi, à cinq heures, je suis toujours seule à cette heure-là.

— Je viendrai.

— Promets-le moi.

— Je te le promets. »

Elle scella ma promesse d'un long baiser.

Durant toute la nuit et le jour qui suivirent je n'eus pas de repos; la crise douloureuse du désir commençait.

Trois jours passèrent ainsi; seule me retenait l'ombre de Zalebi, elle se levait tragique et sombre, blasphémant et maudissant le nom de Sita. L'ombre sortait d'immenses ténèbres, ensanglantée. Cette apparition m'obsédait; je l'avais sans cesse devant les yeux; qu'ils fussent ouverts et fixés sur la flamme de la lampe, baissés sur les livres ou fermés par le sommeil tant souhaité, la vision ne me quittait pas. Ses prunelles, investigatrices et menaçantes, étaient fixées sur mon âme comme pour en lire les secrets, en pénétrer les désirs les plus cachés, terriblement fixes dans l'immobilité du visage mort.

J'en éprouvais de la pitié et de l'effroi, de l'émotion et de l'horreur ; le spectre du remords ne disparaissait que lorsque des tourbillons d'images lascives, entraînant une sarabande de nudités effrontées, venaient ressusciter les ardeurs du désir.

Le soir du troisième jour, on frappa à la porte de ma chambre; sans me retourner je criai : entrez! J'attendais quelque demande intempestive de ma vieille Abbruzzote, lorsqu'un léger froissement d'étoffes, un parfum agréable, la sensation d'être regardé fixement, me firent retourner la tête brusquement :

« Sita! toi ici?

— Oui, moi, répondit en souriant la sorcière.

— Pourquoi es-tu venue ?

— Je voulais te voir; tu n'as pas tenu ta parole.

— J'avais trop à faire, murmurai-je.

— Je ne te demande pas des excuses; je ne suis pas venue pour te faire des reproches; j'avais besoin d'être un moment avec toi, et je n'ai pu résister à mon désir. »

Elle portait une robe de velours bleu sombre; le corps élancé et svelte, la blancheur du teint et la masse de ses cheveux roux formaient un tableau splendide. D'un geste élégant de ses bras arrondis, qui fit saillir son buste, elle retira son chapeau dont les larges bords ombrageaient son visage. Elle apparut ainsi dans une attitude gracieuse d'une intimité troublante sous le casque de ses cheveux séparés au milieu de la tête en deux bandeaux qui descendaient sur ses petites oreilles roses. Puis elle tourna ses grands yeux verts, légèrement obliques, comme deux feuilles de sagittaire opposées sur une même tige, et dit en se penchant sur la table couverte pêle-mêle de livres et de papiers :

« Je t'ai dérangé ?

— Non, certainement, m'écriai-je en m'asseyant près d'elle.

— Puis-je rester un petit moment ?

— Tant que tu voudras.

— Et tu viendras me rendre ma visite ?

— Je viendrai.

— Je veux un engagement formel.

— Je m'engage formellement.

— Cela ne suffit toujours pas ; quand viendras-tu ?

— Après-demain.

— Très bien ; à quelle heure ?

— A cinq heures. Est-ce tard ?

— Non, c'est trop tôt, répondit-elle en découvrant ses dents blanches dans un sourire. C'est trop tôt,

j'ai un five o'clock tea à l'hôtel de Russie après-demain à cette heure-là.

— Comment ! tu as déjà fait ton entrée dans le grand monde cosmopolite ?

— Mais certainement. J'ai profité du mystère qui m'entourait. J'excite une curiosité énorme. Le marquis de Narva en est enthousiasmé ; il me présente toujours comme sa cousine, et la plupart le croient. Les autres continuent à déclarer que j'arrive on ne sait de quelle partie du monde. Quelques-uns se sont entêtés à soutenir que je suis une révolutionnaire russe. Je les laisse dire, que m'importe ? Ma conduite est irréprochable et cela me sauve.

— Irréprochable ? demandai-je ironiquement en levant les yeux.

— Mais certainement, répondit-elle ; pas un de tes amis ne peut se vanter d'avoir effleuré mon visage de ses mains. Je sais les tenir à une distance convenable. Tu t'es étonné de me voir à la villa de Diensi ? J'y suis allée, et j'y vais encore parce que... Devine pourquoi ?

— Je ne pourrai pas.

— Parce qu'on m'avait dit que l'on y rencontrait quelquefois un certain Duccio della Bella, que je voulais revoir.

— Pour tenter encore...

— Je t'en prie, » s'écria-t-elle en me mettant une main sur la bouche. Elle était tout d'un coup devenue pâle.

« N'avions-nous pas dit, reprit-elle lentement, à voix basse, en me regardant dans les yeux comme pour tenir toute mon âme sous la fascination de sa volonté, n'avions-nous pas dit qu'on ne parlerait jamais plus du passé ? qu'il serait effacé pour toujours de ta mémoire et de la mienne ? Pourquoi y reviens-tu ? Ne peux-tu pas, ou ne veux-tu pas oublier ? »

Je hochai la tête sans répondre.

« Crois-tu que je n'aie pas souffert, reprit-elle. Qu'en sais-tu, pour mesurer ma douleur ? »

Un instant après, je vis son visage changer d'expression, une rigidité soudaine immobilisa ses traits et ses yeux devinrent plus sombres.

Elle dit d'une voix faible comme un souffle :

« Je sais aimer et haïr. »

Elle s'arrêta encore.

« Si je ne t'aimais pas, reprit-elle, crois-tu que je n'eusse pas trouvé un autre moyen pour me venger ? Je pouvais tout, mais je me serais fait trop de mal à moi-même. Car, tu dois me croire, Duccio, autrement je ne serais pas ici, seule, sans craindre ta vengeance ; tu dois me croire, par tout le mal que nous nous sommes fait l'un à l'autre ; je t'aime à en devenir folle. Ne sens-tu pas, reprit-elle en me tendant les mains, ne sens-tu pas comme je suis tremblante. »

Je ne songeai pas à l'étudier, à surprendre sa fausseté. Elle était près de moi, et je ne voyais que son incomparable beauté. Le parfum qui émanait de ses vêtements, de son corps, me grisait. Ses yeux, sa bouche, ses cheveux, son visage, son sein palpitant réveillèrent l'angoisse qui me serrait à la gorge. Tout s'obscurcit à mes yeux, ma conscience s'éteignit, je n'eus plus d'autre sentiment que celui de sa beauté ; mon âme s'abîmait dans ses yeux immobiles, doux et voluptueux comme une caresse.

« Sauras-tu oublier ? demanda-t-elle en se penchant sur moi, consciente déjà de sa victoire.

— Je saurai t'adorer. »

Sa belle bouche s'ouvrit comme en un spasme, ses narines frémirent, une rougeur colora ses joues ; dans ses yeux, qui brillèrent d'une flamme plus vive entre ses paupières rapprochées, parut une expression nouvelle de désir, de langueur et d'angoisse.

« Me promets-tu de n'en plus parler, jamais plus ? dit-elle, et je sentis son souffle sur mon visage.

— Oui, oui.

— Que je serai pour toi, non plus Sita, mais Sarah, ta Sarah qui t'aime ?

— Je te le promets.

— Que m'importe ce qui arrivera désormais, tu ne m'oublieras pas ?

— Tout ce que tu voudras, tout... mais ne me fais pas souffrir. »

Alors elle se souleva un peu, me regarda dans les yeux en souriant, puis elle s'abandonna à mon baiser avec un cri bref :

« Ah ! mon amour ! mon amour ! »

Le flot ardent de sa chevelure se répandit sur son visage souverain ; la blancheur du sein et des épaules m'apparut dans sa splendeur merveilleuse. La folie s'empara de mes sens et l'obscure tempête commença.

Pendant les jours qui suivirent, loin de s'apaiser, ma fièvre ne fit que s'allumer davantage ; j'étais jeune et fort, novice pour la savante luxure de la maudite. Sita avait su m'enchaîner à son plaisir et m'entraîner, à sa suite, dans le troupeau de ses esclaves.

Puis, quand mes forces seraient épuisées, quand mon corps et mon cerveau seraient usés, je tomberais au rang d'un humble serviteur, d'un ridicule satellite, ombre livide et décharnée qu'elle conduirait à la mort. C'était là le but de son jeu monstrueux, la vengeance qu'elle méditait.

Et moi, en proie à un délire continuel, je passais la nuit assis comme un mendiant sur les marches de sa villa, attentif au moindre son venant de l'intérieur, les tempes battantes, la pensée peuplée d'images voluptueuses de luttes épuisantes, les oreilles bourdonnantes de cris et de gémissements.

Toute société me devenait intolérable. Quand j'étais avec mes amis, il m'était impossible de suivre

leur conversation. Au bout de quelques phrases, je retombais dans ma folie. Aux questions que suscitait ma perpétuelle distraction je ne voulais pas répondre. Leur curiosité me troublait et m'aigrissait. Je préférais être seul ; quand je n'étais pas avec Sita, je m'en allais sans but vers les environs de Rome, la tête basse, la pensée tourmentée.

Le travail aussi m'était devenu insupportable. Les rares fois où je tentai de m'astreindre à rester quelques heures à ma table, je me relevai hébété, sans avoir rien fait. Dans quel abîme d'ignominie allais-je rouler ?

Plus d'une fois cette idée m'était venue, mais je la repoussais avec une rage folle. Que m'importait ? A l'horizon sombre se dressait l'ombre de Zalebi. Elle m'attendait, nous serions frères jusque par la destinée.

L'amère violence du désir bouleversait mon âme et la dévastait comme un orage.

Sita multipliait ses caresses. Il lui fallait se délivrer de moi promptement. Je lui étais maintenant à charge. Elle épuisa les débauches, elle inventa des luxures frénétiques pour affoler mes sens, elle fit de moi une loque inconsciente, tremblante, misérable. Combien de temps ai-je passé ainsi ? Je ne m'en souviens pas. Mais, quand je revins à moi, il me sembla que je sortais d'un silence séculaire.

Ce soir-là, j'achevais de m'habiller ; j'étais invité avec des amis chez l'honorable Miaggi. J'y allais parce que Sita m'attendait.

L'honorable, une grosse face rouge d'imbécile hérissée de poils malencontreux, pour fêter je ne sais quel anniversaire de sa brillante carrière politique et aussi pour plaire à la Primavera à qui la solitude était insupportable, avait organisé ce joyeux festin auquel je m'apprêtais à participer.

Le rendez-vous était à neuf heures ; je ne me

pressais pas, la nuit venait à peine de tomber.

Une fois prêt, je sortis, mais, arrivé au bas de l'escalier, je m'arrêtai frappé par la présence d'une femme dont la tête était entourée d'un foulard noir. Elle était debout près de la porte de la rue et immobile; elle tenait une bougie d'une main et semblait chercher quelque chose dans l'obscurité.

Je m'approchai pour voir. Près du seuil, je distinguai une petite voiture attelée d'un pauvre cheval. Un drap noir la recouvrait en partie, qu'un homme allait étendre sur une caisse oblongue.

Je compris ; mon cœur battit plus fort, ému tout à coup, lorsque dans le pâle visage incliné de la femme je reconnus les traits de Pavona. C'était elle; la faible créature, poursuivie par le destin, restait pour la seconde fois terriblement seule. Elle tenait sur son bras gauche son pauvre enfant, qui regardait avec des yeux stupéfaits et effrayés, et dans la main droite elle portait le cierge mortuaire.

Elle ne pleurait pas; elle attendait, inconsciente, sans un soupir.

Tout à coup, l'homme se retourna et dit d'une voix maussade :

« Partons-nous ? le mort est prêt. »

Il attendit un instant, puis voyant que la femme n'entendait pas, il fouetta la bête et se mit à marcher à côté d'elle.

Quand le petit char se mit en mouvement, Pavona le suivit comme une automate.

Je marchai derrière aussi pendant quelque temps, la tête découverte, le cœur serré par la rencontre de cette douleur déchirante aveugle comme les forces terribles qui nous assaillent et nous brisent; un ardent désir de souffrance naissait en moi, un besoin de me sentir meilleur.

Pour la première fois, je vis clair dans mon âme, et pour la première fois je ressentis, en son-

geant à ma vie, un frisson d'horreur et de dégoût.

Je revoyais une scène pareille de désolation : le pâle visage de ma mère me souriait dans le lointain du temps. Quel destin m'attendait ? Dans quelle boue m'entraînait ma volonté désordonnée de vivre ?

A l'angle d'une rue déserte et obscure, je m'arrêtai ; grinçant et cahotant sur les cailloux, le char continua sa triste route. Je regardai encore Pavona, l'enfant taciturne, le misérable convoi. Un homme s'en allait pour toujours dans le silence et les ténèbres de la nuit. Elle seule lui était restée fidèle, elle lui avait conservé son amour, elle pleurait quand tous l'abandonnaient, elle le suivait quand il était déjà plongé dans le néant éternel, s'oubliant elle-même pour lui, qui ne l'avait guère aimée, qui l'avait tant fait souffrir. N'était-ce pas dans cette bonté l'étincelle divine de la famille humaine ?

L'homme passe à côté du trésor avec des yeux aveugles ; il recherche, parmi les stériles fantômes de son intelligence, le bonheur qui le fuit.

J'avais des sanglots à la gorge. Je me sentais méchant devant la bonté de cette créature, seule, perdue sur le chemin de la mort.

La petite flamme du cierge trembla encore en diminuant ; on entendit un dernier heurt, une dernière lueur apparut, puis cette douleur elle-même disparut dans l'immense nuit.

Quand je repris le chemin du rendez-vous, je sentis que quelque chose était changé dans mon âme. J'entendis l'écho lointain du cantique de ma jeunesse et dès lors le vain prestige qui m'avait ébloui tomba, comme une hallucination que le grand jour fait s'évanouir. J'arrivai à neuf heures avec exactitude.

Cette espèce de vieux Silène abêti qu'était l'honorable Miaggi avait fait les choses grandement,

oubliant pour une fois la sotte avarice qui distinguait sa famille. Cette rare vertu l'avait élevé dans la considération des hommes, et lui avait valu l'honneur d'exprimer, dans l'assemblée des plus éminentes lumières du pays, la volonté d'un peuple de gueux et de fainéants.

L'honorable Silène — on lui avait donné ce surnom parce que l'âne était sa monture préférée — était archi-millionnaire, ce qui n'empêchait pas la Primavera de se plaindre de son peu de générosité. Mais cette fois, il voulait se réhabiliter et il y réussit.

On m'introduisit dans une grande salle splendidement décorée, où je retrouvai mes amis, en compagnie d'aimables beautés plus ou moins notoires, quelques personnages du monde politique et un tout jeune homme dont je ne m'expliquai pas la présence en ce lieu peu recommandable pour l'édification de la jeunesse.

Dans une robe rose à la mode de 1830, ornée de festons de lierre, les cheveux ramenés en bandeaux jusque sur les joues, comme deux coquilles, entre lesquelles son visage timide prenait un air puéril, la Primavera recevait les invités. Elle prodiguait avec grâce les sourires et les paroles, cherchant à copier cette Cléo de Mérode qu'elle avait choisie comme le modèle le plus digne de son imitation.

Elle était gracieuse, en vérité. Son menu visage d'enfant et ses grands yeux ingénus lui donnaient l'air candide d'une petite pensionnaire. Elle en avait aussi la niaiserie.

Au moment où j'entrai, elle causait avec Marta, fameuse beauté romaine, connue pour le nombre des amants illustres qu'elle avait eus. On disait dans le monde que l'intimité des deux femmes ne serait pas de longue durée.

L'honorable Silène, debout au milieu de la salle, sous le lustre dont les feux faisaient étinceler son

plastron éblouissant, discutait avec trois jeunes gens appartenant à de riches familles romaines. L'un d'eux, Sismondo de la famille des Sismondi, soutenait son opinion avec plus de chaleur ; il lançait d'un air animé ses aphorismes à l'honorable Miaggi, qui les recevait en roulant de grands yeux et en soufflant de colère, sans comprendre.

Je laissai l'honorable Silène à ses joutes oratoires et je m'approchai du groupe qui entourait de Diensi. J'entendis qu'Oddo Spiro, animé contre son habitude, racontait à voix couverte les infâmes mystères d'une messe noire, et je m'éloignai. Peut-être était-ce de ma part intolérance excessive, peut-être était-ce une révolte qui s'annonçait? Jusqu'à ce moment, j'avais cru Oddo Spiro de bonne foi, ne supposant pas qu'il pût cacher sous le voile de la chasteté les plus obscènes aberrations des sens. Cette révélation soudaine, la complaisance qu'il mettait à raconter les moindres détails de la scène, avaient soulevé mon mépris et ma pitié. Dans ma vie de misère, j'avais rencontré les mêmes vices; les pauvres ne sortent pas de leur fange, les riches y entrent par d'autres chemins, les uns et les autres font de la vie un bourbier.

L'animation grandissait dans la salle ; des femmes arrivaient parées de robes luxueuses d'une élégance frelatée, et les hommes sanglés dans leur habit ridicule.

Sita fit son entrée traînant à sa suite le marquis de Narva. Je le voyais pour la première fois. Ce n'était plus qu'un squelette, un long squelette, recouvert d'une peau trop blanche, sous laquelle n'apparaissait pas une goutte de sang.

Le dos courbé, les bras pendants, la tête penchée sur sa poitrine enfoncée, il suivait Sita pas à pas, avec l'aveugle fidélité d'un chien.

Quand il leva la tête, je fus saisi d'horreur. Les yeux éteints, atones, où l'iris était presque blanc, se

fixèrent sur moi sans regard, les lèvres minces se crispèrent dans un sourire qui assombrit davantage les joues couvertes d'une barbe clairsemée, il me dit quelques mots que je ne compris pas et suivit Sita.

« Elle l'a vidé, s'écria Giusto Sorani.

— Il était déjà bien bas avant de la connaître, répondit Leonello Robbia.

— Mais pas à ce point.

— Depuis un mois, il « dégringole ».

— Ce sera la fortune de la femme, ajouta Alanna. De Narva meurt sans héritiers.

— Cela explique tout.

— On dit qu'il a fait un testament en faveur de son Inès.

— Allons donc! elle n'aurait pas su s'y prendre. Pour Sarah, c'est autre chose, il n'y a qu'à le voir. Regardez comme il la suit.

— Il est retombé en enfance.

— Si Sarah atteint son but, qui peut dire où elle arrivera?

— Où elle voudra. Elle est trop belle pour rencontrer un seul obstacle. »

Je la regardai. Moi-même qui l'admirais depuis si longtemps, jamais je ne l'avais vue si belle. Son corps avait conquis la grâce suprême, tout en restant fin et élégant. La belle fleur vénéneuse était complètement épanouie. Je tremblai une fois encore. Je crus que j'allais retomber sous le charme.

Je ne lui parlai pas, bien que de loin elle me fît signe de m'approcher. Je haletais, j'étais la proie de mes nerfs. Je me demandais si je n'allais pas écraser l'idole monstrueuse. Je n'avais pas encore repris possession de mon âme.

Autour de la table somptueusement dressée, je choisis une place éloignée. Je me trouvai entre Leonello Robbia et une sotte créature qui riait de tout, à tort et à travers. Elle aurait ri comme une

folle à voir crouler le dôme de Saint-Pierre, et elle aurait éprouvé une égale joie à jouer à cache-cache.

Les hommes l'aimaient pour sa parfaite stupidité. Elle s'appelait Jeanne.

Vers la fin du festin, l'orgie déchaîna sa folie.

Toute contrainte disparut; des exclamations, des propos se croisèrent, qui souillaient la beauté à me donner la nausée.

C'est donc à cela qu'aboutissait l'élégante urbanité qui m'avait séduit? C'était donc dans cette fange que s'enlisaient les brillantes doctrines dont de Dieusi faisait parade?

J'étais mal à l'aise, n'étant pas, comme eux, un débauché. J'aurais voulu les voir au Pincio battus de verges au pied de l'obélisque d'Antinoüs jusqu'à ce que leur honteuse frénésie tombât, humiliée pour toujours avec leur superbe.

Et les verges se fussent levées sur leur peau délicate! et la douleur, qu'ils ne connaissaient pas, les aurait enfin faits hommes parmi les hommes qui souffrent. C'était comme un cri qui s'élevait de mon âme endurcie par leur turpitude.

On ne s'en tint pas aux paroles. Le vin, une chère excitante, les lumières, les fleurs, les cris, les splendeurs de la fête firent flamber les désirs.

Cependant les murmures grandissaient, la folie fut bientôt à son comble. Profitant d'un moment où le bruit et les chants étaient plus forts, je me levai, et quittai la salle et m'enfuis dans la nuit.

L'air de la nuit calma un peu mes nerfs, mais je restai péniblement impressionné. Je me hâtai, je courus comme poussé par le pressentiment d'un malheur.

Au moment où j'allais entrer dans le couloir de ma maison, un homme bondit de l'obscurité, me saisit par le bras, et d'une voix brisée par l'angoisse, s'écria:

« Viens, cours, insensé! Serenella se meurt! »

XXI

L'AUTEL DU DIEU INCONNU.

« Eveille-toi, éveille-toi, Amour, Amour, éveille-toi, viens chanter ton chant d'allégresse. Les nuages blancs se montrent au ciel, de petits nuages très hauts, et le printemps vient avec eux, le printemps au visage de mai : ton visage, Serenella.

« Tout me manquait ici, tout n'était qu'ombre dans ma maison et dans mon âme, quand tu es venue pour moi, chère âme de mon rêve.

« Eveille-toi, entr'ouvre tes beaux yeux, tends tes lèvres au sourire, il y a si longtemps que je veille à genoux sur ton sommeil !

« Les jours étaient courts quand nous nous sommes quittés, les arbres dormaient leur sommeil hivernal ; à présent les jardins sont en fleurs, le miracle de joie est accompli, et la fauvette à la voix de cristal est revenue : la fauvette, ta petite sœur.

« Réveille-toi, réveille-toi, le soleil est sur les haies parmi les nids des rossignols et les perles de la rosée ; il est bas et il s'attarde, décevant les humbles arbustes qui jettent une grande ombre.

« Mon amie, ma sœur, toute la terre est un jardin.

« Qui est-ce qui vient du fond du ciel ? N'entends-tu pas les abeilles bourdonner autour des branches en fleurs ? Le croissant de la lune, nacelle d'opale,

monte sur une mer de roses ; d'un jardin invisible arrive le chant d'amour d'un rossignol.

« C'est notre ami, Serenella : il vient sur la fleur des champs, le front couronné d'aubépine ; il arrive, les yeux brillants et prend ta main, ma main, et baise ta bouche et ma bouche.

« Il est une porte close, une porte ignorée, à la limite des ténèbres, et lui, d'une main légère, il l'a ouverte.

« L'entends-tu ? le vois-tu ? ouvre tes yeux d'étoile Serenella ; l'amour, notre amour est arrivé. »

A voix basse, lentement, je lui chantais ainsi, sur le rythme d'une chanson de nos campagnes, mon cantique d'amour et elle souriait, les yeux mi-clos.

Sa jeunesse avait vaincu le mal ; le miracle s'était accompli rapidement. Il y a des jours au printemps où toutes les marguerites s'entr'ouvrent comme de blanches petites mains d'enfant aux doigts de rose. On vit beaucoup par la volonté. Du bord de la tombe, elle était revenue à moi par un miracle d'amour.

Omero s'agitait autour de nous, comme toujours muet et sévère, mais j'avais vu trop souvent ses claires prunelles étinceler pour n'avoir pas compris toute sa joie. Il évitait de nous parler, peut-être pour ne pas troubler la douceur du renouveau. Il passait des heures au jardin, à écraser les mottes de terre, levant la tête de temps en temps pour regarder la tranquille maison. Il y avait dans ce geste habituel une touchante sollicitude paternelle.

Il pensait que l'eau, une fois sa pente retrouvée, ne stagnerait plus, qu'elle arriverait à la mer, où tout se fond, et il se tenait à l'écart : il semblait qu'une étrange timidité le dominât. Son âme, rude et sensible aurait voulu se faire oublier ; la seule idée d'être entre nous l'aurait offensée. Et souvent nous

l'oubliions grâce à l'amour, qui est la douce solitude de deux âmes.

Des jours et des jours s'écoulèrent, des heures passèrent tranquilles et sereines, dans la tiédeur de la saison nouvelle. Serenella sortit de son triste sommeil; elle s'appuya d'abord à mon bras, pour arriver jusqu'à la fenêtre; puis elle descendit, fit quelques pas dans le jardin, chaque jour plus vaillante, moins pâle, plus forte; ses lèvres et ses gencives, d'abord décolorées, retrouvèrent leur couleur vermeille, le visage s'anima, ses yeux devinrent plus vifs, et en même temps son âme s'emplit d'un sentiment nouveau d'amour universel.

« Je renais, Duccio; il me semble que ce n'est que d'hier que je suis en vie, depuis que tu es venu. Qui pourrait dire que je vivais avant cette heure? C'était Serenella, mais ce n'était pas l'âme de Serenella. Tu l'as rappelée de l'ombre: sois béni. »

Je l'écoutais en tremblant. Comment avais-je pu la faire souffrir.

La promenade au jardin se prolongeait chaque jour davantage. Enfin il vint un jour où la belle enfant, née des eaux bleues des Sept Mers, retrouva toute sa force et toute sa vie.

Notre première pensée, lorsque nous courûmes de nouveau les sentiers lointains de la campagne, fut pour notre pays. Il y a dans l'évocation la même douceur que dans le rêve. Les choses éloignées se transfigurent.

Je parlais d'une voix lente et elle écoutait, approuvait, souriait. Ce fut ainsi que pour la première fois, après une longue séparation, nos lèvres se trouvèrent unies en un transport de joie.

« Te souviens-tu, lorsque derrière les monts lointains de l'occident se levait l'étoile d'amour, l'étoile du soir? Au fond de la lagune l'air était clair, et l'on voyait à une distance infinie les montagnes d'une

terre inconnue pour nous d'où surgissait la première étoile. Tu t'arrêtais, les yeux brillants : que nous apporte l'étoile du soir ? Je me taisais ; on n'entendait que le frémissement léger des roseaux. Ensuite passaient sous la nouvelle lune, en chantant, tes compagnes enveloppées de leurs foulards noirs. Voix timides et chansons joyeuses. L'une d'elles, qui allait se marier, était parée de rouges atours ; on entendait l'épithalame, qu'accompagnait un sanglot d'amour. Et les enfants ! les vierges au petit foulard qui s'arrêtaient devant les seuils vides, regardant de leurs yeux étonnés et rêveurs ? Leur tour arriverait-il ? Que leur apportait l'étoile du soir ?

« La nuit printanière tombait. C'était si doux de s'arrêter. Les vierges aux yeux de violettes, au jeune sein déjà gonflé, couraient sur les quais avec des torches d'aubépine enflammées. Sois le bienvenu, printemps, avec tes campagnes vertes. Sois le bienvenu. Voix timides, mais suaves et magnifiques. Elles passaient la flamme au front jetant dans l'ombre une clarté bientôt éteinte, et la ville des lagunes se ceignait d'un diadème d'étoiles d'or.

« Te souviens-tu de notre silence quand nous écoutions les battements tumultueux de notre cœur ? C'est ainsi que nous nous promenions tous les soirs jusqu'au moment où les bergers descendaient par le Bosco Eliceo, en foulant les premiers lis de l'hiver.

« J'étais venu moi aussi pour rompre ton silence. Parti d'une terre lointaine à la poursuite d'un rêve, je m'étais arrêté pour te regarder. Mais tu étais si hautaine sur ton seuil ! Qui pouvait arriver jusqu'à toi ? Tu étais comme une fleur épanouie dans un jardin secret. Et cependant je m'arrêtai pour cueillir ton premier sourire ! »

Serenella m'écoutait, les yeux fixés au loin sur le ciel où les nuages se dissipaient ; puis elle se tour-

nait tout à coup, me regardant fixement, comme si elle voulait s'assurer que c'était moi qui parlais, et son regard prenait une expression de douceur infinie.

Nous suivions parfois le cours de l'Anio; nous nous arrêtions sous les grandes arches rougeâtres de quelque petit aqueduc en ruines ou près d'un antique sépulcre.

Sur mes lèvres fleurissaient les baisers et les hymnes: ils débordaient de mon âme éperdument émue; et Serenella écoutait silencieusement, frémissante et alanguie.

Nous en étions arrivés là par un chemin de ronces; les routes hérissées de la joie ne sont ni faciles, ni libres; nous avions presque désespéré de l'avenir, mais le cantique superbe de l'amour s'élevait maintenant pour nous comme un vol d'aigles lâchés vers le soleil ardent au plus haut des cieux.

Qu'est-ce qui pouvait me troubler désormais? Ce n'étaient certes pas mes pâles camarades, avec leurs élucubrations pompeuses et leurs stériles doctrines; le luxe éblouissant de leurs paradoxes n'arrivait pas à cacher la vulgarité de leur dessein.

Ce n'était pas Sita. Une fois vaincue, la crise où je m'étais débattu honteusement, son image même avait disparu de ma mémoire, n'y laissant ni haine ni rancune.

L'amour n'est pas fait de violence. Sita avait passé, pareille à un navire en flammes, sur une mer profonde bouleversée par une tempête nocturne.

Mon âme, dans une clarté matinale, remontait à sa source ancienne de simplicité. Encore une fois je sentais la joie, la force, le sens de la vie; trempé par la douleur qui n'avait pu me rendre ni cynique, ni esclave, je levais encore une fois mon front vers mon rêve. Le travail grâce auquel chaque homme laisse l'empreinte de sa volonté sur les courts che-

mins de la terre, et l'amour qui fait entrevoir à l'âme un paradis inconnu : telles sont les limites, tel est le rythme de la vie.

J'avais vu sur ma route d'horribles douleurs, des désespoirs, des ruines, et j'avais vu les créatures frappées se lever tristement, fixer le ciel avec des yeux de haine et jeter à Dieu le blasphème et la malédiction. Le ciel serein resplendissait, et les hommes, dans leur tourment, se maudissaient eux-mêmes. Malheur à qui vit seul au monde ; malheur à qui ne connaît pas l'amour, qui est le signe de la divinité de notre nature.

Il n'y a que les aigles des montagnes qui sachent souffrir et mourir en silence. Mais la foule doit obéir aux lois d'harmonie, desquelles seules naissent la joie et la paix.

Nous vécûmes, les premiers jours, presque inconscients de notre bonheur. C'était comme une transfiguration sur la terre et dans notre cœur.

Je me sentais oppressé d'une multitude de pensées que je ne pouvais pas exprimer ; mes sensations s'étaient affinées, le sourire des choses ajoutait des sons, des couleurs, des idées à mon cantique. Serenella, l'hirondelle des jardins, se serrait à mon bras en souriant, toujours plus belle.

Durant les heures où, par nécessité, je reprenais le travail interrompu, elle s'asseyait à l'écart, occupée à quelque travail de femme. Elle s'asseyait près de la fenêtre ou bien elle allait et venait dans la chambre, si légère que je l'entendais à peine.

Des jours très doux s'écoulaient. Le premier soleil nous réveillait; le chant joyeux des oiseaux, qui épient dans les prairies ou sur les branches le retour de l'astre d'or, arrivait à nos chambrettes sous les toits. Par la fenêtre ouverte pénétrait une délicieuse fraîcheur. Nous voyions les premiers nuages roses flotter dans la jeunesse charmante du ciel.

Et du haut de l'azur, le chant des alouettes descendait, annonçant le soleil.

Les hautes branches des pots de fleurs qui guettaient le soleil par les fenêtres ouvertes, les branches fleuries d'or ondulaient parfois sous le poids d'une abeille posée entre les corolles.

Je m'appuyais à la balustrade. Omero était déjà parti avec sa charrette. L'horizon lointain était fermé par les monts Albains, où çà et là les hameaux et les villas faisaient une tache blanche jusqu'au sommet de Monte-Cavo. Derrière la grande ombre azurée de la colline, il semblait que s'étendît une mer brillante et inconnue.

Plus près, la terre étalait sa floraison. Derrière la haie du jardin murmurait une petite source qu'un pêcher ombrageait de ses branches en fleurs, et dans l'eau teintée des reflets du ciel, d'autres branches pointaient toutes chargées de fleurs. Les hirondelles avec des cris aigus rasaient les eaux de l'Anio.

Tout à coup, de la chambre voisine, s'élevait une voix, un doux chant, puis on frappait un léger coup à ma porte :

« Duccio ! mon ami ! »

Elle apparaissait, son manteau jeté sur les épaules, vivifiée par le sommeil de la nuit, splendidement jeune et belle. Son cou nu resplendissait, flexible comme une jacinthe, et son visage, blanc comme le tendre aubier, était, aux joues, d'un rose délicat. Ses yeux étaient grands et purs sous les minces sourcils. L'âme du matin et du printemps se reflétait dans ses prunelles.

Nous descendions au jardin. Elle remplissait son tablier de fleurs pour parer ma table de travail. Elle allait, silencieuse, entre les plantes, sous le soleil nouveau qui allumait ses cheveux de la couleur des giroflées. Je la voyais se pencher avec des gestes gracieux. Sa figure fine était toujours toute harmonie.

Ses mains semblaient faire éclore les fleurs ; n'était-elle pas le Printemps?

Sa robe claire, sa moisson de fleurs, sa démarche légère pareille à une envolée, le nimbe d'or que le matin mettait autour d'elle, achevaient l'enchantement.

Je la suivais de loin pour ne pas la troubler. Autour de nous, de toutes les haies, des branches entremêlées, les insectes se poursuivaient, peuplant l'air de leur vol frémissant.

Soudain elle se tournait vers moi avec un sourire :

« Pourquoi es-tu si loin? J'ai fini. Je vais mettre ces fleurs sur ton bureau. Tu m'attends?

— Je t'attends. »

A peine avais-je entendu son chant arriver de la maisonnette qu'elle était revenue auprès de moi.

Parfois nous nous arrêtions au bord de la fontaine. Elle regardait l'eau qui paraissait étendre sa limpidité sur un autre ciel, plus pâle et plus lointain.

« Nous voici seuls, entre deux cieux, disait-elle en souriant, regarde Duccio, comme une barque sur la mer. »

Et encore :

« Pourquoi dit-on que les arbres n'ont pas d'âme? Les hommes ne savent pas parler comme les arbres savent fleurir. Nous avons la parole pour nous faire entendre et les arbres ont la couleur. N'est-ce pas plus beau? Ils sont moins prétentieux, et ils disent tant de choses qui sont si passionnantes. »

Puis elle riait d'un rire clair et appuyait sa tête sur mon épaule.

Tantôt elle me regardait malicieusement et me demandait à l'improviste :

« Je te parais bien sotte? »

Et comme je la regardais fixement avec surprise, elle reprenait :

« Réponds, réponds.

— Mais pourquoi me fais-tu une si drôle de question ?

— Pourquoi ? » Après un instant de silence, à voix basse, comme pour se faire pardonner, elle murmurait :

« Parce que j'ai peur de ne pas te plaire assez. »

Des baisers étaient sa punition.

Parfois notre jeunesse éclatait d'une joie subite et irrésistible.

« Avons-nous jamais été tristes? » demandais-je, oubliant déjà le passé.

Elle s'approchait, un doigt sur les lèvres :

« Laisse dormir, disait-elle, laisse en paix cette île de la croix. »

Devant mon regard interrogateur, elle tendait la main vers l'horizon et ajoutait avec un tremblement dans la voix :

« Les morts ! »

C'étaient des ombres fugitives.

Ah ! que Rome apparaissait plus belle dans le cantique de notre amour! Rome, couronnée de fontaines, éternellement jeune comme l'eau qui l'irradie.

La journée passait, rapide comme un battement de paupières.

Quand j'étais fatigué de travailler, vers l'heure où le soleil se couche, je l'appelais :

« Serenella !

— Duccio !

— Nous allons à Rome?

— Oui.

— Es-tu prête ?

— Me voici. »

Nous partions seuls, regardant et riant, de l'avenue Nomentana à la Porta Pia. De temps en temps, l'âme

des grands sphynx millénaires nous apparaissait dans son immensité.

Un jour, nous étions dans la basilique de la chrétienté, étonnés plutôt qu'intéressés, muets et rêvant dans la chapelle Sixtine devant l'immortelle vision de Michel-Ange.

Serenella regardait et écoutait. Plusieurs fois dans les salles du Vatican, devant quelque merveilleuse œuvre d'art, j'ai vu ses yeux briller et se mouiller.

D'autres fois, nous allions visiter les grandes villas princières, le Gianicolo, le Pincio; nous nous attardions dans les musées de la villa Borghèse, ou dans les prés solitaires de la villa Pamphili. Ces prés, entourés de grands bosquets de pins, nous rappelaient nos bois de l'Adriatique, nos bois sauvages où se cache le blaireau et où le serpent siffle sous les genévriers. Ainsi, des ruines aux musées, de la Rome antique à la Rome moderne, à travers son histoire qui fut l'histoire du monde, nous allions pensifs, animant toutes choses de notre amour.

Le soir, nous revenions fatigués d'une bonne fatigue; à peine nous étions assis près de la table, côte à côte, que par la porte et par les fenêtres ouvertes entraient la dernière lumière, le dernier souffle du crépuscule. Et bientôt, dans la douceur de notre nid, dans la joie d'une délicieuse causerie, notre fatigue s'évanouissait.

L'air étant déjà tiède, Omero dormait sous la treille; on entendait d'un canal voisin les grenouilles annoncer les étoiles, de leur voix tremblante; des buissons se levaient les préludes des rossignols. Nous voyions monter la lune entre les branches des pêchers: fleur d'argent parmi les fleurs de corail.

Nous nous taisions alors, et nos lèvres frémissantes s'unissaient. Cependant les yeux de Serenella s'assombrissaient d'une tristesse soudaine.

Un jour nous fîmes l'ascension du mont Palatin, au col des Empereurs. A travers les grottes et les ruines, les bosquets de cyprès et de palmiers, nous arrivâmes à l'extrémité, dans la partie la plus solitaire. Là, s'élève, près d'une maison silencieuse, un antique autel de travertin, consacré au dieu inconnu. La dédicace porte : *Sei deo sei dei vae sacrum.*

Nous ne te connaissons pas, Seigneur, tu es l'Inconnu, la divinité cachée qu'enferme le silence des forêts et l'immensité de l'Univers. Nous t'adorons dans ton mystère, Seigneur.

Ainsi faisaient les premiers hommes, les hommes armés de haches, âmes simples qui adorèrent simplement. La lumière s'apaisait devant l'autel solitaire près duquel nous étions arrêtés, la tête baissée. Je sentais que la main de Serenella était froide, bien que je la tinsse serrée dans la mienne.

« As-tu compris ?

— Oui, répondit-elle d'une voix étouffée.

— Veux-tu que ce soit ici, en face du silence, à l'autel du Dieu inconnu ?

— Oui, je le veux. »

Alors nous nous agenouillâmes, invoquant en silence la paix pour notre amour sur la terre et dans l'au delà.

Quand l'amour unit deux âmes, il n'y a pas de force au monde qui les puisse désunir. Elle resterait pour toujours mon amie, mon amante, la compagne de mon âme, et non la sotte épouse que les usages imposent.

La nuit, dans notre maison entourée de jardins, nous montâmes le petit escalier, portant deux lumières comme les autres soirs, et au dernier palier nous nous arrêtâmes. Sur les lèvres de mon amie courait un sourire. Je levai lentement ma lampe jusqu'à son visage.

Deux voix jeunes se levèrent de l'ombre en un accord enchanteur.

Ah! quand le raisin est noir,
Quand les vignes auront rougi,
Je viendrai sur ton seuil...

Peut-être parla-t-elle, je ne l'entendis pas; ma lampe s'éteignit. Puis l'amour entr'ouvrit la porte.



XXII

L'HOMME ET LA CROIX.

La lutte n'était pas encore finie, la parfaite quiétude, prélude de la mort, n'était pas encore venue et cependant j'avais donné à ma vie un but certain. Parti de rien, je m'étais fait, moi aussi, une place dans le monde ; mon travail me faisait vivre, je pouvais faire fonds sur mon intelligence à laquelle les hommes avaient reconnu une certaine valeur. La période la plus difficile, il est vrai, commençait pour ma carrière, mais que m'importait ? Quel prix aurait une conquête si l'on pouvait l'obtenir aisément et sans souffrance ? Attachons-nous du prix aux choses qui sont à la portée de notre main et dont la possession ne nous coûte pas le moindre effort ?

Sorti par la grâce de ma nature, qui répugnait à toute perversion, de la crise intellectuelle et sensuelle qui avait failli me rejeter dans l'ombre, je me trouvais maintenant, près de ma douce amie, dans les plus heureuses dispositions d'esprit et de vie.

La vie s'ouvrait devant moi. En avant vers les lointaines aurores où se fixent les yeux de l'humanité lancée sur une route éternelle ! en avant tant que l'harmonieuse jeunesse le permettrait ! Lorsque notre voix est sincère, elle peut éveiller un écho dans les âmes qui écoutent.

Une carrière plus vaste attirait mon ambition :

l'action, la lutte des haines et des violences sociales. C'est vers elle que je dirigeai mes efforts désormais.

Dans une autre partie du roman de ma vie, je dirai ce que j'ai vu du combat gigantesque entre pauvres et riches.

Mais dès lors j'avais mis l'harmonie dans mon âme.

Un jour nous apprîmes que Sita avait hérité de l'énorme patrimoine du marquis de Narva et qu'elle était partie à l'improviste sans dire où elle allait poursuivre sa destinée.

Elle nous quittait qui sait pour quelles sombres aventures. Outre sa beauté, elle possédait maintenant l'instrument de domination le plus sûr qui soit au monde : l'argent.

Que penseraient les pêcheurs qui l'avaient connue jadis dans les lagunes ?

Sans doute ils avaient oublié la Sita d'antan, et s'inclineraient devant la dame d'aujourd'hui. D'ailleurs, ce n'était pas elle qui retournerait jamais vers les treize îlots qui élèvent Comacchio à fleur d'eau. Dans son âme, il n'y avait place ni pour le charme du souvenir, ni pour le désir du retour. Avec le temps, l'image de la superbe fille s'effacerait de toutes les mémoires.

Zalebi dormait pour toujours dans l'île de la Croix, et Diavolo, près de lui, dans le petit cimetière. Après mon départ, la vérité sur le meurtre de Diavolo avait couru sur la bouche de tout un peuple, et l'inévitable procédure bureaucratique une fois épuisée, la justice avait classé l'affaire. Sita disparue — et elle n'avait mis personne dans la confidence de ses projets de vengeance — il n'y avait plus de raison pour qu'on se souvînt de ces heures tragiques ; ainsi, excepté Pietro et Giovanni della Nave — les deux seuls survivants à qui Serenella pensait souvent

avec une tristesse subite — personne, sans doute, ne se souvenait.

Mais Serenella et moi nous retournerions là-bas pour apporter quelques jours de joie à la solitaire maison, trop silencieuse au milieu de l'éternel clapotis des canaux.

Nous avions dit notre désir à Omero.

« Ne voudras-tu pas venir avec nous ?

— N'en parlons pas ; nous avons le temps », avait-il répondu. Puis, il s'était éloigné pensif, en hochant la tête.

Depuis quelque temps, je remarquais sur son visage des traces d'un trouble intime que je ne parvenais pas à m'expliquer. Ses yeux avaient continuellement un voile de mélancolie qui ne disparaissait que quand je lui en faisais doucement le reproche. Plusieurs fois, je l'avais surpris assis dans l'angle de la maison près de la treille, la figure cachée dans ses mains. Comme il détestait l'inactivité et qu'il trouvait moyen d'occuper chaque minute de sa vie, cet état de prostration, si nouveau chez lui, m'avait frappé profondément. Quelle pensée douloureuse l'oppressait ? J'aurais voulu l'interroger ; mais je connaissais trop son caractère pour faire une tentative qui lui aurait été désagréable. Nos attentions, notre affection visible le rendaient heureux. N'avait-il pas été pour nous plus qu'un bon père ? Quel devoir l'avait poussé à sacrifier sa vie pour notre bien ?

De le savoir triste, c'était pour moi une amertume de toutes les heures ; elle troublait la joie de ces jours si heureux pour nous ; je n'en parlais même pas à Serenella pour ne pas la chagriner. Elle s'était attachée à Omero d'une si forte tendresse de femme qu'elle aurait été trop inquiète de supposer seulement qu'il pouvait souffrir.

Parfois elle lui mettait les mains sur la tête et bai-

sait ses cheveux, et ses petites mains faisaient une couronne de grâce sur sa tête grisonnante. Omero était touché de cet amour, mais il le fuyait doucement comme s'il craignait de céder à une émotion trop forte. Il recueillait le fruit de son abnégation.

Il était sorti de l'ombre pour nous, pour nous seuls. Du jour où ma mère était morte, il s'était mis à mes côtés, pour veiller d'abord sur mon sort et ensuite sur notre joie, sans rien vouloir pour lui-même, se tenant à l'écart quand il sentait que c'était notre volonté, et notre volonté était la sienne. Quel dieu de bonté le guidait? Par quelle profonde douceur rendait-il aux hommes le bien pour le mal ?

Son cœur muet et stoïque avait d'incompréhensibles grandeurs. Ses sacrifices silencieux étaient comme de simples actes de sa vie de héros. Et quand il avait tout donné, le peu qu'il possédait et jusqu'à ses vêtements déchirés, il suivait son chemin sans se retourner, pour ne pas voir tristes ceux qu'il abandonnait.

On l'accueillait avec méfiance et on pleurait en le voyant partir. Qu'était donc cet homme fort et bon, à la voix profonde, aux paroles de sagesse, aux yeux si doux et si bleus dans son visage desséché ? Qui était-il ? D'où venait-il, et où allait-il ?

Il avait l'air d'un vagabond, d'un mendiant, d'un bandit. Arrivé dans le pays à la nuit, il avait demandé l'hospitalité au premier venu, sans l'obtenir, car les fugitifs traînent toujours après eux l'ombre de la menace. Il se réfugia à l'abri d'un pailler, avec les chiens ; le lendemain, il s'était hasardé à y rester, malgré la grise mine des gens. Personne ne l'avait accueilli avec bienveillance, on ne lui avait pas donné du travail, pas même une croûte de pain.

Alors, il s'était joint aux pauvres, à ceux qui vont, recueillant les bribes et les déchets, le long des haies; il avait aidé les pauvres enfants abandonnés

et, malgré cela, les anciens qui le voyaient passer, lui criaient : « Va-t'en ! Qui es-tu ? qu'est-ce que tu veux de ces enfants ? » Il ne s'était jamais mis en colère ; pas une seule fois ses grands yeux clairs ne se troublèrent ; ils ne connaissaient pas la colère. Peu à peu, la défiance était tombée et les portes s'étaient ouvertes. On l'avait vu travailler comme dix, et il ne demandait que le pain de son souper et de la paille pour dormir. Était-ce donc un saint ? Les femmes le regardaient étonnées. Enfin, la défiance se changeait en amour, en vénération.

Il avait fait du bien à tous, comme il pouvait, secourant les pauvres de son travail et de son salaire. Il s'interposait dans les querelles et, par sa force, il avait vaincu les plus forts, sans en tirer vanité, se renfermant toujours dans son grand silence de solitaire. Et un jour, on ne l'avait plus revu. Les hommes avaient couru à sa recherche dans les environs, les femmes et les enfants l'avaient attendu à l'aurore et au coucher du soleil, pleurant des larmes vaines.

La besace sur le dos, les yeux fixés sur le soleil d'occident, Omero avait repris la route sans fin.

C'était son destin, sa joie et sa douleur éternelles.

Combien de fois, à la halte de midi, quand nous allions ensemble vers un sort commun, j'avais compris, à un mot échappé, qu'un souvenir se levait dans son âme. Alors il laissait tomber sa tête dans ses mains, et quand il la relevait, ses yeux étaient plus brillants.

« Qu'as-tu, Omero ?

— Rien.

— Tu pleures sur ton passé ?

— Je ne le pleure pas, je le revis.

— Pourquoi ne t'es-tu jamais fixé nulle part ? »

Il tendait une main vers l'extrême occident.

« Parce qu'il y a quelqu'un qui m'attend là-bas. »

Une seule fois, il m'avait parlé de Donetta, mais avec une telle force et une telle émotion que des sanglots m'étaient montés irrésistiblement à la gorge, car, dans cette tristesse de l'homme qui avait voué toute sa vie de bonté au souvenir d'une créature aimée, je distinguais une grandeur divine.

Etait-il donc repris par le souvenir, par le remords ?

Je le craignais, et de jour en jour je m'attendais au douloureux adieu. J'aurais fait l'impossible pour le retenir, mais je savais que toute tentative serait vaine.

Un jour, Serenella travaillait dans les chambres d'en haut, on entendait son chant paisible. Omero avait été plus inquiet ce jour-là. J'arrivais de Rome et j'allais monter, quand j'entendis la voix d'Omero qui m'appelait. Je me retournai. Je le vis debout sur le seuil de la cabane où il passait la nuit. A ses pieds étaient ses besaces. Il était pâle et ému. Je compris, mais demeurai silencieux.

« Duccio, me dit-il, d'une voix basse dans laquelle passait comme le frémissement d'un sanglot, ne dis rien à Serenella.

— De quoi ?

— Je m'en vais.

— Tu pars ! pourquoi ?

— Tu es heureux, et Serenella est heureuse, je n'ai plus rien à faire ici ; ma tâche est achevée. Je ne pars pas pour toujours ; nous nous reverrons, je ne sais quand, mais nous nous reverrons. N'insiste pas, ne me dis pas de rester, j'en souffrirais. Tu connais ma destinée. A Serenella tu diras pour le moment, que Paul a voulu m'avoir avec lui, au couvent, puis, quand mon absence ne lui semblera pas trop pénible, tu lui diras la vérité. Il ne faut pas la faire pleurer ; elle n'a déjà que trop souffert, elle en est presque morte. Promets-moi de faire comme je te dis,

Duccio ; promets-moi de ne pas l'attrister pour moi, tu rendrais ma route plus amère.

— Mais pourquoi t'en vas-tu ? Que puis-je faire pour que tu sois heureux ? pour que tu trouves le repos ?

— Rien.

— Veux-tu vivre seul ?

— Non.

— Ne puis-je rien, absolument rien, pour te rendre la paix ?

— Tu ne peux rien.

— Et quand je pense qu'un moment j'ai envié ton sort ! Je croyais que tu portais avec toi la joie, libre, seul, heureux ! »

Je m'arrêtai, son visage était devenu plus pâle ; il me regardait avec une sévérité douloureuse, jamais je n'avais entendu sa voix trembler ainsi :

« Tu le savais déjà, Duccio ; je suis un malheureux. » Il prit sa besace, enfonça son béret sur ses yeux et partit. Je le suivis sans avoir le courage d'ajouter un mot.

On entendait là-haut la voix de Serenella ; elle chantait la légende du roi Artigu. Omero se retourna pour l'écouter, puis il baissa la tête et s'éloigna en silence.

A Porta Pia, il voulut se séparer de moi. Il m'embrassa, passa sa main sur ses yeux et partit. Je le suivis longtemps de loin. C'était peut-être la dernière fois.

Je le suivis jusqu'au Testaccio.

Formée, selon la légende, des débris des vases où les peuples vaincus envoyaient chaque année leur tribut d'or et d'argent, la grande colline sépulcrale de la Rome antique, de la Rome des empereurs, s'élevait comme un trône dans la lumière du couchant. Sombre et majestueuse, elle semblait attendre le guerrier, qui, dressé d'un bond sur son sommet,

tirerait de ses entrailles le bouclier vermeil, pour augurer le vol d'éclatantes victoires au-dessus de la grande ville.

Tout autour, c'était le silence.

Omero s'éloignait rapidement. Je le vis prendre la route qui mène au sommet solitaire. Il allait, la tête basse, pensant peut-être aux landes et aux troupeaux de son pays, ou, qui sait ? au sourire d'un jeune visage voilé par la mort.

Il monta, monta vers les dernières lumières, et s'éloigna sous le ciel.

On entendit en bas, dans l'ombre, un son de cloches. Des rives cachées du Tibre montait un immense troupeau qui passa pressé comme un fleuve, docile aux cris et aux ordres des bergers qui ressemblaient à des faunes.

Mais mes yeux et mon cœur étaient là-haut avec l'homme qui disparaissait.

Le rêve, et l'âpre liberté, chimère sanglante qui pousse les hommes, esclaves des hommes, esclaves du destin, à la lutte furieuse, aux cris de révolte, vers l'amère solitude des vagabonds, l'entraînaient par la main vers de nouvelles étapes dans le monde de l'inconnu.

Il abandonnait tout pour elle ; pour elle, il reprenait sa misère.

Mais elle n'était pas seule dans son cœur ; une autre voix l'attirait. De la ville, des bois et des landes, lui arrivait la voix de Donetta. C'était la nuit, ils marchaient ensemble et il portait sur sa tête la charge des glanes qu'elle avait cueillies ; ils se tenaient par la main ; elle avait saisi sa main et la serrait en murmurant des paroles de tendresse.

Au fond de l'âme du solitaire, vivaient ces seules paroles, douces et tristes, comme un sanglot contenu.

Il monta encore, toujours plus haut ; mon ima-

gination, peut-être, me le faisait voir comme un géant.

Tout à coup, il s'arrêta dans une gloire de lumière dorée qui couronnait le sommet de la colline sépulcrale.

A côté de lui, étendue comme pour un embrassement, s'élevait une croix de fer.

Il resta un moment, la tête découverte, puis une voix l'appela vers d'autres rives, vers des océans lointains. Il fit encore quelques pas sur la cime, et disparut pour toujours vers les plages livides.

Alors s'éleva dans l'air, avec les premières étoiles, le chant nostalgique des pâtres errants.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

VERS LA LIBERTÉ

DEUXIÈME PARTIE

AMOUR, SOURCE DE LA VIE

8-07. — St-Germain-lès-Corbeil. Imp. F. LEROY.